

À la découverte d'une folie propre à chacun

Propos sur *La leçon d'Artaud* de Jean Allouch



George-Henri Melenotte



revue neutre

© **sépaça, 2026**

17 boulevard Clémenceau, 67000,
Strasbourg

<http://revueneutre.net>
sitedelarevueneutre@gmail.com

ISBN: 979-10-984903-0-9



revue neutre

La psychanalyse fut et reste une invention de la folie
Jean Allouch

Table des matières

Introduction	5
I - Une présentation du livre - Une esthétique de l'esprit	10
II - Le mitraillage de l' <i>infans</i>	23
III - Ce chiffre qui n'est pas un signifiant	31
IV - Quand le chiffre fait code propre	42
V - Quand le on relève de la non-personne	63
VI - Envoûtements	72
VII - Le merveilleux	79
VIII - Que signifie « ceci » ?	89
IX - Artaud chez les Tarahumaras	101
X - Quand la situation objective devient réalité	114
Conclusion	133

Introduction

Il y avait cette latitude, cet espace de jeu
qui permettait au sujet de parler de lui-même
le langage de sa propre folie et de se constituer comme fou.
Michel Foucault - *Histoire de la folie à l'âge classique*.

Le langage est la structure première
et dernière de la folie.
Il en est la forme constituante.
Michel Foucault - *Histoire de la folie à l'âge classique*.

Joignant la vision et l'aveuglement,
l'image et le jugement, le fantasme et le langage,
le sommeil et la veille, le jour et la nuit,
la folie, au fond, n'est rien.
Mais ce rien, son paradoxe est de le manifester,
de le faire éclater en signes, en paroles, en gestes.
M. Foucault - *Histoire de la folie à l'âge classique*.

La leçon d'Artaud accueille la folie telle qu'elle se repère dans une fin d'analyse : telle est la conjecture qui va dicter ce propos. Quand elle est menée à son terme, l'analyse montre que la folie, par un tour qui lui est propre, en est un passage incontournable. Ce qui induit d'emblée la question : comment repérer la folie telle qu'elle se manifeste dans une analyse ?

Ce repérage réclame l'invention d'un vocabulaire et d'une grammaire adéquats. Jean Allouch fournit les principaux éléments de cette invention. Dans *La leçon d'Artaud*, il les puise dans l'écriture du poète. Ce livre si particulier est un ouvrage de psychanalyse qui témoigne d'un double effort : balayer le vocabulaire usé de la psychanalyse qui a atteint ses propres limites ; introduire un vocabulaire nouveau, adéquat à

l'accueil fait à l'émergence de la folie dans une analyse. Jean Allouch témoigne de sa recherche dans le texte d'Antonin Artaud d'une terminologie psychanalytique nouvelle susceptible de prendre acte de l'émergence de la folie dans la seconde analytique du sexe.

La leçon d'Artaud est un écrit d'une nouveauté dérangeante. Ex-purgé du vocabulaire lacanien et freudien, il bouleverse le champ d'une doxa psychanalytique actuelle trop marquée par la distinction normal-pathologique. Il ne fabrique pas Artaud comme cas mais, au contraire, le défait en tant que cas¹. C'est en se défaisant de cet écueil médical qu'il est possible d'accéder à cette leçon majeure qu'Artaud délivre : découvrir la folie propre à chacun.

Jean Allouch puise abondamment dans les écrits d'Artaud dont il s'abreuve comme d'une source intarissable. Elle lui permet d'avancer dans la refonte du champ freudien à laquelle il procède. Il ne sera désormais plus possible de traiter de questions psychanalytiques sans avoir recours à ce nouveau vocabulaire.

Ce livre s'appuie sur une lecture² de *La leçon d'Artaud*. Cela explique le nombre important des références que l'on trouvera à ce dernier livre. La lecture n'est pas réductible à une simple présentation détaillée du livre. Par sa fécondité, elle a engendré une série de propositions nouvelles qui figurent dans cet ouvrage. Elles valent comme autant d'effets de lecture de *La leçon d'Artaud*.

Après une présentation de ce livre, on s'arrêtera sur la série de mots que voici, tirés du nouveau vocabulaire. Ils seront déposés comme autant de jalons sur un chemin qui mènera aux propositions qui figurent

¹ Au terme « cas », Jean Allouch préfère celui d'« affaire ». Il utilise l'expression « affaire Artaud » auquel il substituera « l'enfer Artaud » (LA, p. 21).

² On se référera à ce propos aux derniers travaux de Rafael Perez sur la lecture dans son rapport avec l'écriture, en particulier sur ce qu'il nomme « exercices de lecture-écriture ».

au long de cet ouvrage :

- Le chiffre
- Le mitraillage de l'*infans*
- Le *on*
- L'envoûtement
- Le merveilleux.
- Le démonstratif neutre
- La pierre qui parle
- La situation objective et le motchose

Le chiffre n'est ni le signe ni le signifiant. Il relève de la folie. Il se démarque du symbolique de Lacan tout en en conservant des caractéristiques.

Le mitraillage de l'*infans* se propose comme version de son accès au langage, différente de celles de Lacan. Il viendrait des envoûtements subis par Artaud.

Le *on* règle la question du sujet grammatical de façon nouvelle. Si Lacan a construit son signifiant à partir du binôme *je/tu*, il n'a pas suffisamment fixé le statut de la troisième personne bien qu'il l'ait abordé maintes fois. Le *on* s'écarte de la distinction masculin-féminin à laquelle renvoient les deux pronoms personnels, *il* et *elle*. Il introduit le neutre comme troisième terme. À la différence de l'allemand, le neutre ne se donne pas comme tel dans la langue française. Il évacue l'emprise genrée de la différence des sexes et récuse son option binariste pour introduire un troisième terme qui conteste l'identité de genre de cette dernière.

L'envoûtement, si cher à Artaud, secoue l'édifice de la psychopathologie qui évolue depuis longtemps à bas bruit dans la psychanalyse. Le voici dépathologisé, promu au rang de notion-clé dans le nouveau vocabulaire, assurant sa légitime revanche sur l'ostracisme psychiatrique dont il fut l'objet. Il signe à lui seul l'entrée de la folie dans la terminologie analytique.

Le merveilleux tient la part belle dans les propositions du livre. Il paraît anodin alors que sa place y est déterminante. Autant Freud se réclamait de la science en affirmant son option « scientifique », autant Lacan a qualifié la psychanalyse de « délire scientifique » qui *tend vers la science*³. Bien des mathématiciens ne récusent pas le merveilleux dans la mathématique comme Cédric Villani parlant de Grothendieck⁴. Le merveilleux auquel Artaud se réfère est d'une autre nature : il convoque le constat que la réalité n'est pas une, qu'elle peut être choisie et se référer à un domaine où la réalité dite quotidienne n'intervient plus. Ce merveilleux cohabite d'étrange façon avec l'Enfer.

Le démonstratif neutre tient une place particulière car il montre à quel point un démonstratif, dès qu'il est neutre, peut être débarrassé

³ Jacques Lacan, « séance du 11 janvier 1977 », séminaire *L'insu que sait de l'unebévue s'aile à moure*, version Staferla. On y lit : « La psychanalyse - je l'ai dit, je l'ai répété tout récemment - n'est pas une science. Elle n'a pas son statut de science et elle ne peut que l'attendre, l'espérer. Mais c'est un délire dont on attend qu'il porte une science. C'est un délire dont on attend qu'il devienne scientifique. On peut attendre longtemps. On peut attendre longtemps, j'ai dit pourquoi : simplement parce qu'il n'y a pas de progrès et que ce qu'on attend ce n'est pas forcément ce qu'on recueille. C'est un délire scientifique donc, et on attend qu'il porte une science mais ça ne veut pas dire que jamais la pratique analytique portera cette science. C'est une science qui a d'autant moins de chance de mûrir qu'elle est antinomique, que quand même par l'usage que nous en avons, nous savons qu'il y a des rapports entre la science et la logique. »

⁴ On reconnaîtra le merveilleux mathématique dans les propos de Jean Pierre-Bourguignon et Cédric Villani sur Alexandre Grothendieck dans une interview donnée à France Inter (YouTube, France inter, 21 janvier 2022).

de sa fonction déictique pour désigner l'objet. Car, pour que cela opère, encore faut-il que l'objet soit au rendez-vous.

Artaud chez les Tarahumaras découvre que la Sierra peut être couverte de signes magiques. Ils lui révèlent combien la Nature, à travers la pierre de la montagne, parle et pense dans une symbolique particulière.

Le motchose s'inscrit dans la suite de l'expérience d'Artaud au Mexique. Dans la folie, il y a le choix d'une réalité où la magie joue pleinement son rôle comme c'est le cas lorsque les mots deviennent choses et inversement.

Ces termes et expressions orientent le propos qui suit.

I

Une présentation du livre

Une esthétique de l'esprit

À lire *La leçon d'Artaud*, on est surpris, comme décontenancé. De quoi s'agit-il ? C'est un livre bizarre, un texte *queer*. On le reçoit comme l'écrit de quelqu'un d'égaré par Artaud et qui accepte cet égarement. Le lire revient à toucher une matière incandescente. Jean Allouch écrit ceci : « Comme d'autres qui en ont témoigné, je suis saisi de craintes et de tremblements en envisageant d'articuler quoi que ce soit concernant Artaud¹ (LA, p. 17) ». Ce livre sans feu brûle les doigts. Il s'adresse aux envoûtés et aux sorciers. Ils sont pléthore. Aux psychanalystes surtout quand ils ne méconnaissent pas combien ils sont envoûtés, ou trop souvent se font sorciers. *La leçon d'Artaud* n'est-il pas un livre sur la liberté ? Cette liberté dont Artaud disait : « On peut dire maintenant que toute vraie liberté est noire et se confond immanquablement avec la liberté du sexe qui est noire elle aussi sans que l'on sache très bien pourquoi » (LA, p. 26).

Artaud s'est évertué à composer une esthétique de l'esprit. Cette esthétique n'a-t-elle pas été négligée depuis qu'il fut annoncé que la psychanalyse était un exercice spirituel ? Artaud le fit avec une impressionnante constance. Jean Allouch souligne combien l'érotique déployée dans ses écrits est l'« érotique de tout un chacun » (LA, p. 7). L'érotique de tout un chacun est-elle alors le propos du livre ? Cette esthétique de l'esprit concernerait-elle chacune et chacun ? Artaud ferait ainsi leçon pour n'importe qui et tel serait le propos du livre.

¹ Toutes les références tirées du livre figureront dans le texte avec la pagination entre parenthèses. Lors de la présentation de son livre à Strasbourg, Jean Allouch a souligné la référence délibérée ici à l'ouvrage de Sören Kierkegaard.

1/ Piquetage d'un code propre

Une série de termes introduit à l'exposé de différents points sur la lecture que Jean Allouch fait d'Artaud.

Le cri

D'emblée, il y a le cri. Surgit la question : « Serait-ce que le sexe (non pas « la sexualité ») ne pourrait jamais s'évoquer qu'en criant » (LA, p. 10) ? Lacan n'a-t-il pas crié son « hihanappat ! » à propos du rapport sexuel² ? Artaud écrit : « Il y a des cris intellectuels, des cris qui proviennent de la finesse des moelles. C'est cela, moi, que j'appelle la chair » (LA, p. 10).

On

Le *on* viendrait à la place du *Je*. Il ne le remplace pas comme sujet. À son propos se lit que le fou ne se reconnaît pas comme tel puisque, « à l'occasion, il déclare que c'est cet *on* qui est le seul et véritable fou » (LA, p. 13). Plus loin : « Pour admettre que [...] quelque chose puisse être reconnu ON, [...] cette chose présente doit être frappée d'une certaine absence » (LA, p. 83). Peut-être oublie-t-on trop vite que la place occupée par ce ON est celle de l'absence du *Je*. Cela indique bien que le ON ne remplace pas le *Je*. Il n'en est pas le substitut. Le ON qui n'est ni un *Il*, ni un *Elle*, éloigne de la distinction masculin/féminin. Il ouvre son

² J. Lacan, « séance du 15 décembre 1971 », séminaire *...ou pire* : « Ça va de soi avec ce que je vous ai dit, puisqu'en somme ce dont il s'agit c'est que le rapport sexuel : il n'y en a pas. Il faudrait l'écrire *h.i-h.a.n* et *appât*, avec deux *p*, un accent circonflexe et un *t* à la fin : « *hi-han appât* ».

champ au neutre (pris comme *ne-uter*, ni homme ni femme). Plus loin, se lit que « la sexualité reste un piège offrant à qui s’y engage de méconnaître l’incidence du neutre dans le sexe. »

Cercle magique

Artaud fut entouré. Paulhan, Breton, Jacob, Dullin, Masson, Rivière, Pitoëff, Jovet et tant d’autres donnent la mesure du « cercle magique » qui s’est constitué autour de lui (LA, p. 20). Le livre précise : « Un “cercle magique” se met peu à peu en place autour d’une scène composée de quelqu’un qui sait s’en tenir à son acte (chez Canudo, Korowski peignant³) et à cela même qu’interroge son acte » (LA, p.20). Artaud ne cesse de se mettre en scène partout. Ce n’est pas une scène théâtrale qui donne un texte en représentation. C’est une scène qui ne représente plus, qui ne vaut que pour elle-même (LA, p. 21). Un trait la caractérise : « l’impressionnante parole déclarative d’Artaud ». Cette déclaration creuse un vide autour duquel se constitue le cercle. Korowski peint sans tableau, sans chevalet, sans peinture et pourtant les personnes présentes à la scène viennent faire cercle devant l’étrange ballet de ce vide.

Les paroles d’Artaud sont autant de déclarations qui impliquent une adresse (LA, p. 22). Artaud déclare : « On a changé Breton⁴ » après que Breton a nié avoir attaqué à coups de mitrailleuse la prison où lui-

³ Jean Allouch, « Des fous se soulèvent », *La scène sexuelle et son cercle magique, des fous se soulèvent*, Paris, Epel, 2017, p. 71-76. À la page 74 du livre, il est question de l’identification imaginaire où l’on trouve ce jeu de mots qui porte sur le terme « imaginaire » : « air de magie », ainsi que « image » et « magie » qui font une anagramme stricte.

⁴ Gérard Mordillat & Jérôme Prieur, *La Véritable Histoire d’Artaud le Môme*, Paris, Le temps qu’il fait, 2020, p. 50.

même, Artaud, était enfermé. Breton juge la phrase insensée. Artaud parle pourtant d'un événement qui a bien eu lieu. Seulement, c'est son changement à lui, Breton. C'est là l'événement et non l'attaque à la mitrailleuse. Serait-il resté poète qu'il n'aurait pas démenti Artaud. Breton tient la parole d'Artaud pour insensée alors qu'elle a raison : « Breton "renie le merveilleux" » (LA, p. 23). La phrase d'Artaud est un constatif. S'agit-il avec le *on* dans « on a changé Breton » d'un agent quelconque ? Se lit : « Si quelque agent il y a, et "il y a", c'est ON » (LA, p. 24). Dans son déni, Breton s'appuie sur sa « réalité » et c'est en cela, qu'il change.

Foucault a dénoncé le traitement par la réalité du soulèvement de la folie. Le 12 décembre 1973, il fournit sa définition du traitement d'une folie prise comme liberté de se dérober au réel :

Le psychiatre, c'est celui qui doit assurer au réel le supplément de pouvoir nécessaire pour qu'il s'impose à la folie, et, inversement, le psychiatre va être celui qui doit ôter à la folie le pouvoir de se soustraire au réel⁵.

Le réel du psychiatre doit servir de norme thérapeutique. Le traitement de la folie revient à s'y soumettre. Foucault y repère l'obligation à laquelle le psychiatre est tenu d'ôter au fou le pouvoir en acte de se soustraire au réel. Il empêche le fou d'avoir le choix d'entrer ou pas dans ce réel. Il poursuit :

À partir du XIX^e siècle, le psychiatre, c'est donc un facteur d'intensification du réel, et il est l'agent d'un sur-pouvoir du réel⁶.

Le traitement revient à une cure par administration de réalité commune que Foucault appelle « réel », aux dépens d'une réalité qui serait choisie par le « fou » et qu'il doit abandonner de force. Artaud échappe

⁵ Michel Foucault, *Le Pouvoir psychiatrique, Cours au collège de France*, Paris, 2003, Gallimard, p. 132 ; format kindle, p. 179.

⁶ *Ibid.*

de façon étonnante à ce sur-pouvoir. Il s'interroge : « pourquoi faire à cette vie d'immondices l'honneur de lui attribuer une réalité » (LA, p. 24) ?

Le merveilleux, le seul Réel

Dans la lettre fameuse d'Artaud et de Desnos adressée aux médecins chefs des asiles de fous⁷, on lit un manifeste qui s'élève contre « cette juridiction souveraine, redoutable » qui combat ceux qui se livrent à des « investigations de l'esprit » :

Messieurs,

Les lois, la coutume vous concèdent le droit de mesurer l'esprit. Cette juridiction souveraine, redoutable, c'est avec votre entendement que vous l'exercez. Laissez-nous rire. [...] Nous nous élevons contre le droit attribué à des hommes, bornés ou non, de sanctionner par l'incarcération perpétuelle leurs investigations dans le domaine de l'esprit. Et quelle incarcération ! On sait — on ne sait pas assez — que les asiles, loin d'être des asiles, sont d'effroyables geôles, où les détenus fournissent une main-d'œuvre gratuite et commode, où les sévices sont la règle, et cela est toléré par vous. L'asile d'aliénés, sous le couvert de la justice, est comparable à la caserne, à la prison, au bagne. [...] Tous les actes individuels sont antisociaux. Les fous sont les victimes individuelles par excellence de la dictature sociale ; au nom de cette individualité qui est le propre de l'homme, nous réclamons qu'on libère ces forçats de la sensibilité puisque aussi bien il n'est pas au pouvoir des lois d'enfermer tous les hommes qui pensent et agissent.

Sans insister sur le caractère parfaitement génial des manifestations de certains fous, dans la mesure où nous sommes aptes à les apprécier, nous affirmons la légitimité absolue de leur conception de la réalité, et de tous les actes qui en découlent. Puissiez-vous vous en souvenir demain matin à l'heure de la visite, quand vous tenterez sans lexique de converser avec ces hommes sur lesquels, reconnaissez-le, vous n'avez d'avantage que celui de la force.

⁷ A. Artaud et Robert Desnos, « Lettre d'Antonin Artaud et de Robert Desnos aux médecins-chefs des asiles de fous », *La Revue surréaliste*, le 15 avril 1925, N° 3.

Artaud s'interroge:

Et qu'est-ce qu'un aliéné authentique ? C'est un homme qui a préféré devenir fou dans le sens où socialement on l'entend, que de forfaire à une certaine idée supérieure de l'honneur humain (LA, p. 48).

L'aliénation selon Artaud est affaire d'honneur, de préférence, de choix et non d'une pathologie qui s'impose. Une préférence pour la folie ? Oui, elle est préférable à l'idée de forfaire à l'honneur. L'honneur n'est pas réductible ici à sa valeur morale. Il est l'expression de l'esthétique de l'esprit comme exercice qu'Artaud pratique. Pour lui, « l'honneur n'est rien de moins que *vital*⁸ » (LA, p. 48). Il écrit à son amie Anie Besnard : « un cœur le vôtre, fidèle à moi sans avoir eu de rapport sexuel avec moi cela au monde ne se rencontre plus anie. Aimer quelqu'un pour l'amour pur, sans aucun rapprochement corporel, et que cet amour soit basé sur l'honneur » (LA, p. 49).

Le merveilleux, dit-il, « est et restera pour moi à jamais le seul Réel, et la réalité que je vous vois vivre tous, je la barre et je n'en veux plus⁹. » La réalité est avant toute chose affaire de choix. Comme elle se choisit, elle est fonction de la liberté que l'on se donne. Selon lui, il y a lieu de « changer l'angle de la réalité », de « désaxer le fondement actuel des choses, car la réalité est "mythique" » (LA, p. 25). Se lit : « On attribue une réalité à quelque chose, quoi que ce soit, et ce peut être la matière, le psychique ou encore l'occulte » (LA, p. 26).

⁸ Jean Allouch introduira le terme de « vitalité » dans son ouvrage posthume intitulé « Vitalité du neutre, neutralité du vital », Paris, Epel, 2024. Son titre avance en sous-main l'importance de l'honneur.

⁹ A. Artaud, « Lettre à Jacqueline Breton », Lettre n°51, *Lettres 1937-1943*, Paris, Gallimard, 2015, p. 156-159.

Envoûtement

L'envoûtement est omniprésent, tentaculaire. C'est un dispositif avec un tenant lieu (figurines ou images) et une action à distance passant par ce tenant-lieu (LA, p. 38). L'envoûtement chez Artaud est le plus souvent une arme de guerre magique (LA, p. 39). La plupart du temps, il est à peine et pas du tout perçu comme tel. Qui y échappe ? Peu, très peu. Ceux qui partaient à la guerre (LA, p. 45 - 46) n'étaient-ils pas envoûtés ? Les diverses religions ne sont-elles pas « de grandes masses d'envoûtements globaux auxquels toute conscience alertée participe périodiquement » (LA, p. 46) ? Ou encore : « Ceux qui ont suivi les psychanalystes, dont l'enseignement a regroupé autour d'eux de nombreux collègues ».

Le 13 janvier 1947, au théâtre du Vieux Colombier, Artaud dit ceci : « Un envoûtement est une manœuvre, non pas psychique, mais physique, qui alerte et met sur pied parfois des populations entières, avec des enfilades numériques de corps d'hommes et de femmes mélangées (...). Il vise à maintenir la conscience séculaire de l'homme dans l'abêtissement dans lequel on ne peut que la voir de plus en plus sombrer (LA, p. 47) ». L'envoûtement se glisserait-il partout ?

2/ Artaud, théologien

Artaud fait découvrir un registre jusque-là peu remarqué : la théologie (LA, p. 7). Domaine souvent ignoré par la psychanalyse. Avec ces questions : « Comment a-t-il pu se faire que la théologie d'Artaud se soit centrée sur l'acte de la création divine ? Que Dieu ait perdu son infini

et que l'homme l'ait aussi perdu » (LA, p. 7) ? La théologie d'Artaud est loin d'être sereine. La Prophétie dont on a du mal à saisir ce qu'elle est, a sur lui une action dévastatrice. Artaud lui attribue son « empoisonnement prolongé » (LA, p. 61), son internement, les tortures qu'il subit, ses supplices, en un mot ses souffrances (LA, p. 61).

La religion catholique

Artaud « colle » à la religion catholique. À sa façon. Avec lui, plus de « miracle » mais « action magique » (LA, p. 66). Le christianisme promet une version de la sexualité qui l'horripile (LA, p. 66). Lacan ne se montre pas très éloigné d'Artaud sur ce point. Ne dit-il pas, le 4 novembre 1971, que l'Église catholique affirme qu'il y a un rapport sexuel qui aboutit à faire des petits enfants : « Affirmation tout à fait tenable, ajoute-t-il, simplement indémontrable. Seul le discours religieux peut la soutenir¹⁰. » L'érotique, c'est l'esprit avec le corps. Sépareriez-vous l'un de l'autre que vous obtiendriez selon Artaud « de la lavette de foutre mort » (LA, p. 67). Le sexe est objet d'abjection. Artaud : « [L'humanité] n'a jamais pu penser plus haut que son abjecte libido organique, c'est elle qui est très certainement responsable du corps sexuel dont nous souffrons » (LA, p. 68). Ce corps sexuel qui « lui vient de l'autre », Artaud n'en veut en aucune façon (LA, p. 68). Il invente un « corps sans organes » : « Lorsque vous aurez fait [à l'homme] un corps sans organes, alors vous l'aurez délivré de tous ses automatismes et rendu à la véritable liberté » (LA, p. 68). La «sexualité pécheresse en quelque sorte

¹⁰ J. Lacan, « séance du 4 novembre 1971 », séminaire *Le savoir du psychanalyste*, Version staferla.

imposée par envoûtement » le révulse. Il n'en veut en aucune façon, il y reconnaît « une saleté » (LA, p. 69). Il parle à Prével du « sale désir de la queue et du vagin » (LA, p. 69).

Un seul et premier principe : l'Esprit

La théologie d'Artaud livre un mythe qui a conduit l'humanité à passer d'un à deux principes : un principe mâle et un principe femelle. Les identités « homme » et « femme » ne sont pas premières. Un événement mythique les a produites aux dépens de l'action d'un premier et unique principe (LA, p.77). On lit ce passage déterminant qui brosse le tableau d'une esthétique de l'Esprit comme une ascèse : « Artaud a choisi un certain jour de s'en tenir à l'Esprit. Cela a marqué sa vie, ses actes, son jeu, ses liens, ses œuvres. Notamment son refus de l'acte sexuel. Car s'y adonner revient à ne pas s'en tenir à l'Esprit. L'Esprit, premier principe, se perd dans l'acte sexuel » (LA, p. 78).

Le schisme d'Irschu

Le schisme d'Irschu a consisté à ne plus croire en « l'existence d'un seul principe de nature spirituelle dont tout dépend » (LA, p. 79). Ce schisme lui a substitué l'affirmation que « l'origine des choses est double » (LA, p. 79). Affirmation trompeuse puisque ce double n'est pas premier, mais a été instauré. Le schisme a provoqué la « guerre qui a mis l'homme d'un côté, la femme de l'autre » (LA, p. 79). L'Esprit a été séparé en deux modes, mâle et femelle, dont il s'agira de savoir lequel est le principe de l'autre (LA, p. 79). Le mythe d'Irschu donne sa raison au refus d'Ar-

taud de l'acte sexuel. Assurés par deux principes dans leur être mâle ou femelle, ces derniers paraissent avoir négligé le premier Principe, la première force qui s'est elle-même perdue en se divisant (LA, p.101).

Quand Dieu laisse intervenir Satan et ses initiés envoûteurs

Au départ, Dieu a souhaité une manière de reproduction « sans fonction organique ni sexualité », puis il s'en est détourné, abandonnant l'Esprit, laissant advenir et intervenir Satan et ses initiés envoûteurs. Place fut faite au sexe du Père « à qui manque l'infini » (LA, p. 89). En créant, Dieu s'est oublié lui-même. Il a perdu le sens de sa dignité, « son honneur » divin (LA, p. 82). Ce Dieu créateur et crucifié intervient dans chaque acte sexuel de quelque façon que ce soit. Le lien entre cette sexualité et l'événement d'un Dieu en croix est affirmé puisque s'y trouvent perdus tout à la fois la vie, l'honneur, la liberté et l'esprit de chacun des copulateurs.

Artaud franchit les frontières instaurées par le christianisme. Il le fait avec violence contre les croyances qu'il n'a cessé de réprover. On lit : « Ce saint *esprit* qui aurait donné naissance à Jésus n'est pas l'esprit selon Artaud, celui auquel il tenait tant, son honneur » (LA, p. 92). Ce saint esprit relève bien plutôt « d'une manœuvre occulte, d'une sorcellerie ; il ensorcelle. Il est fait d'aliments qui ont été extraits, arrachés de son cadavre. » Et puis : « L'Artaud d'il y a deux mille ans a tué cet enfant Jésus sans toutefois parvenir à empêcher sa naissance en tant que démon se présentant comme Jésus-Christ, le poursuivant sans fin, lui, Artaud » (LA, p. 92). Qu'est devenu le temps ? Et l'histoire ? Comment récuser une telle affirmation ? Pourquoi la récuser d'ailleurs ?

L'écriture du rapport sexuel

Il y a un signe en forme de /-/ (H) fermé d'un cercle¹¹. C'est au schisme d'Irschu que renvoie ce qu'Artaud dit du H. On lit : « Ce sera le travail du H, écriture du rapport sexuel, de ramener la chose sexuelle divisée à son unique principe premier. » L'écriture du H fournit un travail qui donne corps à l'impérieux conseil de ne pas s'adonner à l'acte sexuel et ce, afin de revenir au Principe un et premier. Comme l'écriture H mène la danse, le rapport sexuel doit être délaissé (LA, p. 93). Car l'esprit de tout un chacun se perd dans cet acte. De là, l'indispensable présentation de l'œuvre d'Artaud comme esthétique de l'Esprit (LA, p 94).

Quand Dieu perd son infini

La création de Dieu fut un faux pas — une maladresse — à cause de laquelle Dieu s'est perdu. Qu'a-t-il perdu en créant ? se demande Artaud. Réponse : son infini : « La vérité est que le Principe de Dieu a été lui-même entraîné dans le fini alors qu'il n'aurait jamais dû y entrer » (LA, p. 97). Aussi Dieu a-t-il dû revoir sa copie. En créant, Dieu n'est pas resté intact. Sinon, « pour quelle raison a-t-il été amené à envoyer son fils sur terre, à le crucifier et à le ressusciter ? Il l'a fallu, sa création ayant mal tourné » (LA, p. 98). Le schisme d'Irschu récuse le mythe biblique. Il appelle le rite érotique du peyotl. Artaud y participa chez les Tarahumaras, dansé par des sorciers ivres, drogués. Mythe et rite ont chez

¹¹ On retrouve ce signe dans la lettre adressée à Jean Paulhan du 14 février 1937 où Artaud décrit les signes magiques qu'il trouve dans la Sierra Tarahumara. C'est un signe d'une grande importance puisque Jean Allouch y repère l'écriture du rapport sexuel. Il n'est pas ici strictement reproduit par la lettre H majuscule (LA, p. 72-77 et p. 91-95).

Artaud le même enjeu : renouer avec l'infini perdu par le Dieu chrétien quand il a créé, perdu aussi par les hommes chez qui « il manque aux pères un sexe Infini » (LA, p.100).

Le Moi trompeur

Artaud parle de la force naturelle du Principe (LA, p. 98). Cette force relève d'une économie spirituelle, topique et dynamique. D'un seul Principe au départ, ces forces sont devenues deux qui « ont voulu régler leurs comptes tout seuls et par-dessus les masses d'hommes inconscientes qui se battaient » (LA, p. 99). Cette vision d'une création différente de la chrétienne, offre aux humains un rapport à soi lui aussi différent. Artaud, cité par Jean Allouch : « Jamais un européen n'accepterait de penser que ce qu'il a senti et perçu dans son corps, que l'émotion dont il a été secoué [...] n'est pas la sienne [...]. Le Tarahumara au contraire distingue systématiquement ce qui est de lui et ce qui est de l'Autre dans tout ce qu'il pense, sent et produit¹² » (LA, p. 100).

Ainsi, le livre avance que le binarisme sexuel repose sur la conception d'un moi qui renvoie à lui-même, mâle ou femelle. Chacun s' imagine bien établi dans son genre. Il consolide un trompeur « Moi, je suis Moi¹³ », un « c'est Moi qui le dis » (LA, p. 101). Alors qu'importe l'Autre comme lieu qui récuse la différence des sexes au profit du neutre comme tiers terme dont la fonction est d'évider toute identité¹⁴. N'est-ce pas là, au bout du compte, la fonction du ON dans la leçon d'Artaud ?

¹² A. Artaud, *Les Tarahumaras* [1955], Paris, Gallimard, 1971, p. 22.

¹³ Cf. chapitre V.

¹⁴ Gloria Leff m'invite à ce sujet à la lecture du chapitre 7 de Maurice Blanchot, dans *l'Entretien infini* : à propos du 3ème genre, le non-rapport entre Soi et l'Autre, quand il n'y a plus la proposition d'un Dieu, ni d'une médiation, ni de la nature.

II

Le mitraillage de l'infans

La fissure dans la fonction libératoire du neutre

Il faut avoir été confronté de près à la folie,
s'y être heurté avec les yeux clairvoyants d'un enfant pour,
un jour, plus tard, avoir tenu à exercer la psychanalyse,
ce qui reste une folie.

Jean Allouch, *entretien avec Stéphane Breton*.

Selon Roland Barthes, le bébé n'est pas immergé dans un bain de langage. Il est pris « dans un filet aux mailles serrées¹ ». Dans son article « Vitalité du neutre, neutralité du vital », Jean Allouch écrit :

Selon Barthes, le bébé n'est pas, comme chez Lacan, plongé dans un « bain de langage », mais pris dans un filet aux mailles serrées. Il ne nage ni ne s'ébroue dans un milieu aquatique (qui prolongerait, imaginé par certains, l'immense bonheur du fœtus baignant dans le liquide amniotique) ; il est d'emblée mitraillé, prisonnier d'un codage qu'il ne peut, au mieux, que fissurer – telle serait la fonction libératoire du neutre².

Une citation nommée « x »

L'auteur de cette citation peut être aussi bien Barthes qu'Allouch. Une certaine ambiguïté apparaît quant à l'attribution de la citation. Parti à la recherche de cette référence chez Barthes, je ne l'ai pas trouvée. Je m'en

¹ Roland Barthes, *Fragment d'un discours amoureux*, Paris, Seuil, éditions Tel Quel, 1977, p. 148. On lit : « Comment l'être qui m'a capturé, pris dans le filet, peut-il me décapter, me desserrer les mailles ? Par la délicatesse. »

² J. Allouch, « Vitalité du neutre, neutralité du vital », *Analytique du lien, analytique du lieu*, Revue neutre, n°1, 2023. J'attribuerai cette citation à Jean Allouch. Barthes ne se citerait pas par un « Selon Barthes ». Toutefois, il est possible que le mitraillage soit de Barthes. Je maintiens donc ce suspens. Si la question posée est : « Qu'est-ce qu'un auteur ? », la réponse pourrait être : il arrive qu'il y en ait deux.

suis enquis auprès de ses meilleurs spécialistes qui ne l'ont pas trouvée non plus. J'ai opté pour un exercice périlleux qui m'a paru fécond : laisser la source en suspens et considérer que, puisqu'elle apparaissait ainsi sous la plume de Jean Allouch, il me fallait l'utiliser en l'attribuant à l'un ou à l'autre indifféremment. Le maintien de ce suspens d'attribution m'a décidé à lui donner un statut particulier : cette citation sera appelée « x », elle sera d'autant plus précieuse qu'elle n'offre aucune garantie d'origine.

Voici donc le bébé non pas immergé dans un bain de langage façon Lacan mais « mitraillé » par la langue. Du bébé, Barthes dit, dans son *Cours*, que : « Personne au monde ne pourrait nier que le mot *bébé* est un neutre, c'est effectivement asexué ou a-généralisé ³».

Du bain de langage, Lacan avait dit, le 2 décembre 1966, dans son *Discours à l'ORTF* :

Non seulement le langage est un milieu aussi réel que le monde dit extérieur⁴. Mais il faut être aussi crétinisé qu'on l'est par les imaginations où se sont constituées jusqu'ici la théorie de la connaissance et les prétendues méthodes concrètes de l'éducation, pour éluder ce fait massif — mais justement il ne devient un fait qu'une fois supporté d'une condition scientifique — que l'homme croît, fait sa croissance, autant immergé dans un bain de langage que dans un milieu dit naturel. Ce bain de langage le détermine avant même qu'il soit né. Ceci par l'intermédiaire du désir où ses parents l'accueillent comme un objet, qu'ils le veulent ou pas, privilégié⁵.

³ R. Barthes, *Le Neutre*, p. 393, Paris, Seuil, Édition du Kindle. On trouve aussi : « [...] le bébé ? rien de plus neutre », *La Chambre claire, Note sur la photographie*, Cahiers du cinéma, Gallimard, Paris, 1999, p. 161.

⁴ Ceci sera repris dans le chapitre VI sur l'envoûtement et son mitraillage.

⁵ J. Lacan, « Discours à l'ORTF », 2 décembre 1966. Cet entretien fut diffusé le 2 décembre 1966 sur les ondes radio dans le cadre des *Matinées de France-Culture*, au cours de l'émission de Georges Charbonnier *Sciences et techniques*, à l'occasion de la parution des *Écrits*. Il fut à l'origine publié avec l'autorisation de Jacques Lacan et de Georges Charbonnier dans la revue *Recherches* n°3/4, p. 5-9, en 1967, <https://ecole-lacanienne.net/wp-content/uploads/2016/04/1966-12-02a.pdf>

On perçoit la différence entre immersion et mitraillage. Dans son texte, ce n'est pas au langage dans sa terminologie générale auquel « x » fait allusion mais à la langue. Le mitraillage du bébé lui vient d'une langue cryptée violemment projetée sur lui dont chaque élément s'incruste sur son corps comme autant de balles qui le perforeraient. Ces éléments langagiers sont porteurs d'un code qui leur est propre et il ne peut les déchiffrer tant qu'il n'en a pas la clé. À moins que l'ensemble ne se fissure, à partir de quoi il pourra entrevoir une évasion possible. La langue se fait ici guerrière. On tire sur le bébé. On lui apprend de force les éléments qui la constituent sans lui demander son reste. Après cela, il lui faudra entreprendre une vaste entreprise de déchiffrage des éléments énigmatiques reçus pour en découvrir le sens et arriver à les utiliser pour communiquer avec autrui. Une fois le déchiffrement effectué, le code de la langue devient l'outil de sa dimension communicationnelle. Grâce à lui, lorsque l'on se parle, on se comprend. Ainsi acquis, le code est ce par quoi la langue est commune, partagée comme outil de la communication du sens.

Voici donc un bébé, non pas baigné dans la langue, mais mitraillé par elle. Il est devenu une cible de la langue qui, en le mitraillant, l'enserme dans ses filets. Ce tir est violent et ne lui laisse aucun espoir de pouvoir y échapper. Si l'être parlant est criblé par les balles de la langue, il ne dispose d'aucun recours pour s'en défendre. Le bébé ainsi « mitraillé » et « maillé » est non seulement une cible. Il est prisonnier de la langue qui l'impacte. Par sa simple remarque, « x » introduit à la question de la liberté. Avant même de naître ou dès notre entrée au monde, *l'infans* a été bombardé et enserré *manu militari* dans les rets de la langue. Dès que pris par la langue, il va témoigner de son incarcération

dans une parole incrustée en mailles. Il y a donc une violence primitive de la langue quand elle perfore le corps au stade *infans*.

La fissure

Captif des filets de la langue quand elle sculpte et aliène, que peut faire le tout jeune enfant pour s'évader de cette prison ? Tout au mieux en fissurer les murs, écrit « x ». Une fissure dans un mur de prison est-elle suffisante pour s'en évader ? C'est insuffisant. S'il n'y a pas d'évasion possible du langage, la fissure pourtant peut orienter vers un autre espace possible. Un interstice desserre localement les mailles du filet. Cette fissure indique qu'il existe pour le jeune enfant un espace *ailleurs* comme espace de liberté. Faute de pouvoir échapper à l'emprise forcée de la langue, l'être parlant, tout criblé des balles de la parole qu'il est, n'est pas déterminé dans sa totalité par la violence de la langue. La fente possible des murs de sa prison lui laisse entrevoir et rêver à la possibilité d'une évasion.

On perçoit combien, à partir de ces prémisses, se pose la question vitale de la liberté pour l'être parlant. Pour cela, il dispose d'un outil qui lui laisse entrevoir une liberté possible. Ce « serait », dit « x », le neutre par sa fonction libératoire.

Le neutre est donc ici proposé comme outil de la liberté par lequel il est donné à l'être parlant de se libérer de l'emprise de la langue qui lui est imposée, celle qui l'a mitraillé au point de le laisser sans recours dans la prison qui l'enclôt.

Le code qui lui a été imposé lui fait mettre en correspondance les signes de la langue (la parole) avec le sens véhiculé par ces signes. Car

telle est la visée du code : produire du sens à partir de la manipulation des signes qui permet la communication avec ceux qui le partagent. Le code commun utilisé avec la langue est donc le résultat du mitraillage dont *l'infans* a été l'objet. Il l'a incarcéré dans ses filets au point d'en faire son prisonnier⁶.

Avec le neutre, la langue contient un élément qui laisse entrevoir un espace de liberté. Il fissure les murs de l'édifice carcéral. On n'apprend donc pas la langue parce que le terme d'« apprentissage » suppose son accueil délibéré. Tel n'est pas le cas si la parole pénètre le corps de celui qui est en train de devenir être parlant. Cette parole mitraillée ne sera jamais qu'une parole imposée. C'est ce qu'ignore le vocabulaire psychiatrique quand il enseigne que la parole imposée est du ressort de la pathologie mentale.

Paroles imposées

Dans la séance du 17 février 1976, du séminaire *Le sinthome*, Lacan dit :

Il se trouve que vendredi, à ma présentation de quelque chose qu'on considère généralement comme « un cas », un cas de folie assurément. Un cas de folie qui a commencé par le sinthome⁷ « paroles imposées ». C'est tout au moins ainsi que le patient articule lui-même ce quelque chose qui paraît tout ce qu'il y a

⁶ On rappellera avec profit le titre de *L'Ingérence divine I, « Prisonniers du grand Autre »*, Jacques Lacan, Marc-François Lacan, Bernard Sichère, Jean-Luc Marion, Jean-Christophe Bailly, Pier Paolo Pasolini, Romeo Castellucci, Paris, Epel, 2012. On lit dans la page de la quatrième de couverture : « Des fantômes du Dieu mort hantent certains lieux stratégiques de l'analyse, inhibent leur exploration, perturbent l'exercice analytique qui, par-là, tourne court. On ne l'apprend ici qu'au prix de quelques détours, en allant visiter certains auteurs et artistes qui, tels Lacan, ne méconnaissent pas que « Dieu n'a pas encore fait son exit ». On se reportera en particulier à la page 184 de ce livre où un tableau indique le total des occurrences dans les séminaires de Jacques Lacan des « inutiles » : Dieu sait/ Dieu merci/ Mon Dieu/ Bon Dieu.

⁷ On se reportera avec profit à l'article de Jean Allouch : « où il y a symptôme et sinthome », <https://www.jeanallouch.com/document/342/2018-Ou-il-y-a-simptome-et-sinthome>

de plus sensé dans l'ordre d'une articulation que je peux dire être lacanienne. Comment est-ce que nous ne sentons pas tous, que des paroles dont nous dépendons, nous sont en quelque sorte imposées ?⁸

Dans ce passage, Lacan se livre à une progression. Il part de « ce qu'on considère généralement comme un cas ». Il ajoute ensuite « un cas de folie assurément ». Il se démarque de l'opinion générale, du *on* du « on considère généralement ». Quand il concède qu'il s'agit d'un cas de folie, il le fait du bout des lèvres avec son « assurément ». Cette réserve devant l'opinion générale une fois exprimée, il reprend l'expression « cas de folie » mais à son compte. Il dit que c'est « un cas de folie qui a commencé par le sinthome “paroles imposées” ». Ce cas de folie trouve sa source dans une fonction particulière de la parole qu'il définit comme sinthome, sinthome et non pas symptôme. Il y a là un écart pris volontairement vis-à-vis de la portée pathologique du terme symptôme. Lacan se démarque du vocabulaire psychiatrique en utilisant une sémantique qui lui est propre avec son recours au terme *sinthome*. De plus, il pose l'origine langagière du cas au lieu de s'en tenir à la simple description clinique du symptôme. Vient une autre démarcation enfin vis-à-vis du psychiatre : le savoir se situe du côté du patient et non du côté du psychiatre puisque Lacan s'en tient au propos de ce patient. C'est ce dernier qui sait. Il articule « lui-même », il articule quoi ? Réponse de Lacan : « il articule lui-même ce quelque chose qui paraît tout ce qu'il y a de plus sensé dans l'ordre d'une articulation que je peux dire être lacanienne ».

⁸ J. Lacan, « séance du 17 février 1976 », séminaire *Le Sinthome*, version Staferla.

Lacan mitraillé

Lacan produit un geste décisif : il se reconnaît dans le propos de ce patient puisqu'il l'affuble de son nom propre adjectivé. Généralement il est admis que Lacan dirait ici qu'il sait ce dont il s'agit dans le propos de son patient. On proposera une toute autre lecture qui ferait dire à Lacan ceci : « Ce qu'il dit là, j'aurais pu le dire moi-même tout aussi bien ». Ou plutôt : « Je l'aurais dit de la même façon que lui car, moi aussi, je suis affecté par des paroles imposées ». Loin de parler comme expert de la psychose commis à la présentation publique à l'hôpital Sainte Anne, Lacan fait part de sa fraternité avec le patient, une fraternité qui réside dans le fait que tous deux ont ceci de commun d'être affectés par des paroles imposées.

Avec cette lecture, Lacan devient Jacques Lacan, comme Jean Allouch a proposé de l'appeler⁹. Il s'inscrit dans la catégorie de ceux qui se sont trouvés piégés dans les rets de la langue, prisonniers sans recours devant une telle violence de la parole, devant un tel mitraillage. Dès lors, la distinction entre le cas de folie et l'homme normal, comme tel est le cas dans l'exercice propre à la présentation de malade, se retourne contre elle-même puisque n'opère plus maintenant la différence entre le cas (le malade) et l'homme « normal » (le présentateur). Ne reste que le constat de Lacan quand il se reconnaît à son tour comme « cas de folie », celle qui « a commencé » par le sinthome paroles imposées. Dès lors, l'emploi de « a commencé » prend toute sa valeur. Parce que la « folie » a commencé pour l'un comme pour l'autre par le mitraillage des paroles imposées venues de l'Autre au stade *infans*.

⁹ Il descend de son piédestal et partage avec ce patient une fraternité de mitraillage.

III

Ce chiffre qui n'est pas un signifiant

Dans la *Postface* de la réédition de *Lettre pour lettre*, on lit :

[L'altérité littérale] montre discrètement le bout de son nez lorsque Lacan dénomme son S_2 « l'autre signifiant », celui auprès duquel intervient S_1 en un lieu reconnu « lieu de l'Autre »¹.

Cette citation permet de souligner la façon dont Jean Allouch s'y prend pour qualifier S_1 et S_2 . Ce sont deux signifiants. Tout tourne autour de « auprès duquel » : « S_2 “l'autre signifiant”, celui auprès duquel intervient S_1 en un lieu reconnu “lieu de l'Autre” ». Avec « auprès duquel », Jean Allouch indique la proximité d'un lieu : S_2 se trouve « auprès » de S_1 . Première remarque sur cette altérité littérale : l'entrée en scène d'un lieu qualifié de « lieu de l'Autre ».

La folie

On passe d'un coup à la folie. Jean Allouch l'annonce sous la forme d'un énoncé mathématique : « Soit donc la folie ». Voilà qu'on la déniche cantonnée dans les lieux de l'enfermement asilaire. Il va falloir l'en déloger. C'est un geste préalable à son approche, comme le fit d'ailleurs Foucault, afin de lui laisser prendre son envol et lui permettre de se donner à voir sans détour, ni dissimulation. C'est de la folie dont il est question dans *L'altérité littérale*, de la folie dans son rapport le plus étroit avec la fin de l'analyse. De la folie on ne parlera ici que sortie de sa grimace asilaire. Foucault écrit ceci sur la belle enfermée : « Désormais la folie a

¹ J. Allouch, *Postface à Lettre pour lettre*, Paris, Epel, 2021, p. 369.

été prise dans le modèle médical. Et l'assimilation folie-maladie est devenue une évidence sur laquelle nous sommeillons tranquillement². » Dès lors, s'agit-il de se réveiller et si Foucault bat le rappel, Jean Allouch lui emboîte le pas.

Que fait cette folie débarrassée de son assignation à l'asile ? Elle réveille sans aucun doute, et comment s'y prend-elle ? Elle le fait en jouant du langage :

la folie porte atteinte à la langue en tant que code³

Que diable peut bien vouloir dire « la langue en tant que code » ? Foucault en parle de plusieurs façons. Le code, c'est d'abord la langue, c'est-à-dire le code linguistique qui s'impose à tous ceux qui parlent une langue. C'est le vocabulaire, les règles phonétiques, les règles de grammaire, etc.⁴ Le code est commun à tous ceux qui parlent une langue. La parole qui n'est pas la langue, est ce que l'on prononce effectivement à un moment donné. Elle obéit plus ou moins au code dans la mesure où elle le fait pour être comprise par celui ou celle parlant la même langue. Si la parole n'est pas la langue selon Foucault, c'est que la parole se prononce et obéit « plus au moins » au code. Elle a la possibilité de déroger au code. Si elle est faite pour être comprise par celle ou celui qui parle la même langue, il arrive que la parole, échappant au code commun de la langue, soit « insensée », qu'elle déroge à sa fonction de communication du sens à celle ou celui qui parle la même langue. La parole peut donc échapper à son obéissance au code commun de la langue pour

² *Id.*, p. 42.

³ Jean Allouch se réfère sur ce point à Michel Foucault, « Philosophie et psychologie », *Dits et écrits*, t. I, Paris, Gallimard, 1994.

⁴ M. Foucault, « La littérature et la folie », *Folie, langage, littérature*, *op. cit.*, p. 104.

devenir une parole « en elle-même », une parole qui échappe au code commun de la langue. Tel est le cas de la parole dite « insensée ».

L'atteinte par la folie au code de la langue porte au moins sur le vocabulaire, la grammaire, la phonétique⁵, soit sur ce qui permet à la personne à qui s'adresse ce code de la langue de comprendre ce qui lui est dit. Dire que la folie porte atteinte à la langue en tant que code revient à dire que la folie rend cette langue incompréhensible pour autrui. Cette langue est faite d'une parole « insensée » aux yeux d'autrui.

Foucault traite du code de la langue dans son article « La littérature et la folie »⁶. Avec l'ésotérisme, la parole cache son propre code qui ne s'adresse qu'aux initiés qui le détiennent et comprendront cette parole. Il y a aussi le cas de la folie. Foucault :

La folie, on sait bien depuis Freud que c'est sa parole qui détient son propre chiffre⁷.

La folie ne porterait pas seulement atteinte à la langue en tant que sa parole détient son propre code, code que Foucault nomme ici « chiffre ». Jean Allouch lui emprunte cette expression. Il s'interroge : « Comment s'y prend-elle ? ». Réponse : « En ayant son chiffre en elle-même⁸ ». Le passage du mot « code » à celui de « chiffre » est de Foucault. Le chiffre est propre à la folie. Il est une parole réservée à la personne qui la profère. Cette parole est intransitive. Elle est en elle-même, c'est-à-dire qu'elle n'a d'autre visée que celui qui la profère. Elle est libre de toute communication du sens puisqu'elle ne s'adresse pas à autrui. Elle est une émission verbale qui fait retour sur elle-même. Le

⁵ Artaud ne s'en est pas privé : on pensera à ses cris, ses hurlements.

⁶ M. Foucault, « La littérature et la folie », *Folie, langage, littérature*, op. cit., p. 104.

⁷ Id., p. 105.

⁸ J. Allouch, *Postface à Lettre pour lettre*, op. cit., p. 370.

chiffre relève du code propre de la folie.

Jean Allouch précise :

En tant que telle, la folie ne puise pas dans le code commun⁹.

Si le code linguistique est commun à ceux qui parlent et comprennent la même langue, tel n'est pas le cas de la folie :

[La folie] véhicule son propre code dans sa parole¹⁰.

Foucault insiste sur ce point. Aussi, écrit-il¹¹ :

Or on sait bien, depuis Freud, que la folie, c'est précisément une parole de ce genre. Non pas parole insensée, mais parole qui a son propre chiffre en soi.[...] La folie n'obéit à aucune langue (et c'est pour cela qu'elle est insensée) ; mais elle contient son propre code dans les paroles qu'elle prononce (et c'est pour cela qu'elle a du sens)¹².

Dire « parole insensée » demande alors une précision. Elle l'est pour celui ou celle qui la reçoit. Mais l'est-elle pour la personne qui la prononce ? Si cette dernière ne parle jamais qu'avec son propre chiffre, ce chiffre en soi, sa propre parole lui est-elle pour autant incompréhensible ? L'émetteur de cette parole n'aurait d'autre réception que cette parole en elle-même qui lui revient. Le sens alors importe peu. Le chiffre serait donc une parole intransitive, qui fonctionne en elle-même et tourne sur elle-même.

Le chiffre n'est jamais que le code propre à la langue du « fou ». Il n'est pas un code linguistique communicationnel tourné vers autrui.

⁹ *Ibid.*

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ M. Foucault, « La littérature et la folie — Raymond Roussel », *Folie, langage, littérature*, op. cit., p. 120.

¹² Jean Allouch note à juste titre que les termes « langue », « parole », « langage » n'ont pas ici le sens que leur a attribué la linguistique. Quant au sens, ici avancé par Foucault, on va voir que le sens peut aussi signifier de n'en avoir aucun. Tel est le cas ici. C'est là ma conjecture.

Quand le « fou » parle, il prononce des paroles chiffrées selon un code qui lui est propre. Si « parole insensée » il y a, elle l'est parce qu'elle n'obéit à aucune langue commune, à aucun code commun, à aucune compréhension possible. Le chiffre est le signe d'une langue dont le code serait en lui-même, celui d'une langue coupée de la portée communicationnelle du code commun. Le chiffre serait la raison de la solitude du « fou ». Même avec lui-même.

Le chiffre en tant qu'il n'est ni le signifiant, ni le signe

Jean Allouch fait appel à cette formule néo lacanienne : « le chiffre représente le sujet pour un autre chiffre. » Le chiffre n'est ici ni un signifiant qui représenterait le sujet pour un autre signifiant, ni un signe qui représenterait quelque chose pour quelqu'un. Le chiffre relève d'un autre registre que le registre linguistique habituel.

Dès lors, surgit cette interrogation : s'il était jusque-là question de langue, de chiffre et de code, peut-on dire du chiffre qu'il est un chiffage ? Et que, comme tout chiffre suppose son déchiffrage, il demande à être déchiffré ?

On se heurte à de nombreuses impossibilités avec cette acception. Si le chiffre est déchiffrable, alors son déchiffrage peut le faire tomber dans le sens commun et il sera rendu accessible. Tel serait le cas si le chiffre n'avait rien à faire avec la folie. Mais si le chiffre est le code propre à la folie, il est un code en soi, qui ne serait partageable avec nul autre que soi. Il faut ici préciser que, dans la *Postface de Lettre pour lettre* de Jean Allouch, le chiffre est repris de Foucault à propos de la folie.

La formule « le chiffre représente le sujet pour un autre chiffre » ne vaut que si ce chiffre est celui de la folie. Si l'on constate que cette formule n'a pas eu de lendemain, elle puise dans la formule : le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant. Elle indique une similarité du chiffre et du signifiant tout en marquant une différence. Elle introduit le sujet là où justement, avec le chiffre, intervient le *on* qui va le déloger¹³. On considérera cette formule du chiffre comme provisoire, étant donné que le sujet n'a plus lieu d'être avec lui.

Plus de signifiant dans « L'altérité littérale », plus de signe, le chiffre seulement, mais entendu comme celui dont parle Foucault, celui qui est à propre à la folie. Autant le signifiant ne saurait se concevoir sans la barre qui l'offre au jeu de la signification, autant le signe appelle à l'interprétation : quand on dit que la fumée que l'on voit sur l'île indique qu'il y a un feu, autant le chiffre échappe tant à la signification qu'à l'interprétation.

Tirant le fil de la similarité entre le chiffre et le signifiant, Jean Allouch écrit : « Car, plus nettement que le signifiant, le chiffre est ajusté à la structure formelle $S_1 \rightarrow S_2$ ¹⁴. » Il va s'agir de déplier la manière dont fonctionne cet ajustement.

Caractères du chiffre et interrogations liées à son abord

- Ces caractères tiennent en cinq points :

¹³ George-Henri Melenotte, "Du neutre comme lieu", Revue neutre, n°1, 2023, <https://revue-neutre.net/du-neutre-comme-lieu>

¹⁴ J. Allouch, Postface à *Lettre pour lettre*, op. cit., p. 367.

Jean Allouch propose une batterie de formules¹⁵ :

Un chiffre n'est pas de lui-même tourné vers son sens ou sa signification, et pas non plus son supposé référent.

Le chiffre est à prendre hors de toute référence à Ferdinand de Saussure ou à Roman Jakobson. Ceci écarte le fait que le chiffre serve d'outil à la communication. Contrairement au signifiant tourné de lui-même vers sa signification, ce n'est pas le cas du chiffre qui ne se supporte d'aucune formule du type S/s. Il y a là une prise de distance vis-à-vis de la linguistique structurale.

Il se présente d'abord opaque, illisible ; différent en cela du signifiant, il fait ostensiblement énigme ;

Voilà les point clés du chiffre. Les qualificatifs abondent : « opaque », « illisible », « énigme ». Le chiffre fait énigme. On remarque le « d'abord » dans ce deuxième point. Comment se présentera-t-il dans un deuxième temps ?

Viennent les points suivants :

il [le chiffre] arrête le flot ;

Le chiffre marque un point d'arrêt dans le fil de la parole. Il tient à l'irruption d'un élément opaque qui rompt avec la compréhension. C'est un fait d'expérience : quand le chiffre surgit, il arrête le flot verbal. La psychiatrie a repéré ce trait qu'est le barrage dans la schizophrénie¹⁶. Il

¹⁵ *Ibid.*

¹⁶ Dans la quatrième édition revue et complétée de la partie de leur ouvrage *Manuel de psychiatrie sur les psychoses schizophréniques*, Henri Ey, P. Bernard, Ch. Brisset, (Paris, Masson, 1974) traitent du syndrome fondamental de la période d'état dans la schizophrénie. On lit ceci en page 565 : « L'un des phénomènes marquants, presque pathognomonique, est le *barrage* : le débit s'arrête brusquement, pour quelques secondes et sans que le malade en marque de gêne, la pensée subit une éclipse, elle est comme suspendue ; puis la conversation reprend sur le thème précédent ou sur un autre brusquement apparu. »

peut aller jusqu'à la sidération, ou le gel de la pensée.

comme avec un signifiant, on ne peut passer rapidement en croyant l'avoir lu ou entendu sans plus avoir à s'interroger.

Devant le surgissement du chiffre, on s'interroge : « Mais que veut-il bien dire avec ce vocable ? ». Une réponse possible : « Cela m'arrête. C'est comme si cette parole ne m'était plus adressée, comme si je n'étais plus tout à coup en position d'interlocuteur. » Tout se passe alors comme si le chiffre quittait la communication pour se suffire à lui-même. Le chiffre est une parole qui ne communique plus de sens. Quand on dit qu'il se suffit à lui-même, tout comme Korowski et Madame Fellerson devant le cercle magique, le chiffre est sans égards pour l'interlocuteur. Le chiffre ne cherche pas à plaire ni à séduire, la cause de son attraction est là.

Tant en si bien que l'on peut se demander si Lacan n'avait pas bien plutôt à l'esprit le chiffre lorsqu'il produisit le mathème $S_1 \rightarrow S_2$ ¹⁷.

Lacan aurait-il raté le chiffre, tout embarrassé qu'il était par le signifiant qui l'aurait empêché de découvrir la spécificité du chiffre ? et de se fermer ainsi l'accès à la folie ? Le mathème $S_1 \rightarrow S_2$ serait bien proche d'un $C_1 \rightarrow C_2$ où C serait le chiffre¹⁸.

- La flèche :

Reste que la flèche dans l'écriture $S_1 \rightarrow S_2$ est commune au chiffre et au signifiant. Au sujet cette flèche, Jean Allouch écrit : « On se trouve

¹⁷ *Ibid.*

¹⁸ Le développement qui suit relève de ma proposition à partir de la *Postface de Lettre pour lettre*. Ma reconnaissance va ici à Rafaël Perez qui m'a montré qu'il s'agissait là bel et bien d'une lecture mienne.

ainsi sollicité, invité, poussé à tenir compte de la flèche¹⁹. »

Si l'on utilise la lettre C pour écrire le chiffre et que l'on prenne le chiffre $C_1 \rightarrow$ seul, avec la flèche, la flèche présente dès lors ce chiffre comme « déjà penché, non sur sa signification, son sens ou son référent, mais vers un autre chiffre, comme en attente et qui reste à dénichier²⁰ ». Si le S_1 fut déclaré « le commencement du savoir²¹ », ce n'est pas le cas du C_1 .

Disparaît le néologisme comme signe pathognomonique de la folie selon les termes de la psychiatrie. Si loin d'être isolé, tout chiffre appelle un autre chiffre, voilà que le sens qui avait été écarté par le caractère énigmatique du premier chiffre, va venir pointer le bout de son nez dès que sera repéré cet autre chiffre. Jean Allouch écrit :

le sens logé à bas bruit dans un chiffre ne survient qu'après le repérage de cet autre chiffre dont l'élection tient à l'éclairage qu'il apporte à l'endroit du premier²².

Cette formulation surprend. Reviendrait-il sur le caractère énigmatique du chiffre ? Il semble bien. La formulation avance que le premier chiffre loge déjà à bas bruit un sens. L'opacité du chiffre ne serait donc que relative. On pourrait percevoir ce sens à condition d'avoir l'ouïe fine. Il apparaîtrait dans un deuxième temps, après non pas la profération d'un autre chiffre, mais par le repérage de l'autre chiffre à partir du premier. Comment se fait ce choix ? Non pas par le bouclage d'un sens qui évoluait jusque-là à bas bruit, mais par l'éclairage qu'apporterait le second chiffre au premier. Cela va-t-il mener à l'émergence

¹⁹ J. Allouch, *Postface à Lettre pour lettre*, op. cit., p.368.

²⁰ *Ibid.*

²¹ J. Lacan, *L'insu que sait de l'une bévue s'aile à mourre*, in *L'Unebévue*, n°21, 2003-2004.

²² J. Allouch, *Postface à Lettre pour lettre*, op. cit., p. 369.

du sens qui filait à bas bruit par son irruption à la lumière du jour ? Rien ne le dit.

On conjecturera ici que l'éclairage que jette le second chiffre sur le premier met en lumière le code propre à la folie, le pas de côté que ce second chiffre introduit, non pas pour donner sens au premier mais pour confirmer le code propre à la folie qui y opère.

On optera pour la lecture suivante : le « sens » à bas bruit du premier chiffre ne fait que confirmer son caractère énigmatique²³. Ce qui est appelé « sens » dit ceci : de sens, il n'y en a pas. C'est ce que confirme le second chiffre élu à partir du premier. Le sens à bas bruit véhiculé par le premier chiffre est éclairé par le second dans la mesure où ce « sens » confirme qu'il n'en a pas. Le code propre de la folie reste indéchiffrable par et avec le code commun de la langue. Le seul sens qu'il véhicule est son inaccessibilité au code commun de la langue. Partant de là, il est possible de soutenir que la folie a sa langue propre qui n'a rien à faire avec la langue commune.

On peut reprendre ce point en usant de petites lettres.

Si C_1 et C_2 sont des chiffres, alors :

Première étape :

$C ?$

Ce qui s'écrit aussi :

$C_1 \rightarrow ?$

²³ Cf. Sur ce point à la note 12, p. 32.

Le chiffre C est opaque, illisible. Il fait énigme. L'écriture $C_1 \rightarrow ?$ indique que ce chiffre est tourné par la flèche vers un autre chiffre. Il l'appelle.

Deuxième étape :

Il y a donc le chiffre C_1 , au premier abord énigmatique. Il est tourné vers un autre chiffre, C_2 , qui n'est pas encore repéré. Comment C_1 obtient-il ce C_2 ? Par le sens qui est logé dans le C_1 . Alors, si le chiffre C_1 à lui tout seul est une énigme, on voit que ceci ne l'empêche pas de détenir déjà « un sens logé à bas bruit » qui va jouer son rôle dans le repérage du C_2 qui sera l'autre chiffre auquel il va s'articuler.

Troisième étape :

L'énigme du C_1 demande confirmation. La levée de cette énigme va se faire après le repérage du C_2 . Ce repérage se fera par le « sens » qui niche à bas bruit dans le C_1 . Une fois le C_2 repéré, le « sens » quittera sa position de sens presque caché et par un effet en retour du C_2 sur le C_1 , il deviendra à son tour repérable. Mais il ne le sera que comme un pur non-sens. L'énigme par l'élection du C_2 confirmera l'opacité du C_1 comme incontournable.

Il y a donc trois temps dans cette proposition :

Temps 1

Le chiffre fait énigme. Mais il loge un sens à bas bruit

Il tend vers un autre chiffre

$C_1 \rightarrow ?$

Temps 2

Repérage d'un autre chiffre

Il se fait selon le sens à bas bruit du premier

$C_1 \rightarrow C_2$

Temps 3

$C_2 \rightarrow C_1$

Émergence repérable du sens initial du C_1 à bas bruit comme pur non-sens

Par un effet en retour, le sens à bas bruit logé dans C_1 lui fait retour du fait du C_2 qui confirme l'opacité du C_1 .

Quelles sont les conséquences de ce raisonnement ? Que le chiffre est d'une opacité durable et résistante à toute interprétation. Il n'y a aucune possibilité d'interpréter le chiffre. Il est irrémédiablement indéchiffrable. Du fait de la flèche qui appelle un autre chiffre, l'articulation $C_1 \rightarrow C_2$ permet de supposer à la folie une langue de chiffres, dotée de son code propre hétérogène au code commun de la langue. On ajoutera un dernier point : ces trois temps montrent comment s'élabore pour ce(lui) qui parle (le « fou », le « on ») son propre code. Ne fait-il sens que pour « lui » ? On décidera ici pour le fait que parler ne fait pas plus sens pour « lui » que pour autrui et ne peut que « lui » échapper

comme il échappe à cet autrui²⁴. D'où sa solitude, pris qu' « il » est dans une langue qui ne signifie rien pour lui comme pour les autres. « Il » atteint ce qu'écrit Foucault dans son *Roussel*, à « un blanc ménagé dans le langage, et qui ouvre à l'intérieur même du mot son vide insidieux, désertique et piégé²⁵.»

²⁴ Cette décision est prise aux dépens de celle qui dirait que le sens ne lui échappe pas et qu'il le conserve pour lui. Elle s'appuie sur le fait qu'Antonin Artaud, par exemple, n'a jamais donné le sens de ce que l'on a appelé ses glossolalies.

²⁵ M. Foucault, *Raymond Roussel*, Paris, Gallimard, 1986, p. 24. Foucault introduit à cet endroit la notion d'« espace tropologique » du vocabulaire. Il écrit : « Tout le langage de Roussel, style renversé, cherche à dire subrepticement deux choses avec les mêmes mots. La torsion, le léger détour des mots qui d'ordinaire leur permet de « bouger » selon un mouvement tropologique et de faire jouer leur profonde liberté, Roussel en fait un cercle impitoyable qui reconduit les mots à leur point de départ par la force d'une loi contraignante. » Le « vide insidieux » est localisé dans un jeu de contraintes qui creuse l'espace de ce vide.

IV

Quand le chiffre fait code propre

LEEBCLASIPA

Raymond Roussel, *Parmi les noirs*

J'ai l'impression, si vous voulez, très fondamentalement, qu'en nous, la possibilité de parler, la possibilité d'être fou sont contemporaines, et comme jumelles, qu'elles ouvrent sous nos pas, la plus périlleuse mais peut-être aussi la plus merveilleuse ou la plus insistante de nos libertés.

Michel Foucault - P. Artières, J.-F. Bert,
Un succès philosophique. L'Histoire de la folie à l'âge classique de Michel Foucault.

Si le propos tenu dans le chapitre précédent pose les jalons indispensables à l'étude du chiffre, ce qui suit lui donne une dimension concrète. Cela suppose de passer par une définition donnée par Jean Allouch à la translittération, puis par une étude qu'il a faite sur le degré zéro de la censure, la façon dont Foucault de son côté s'y prend pour définir la folie comme langage exclu. Cela mène au surgissement du code propre, d'abord étudié dans un extrait de Raymond Roussel, puis de terminer sur sa fonction traumatique en fin d'analyse.

Un moment de décomposition syllabique

Au ix^e Congrès de l'École freudienne de Paris, le jeudi 6 juillet 1978, Jean Allouch présente « De la translittération en psychanalyse¹ ». Son

¹ J. Allouch, « De la translittération en psychanalyse », *Lettres de l'École freudienne*, n°25, 1979, p. 106 : <https://www.jeanallouch.com/document/156/1978-De-la-translitteration-en-psychanalyse>

intervention précède de six ans la publication de son premier livre, *Lettre pour lettre*², paru en 1984.

Il emprunte à Marcel Cohen cette définition de la translittération comme « transfert caractère à caractère d'une écriture dans une autre sans aucune interprétation³ ». Elle donne à chaque lettre ou signe syllabique « un correspondant dans un autre alphabet, construit un écrit à partir de l'écrit, procède pour ce faire au coup par coup, c'est-à-dire compte un à chacune de ses opérations⁴ ». De cette définition, ressort la correspondance signe à signe qui produit un nouvel écrit à partir d'un écrit précédent. La translittération est comptable. Elle témoigne d'une indifférence quant au sens produit par le passage d'un écrit à un autre écrit. Si l'on part d'une première écriture orthographiée, rien ne garantit que la seconde écriture le soit selon la même orthographe que la première. Le plus souvent, elle change.

En 1984, dans *Lettre pour lettre*, Jean Allouch déploie la notion de rébus à transfert en prenant un exemple, celui de « pipe en terre⁵ ». On passe de « Pipe en terre » à pi panthère. Ce passage se fait en trois temps :

² J. Allouch, *Lettre pour lettre, traduire, transcrire, translittérer*, Paris, Epel, [1984] 2021.

³ Marcel Cohen, *La grande invention de l'écriture et son évolution*, Paris, Kliencksieck, 1958, p. 309 ; Cf. J. Allouch, « De la translittération en psychanalyse », *op. cit.*, p. 108.

⁴ *Ibid.*

⁵ J. Allouch, *Lettre pour lettre*, *op. cit.*, p. 180-181.

« Pipe en terre »		pi panthère
(1)	(2)	(3)
Son	Écriture	Écriture
Pipe	Pip	pi
en	en	pan
terre	terre	thère
! transcription.	!	
	! translittération	!

Dans un premier temps, l'expression verbale « pipe en terre » passe d'une syllabe prononcée à une syllabe homophone mais écrite cette fois-ci : soit la transcription de « pipe en terre » (son) à *pip en terre* (écrit). Ensuite, on passe de l'écriture *pip en terre* à une autre orthographe : *pi panthère*, soit par translittération.

Si, avec « pipe en terre », l'orthographe est évidente, tel n'est plus le cas avec *pip en terre*, ni avec *pi panthère*. Si « pipe en terre » véhicule un sens aisé à repérer, avec *pi panthère*, il ne l'est plus. Il en va de même pour l'orthographe : la seconde écriture échappe à celle de la première. Dans cette présentation, la première expression (« pipe en terre ») passe par une tournure intermédiaire marquée par une décomposition syllabique (*pip-en-terre*) qui donne à la fin une formulation translittérée (*pi-panthère*). La formule intermédiaire (*pip-en-terre*) (2) est remarquable dans l'opération puisqu'elle sert de charnière au passage de « pipe en terre » (1) à *pi panthère* (3).

La censure degré zéro et sa méthode

Trente-quatre ans après, devant l'École des Forums du Champ lacanien, Jean Allouch présente un travail intitulé « Le degré zéro de la censure⁶ ». Ce titre, inspiré par Roland Barthes avec « Le degré zéro de l'écriture », reprend à son compte le terme freudien de censure. S'y trouvent des remarques éclairantes sur ce degré zéro de la censure. Blanchot y a son mot à dire qui porte sur le neutre :

Parler au neutre, c'est parler à distance, en réservant cette distance, sans médiation, ni communauté, et même en éprouvant le distancement infini de la distance, son irréprocité, son irrectitude ou sa dissymétrie⁷ [...].

Blanchot toujours :

La parole neutre ne révèle ni ne cache. [...] elle ouvre dans le langage un pouvoir autre, étranger au pouvoir d'éclaircissement (ou d'obscurcissement), de compréhension (ou de méprise)⁸.

Blanchot enfin :

L'exigence du neutre tend à suspendre la structure attributive du langage, ce rapport à l'être, implicite ou explicite, qui est, dans nos langues, immédiatement posé, dès que quelque chose est dit⁹.

⁶ J. Allouch, « Le degré zéro de la censure », intervention devant l'École des Forums du Champ lacanien, Paris, 3 février 2022 :

<https://www.jeanallouch.com/document/407/2022-Le-degre-zero-de-la-censure>.

⁷ Maurice Blanchot, *L'Entretien infini*, Paris, Gallimard, 2021, p. 566.

⁸ Ce point guide mon propos. Il l'oriente vers la présentation d'une parole neutre, dotée d'un pouvoir autre que celui de l'éclaircissement ou de la compréhension, telle qu'elle se présente en fin d'une psychanalyse.

⁹ M. Blanchot, *L'Entretien infini*, *op. cit.*, p. 567. Ce point sera développé par Jean Allouch dans le dernier chapitre « Ce, ceci, cela, hoc » de son livre *Vitalité du neutre neutralité du vital, sur la folie et son autre tour*, Paris, Epel, 2024, où la structure attributive du langage vacille avec l'emploi du démonstratif neutre. Se reporter également au chapitre VIII de ce livre.

Alors, pourquoi parler de « degré zéro de la censure » ? On trouve ces formulations diverses du neutre :

On appelle degré zéro le terme non marqué de l'opposition. Le degré zéro n'est donc pas à proprement parler un néant [...], c'est une absence qui signifie¹⁰.

Avec cette censure, il est impossible de marquer le terme d'une opposition par la négation, comme avec un « ce n'est pas... ». Il ne s'agit pas non plus d'un caviardage comme en temps de guerre, où la censure y est trop voyante. Elle revient plutôt à effacer le propos, le réduire à rien. Ce propos n'aura pas existé. Seule demeure son absence significative comme le montre le futur antérieur d'un « il aura été là ». Ne reste comme seule trace de cette absence que la présence de cette absence.

Une autre remarque :

Et c'est donc tout juste si l'on peut parler là, dans cette négligence de certains thèmes, dans le silence où on les maintient, d'une censure¹¹.

Avec l'emploi réglé des mots « négligence », « silence », c'est tout juste si l'on n'excuserait pas cette censure. Là se confirme non seulement son fonctionnement discret qui veille à ce que l'on s'en rende compte le moins possible, mais aussi le prétexte que la négligence ou le silence assumé fournissent à la censure, en lui donnant de mauvaises raisons. Avec elle, il s'agit aussi « d'une façon de s'en remettre à certaines catégories aux dépens d'autres silencieusement délaissées¹² ». La censure degré zéro efface une catégorie, et puis, elle la remplace par d'autres qui masquent l'oubli volontaire. Ce sera l'usage massif par Jacques Lacan du désir qui a eu pour effet « une négligence de la

¹⁰ J. Allouch, « Le degré zéro de la censure », *op. cit.*, p. 1.

¹¹ *Id.*, p. 2.

¹² *Ibid.*

volonté ». Ou encore le recouvrement par l' « inconscient » du « ça », maintenu, lui, dans les oubliettes d'un Freud d'un autre temps. En jouant de cette censure, la doxa a donné à l'inconscient la place d'un centre de gravité aux dépens du « ça ». Ou autre exemple encore : le déterminisme des faits psychologiques (la cause) qui canalise si bien la liberté de tout un chacun¹³.

Effacement, négligence, remplacement ne qualifient pas à eux seuls la censure degré zéro. Il y a aussi la colonisation du discours :

Il y a « censure degré zéro » si et seulement si c'est de façon insistante qu'un terme habite les discours, les colonise (l'objet *a* qui fait flores pour les détenteurs d'un fantasme fondamental) aux dépens d'un autre terme qui, étant donné le contexte ou ce que l'on souhaite dire, pourrait s'y trouver à sa place¹⁴.

On saura que le terme qui s'est trouvé délogé par l'objet *a* n'est autre que le neutre, quand la chute de cet objet lui laisse sa place comme lieu. Sur ce point où se repère le passage de la première à la seconde analytique du sexe, Jean Allouch écrit :

Le vide du neutre peut n'être pas sans référence à la condition qu'une coupure la produise, produise cet objet petit *a*, cet objet chu qui, alors, fait place au neutre¹⁵.

La chute de l'objet, liée à l'effacement progressif de l'objet de l'incarnation (qui occupait le lieu de l'Autre où il incarnait l'objet), laisse un vide à sa place, un vide qui donne son lieu au neutre à la place même occupée auparavant par cet objet.

¹³ *Ibid.*

¹⁴ *Id.*, p. 3.

¹⁵ J. Allouch, *Vitalité du neutre, neutralité du vital*, op. cit., p. 87. Je dois cette citation à la sagacité de Gloria Leff. Je l'en remercie vivement.

La folie selon Foucault est un langage exclu

Aux alentours des années 1955-60, Foucault réserve à la folie des feuillets remarquables. Ils la démarquent d'une approche psychopathologique¹⁶ et lui permettent de surcroît de donner accueil à divers auteurs dont Raymond Roussel.

Dans un article intitulé « La littérature et la folie¹⁷ », Foucault indique que la folie est une fonction sociale spécifique qui « s'exerce sur le langage ». C'est par lui que la folie se perçoit. Aussi, ce qui se cache sous les troubles du comportement est-il toujours « un trouble de l'expression¹⁸ » :

Je répondrai que d'une façon générale ce qui désigne un fou dans une société quelconque, ce n'est pas sa conduite, c'est son langage¹⁹.

Autre point : Foucault constate que, dans toute société, le langage est le lieu d'interdictions privilégiées et particulières. Il prend acte de ce qu'« il n'y a pas de cultures où tout le langage soit autorisé²⁰ ». Il s'ensuit qu'il y a des transgressions de langage. La folie est l'une d'entre elles. D'où cette acception que Foucault confère à la folie : « La folie est un langage autre. »

¹⁶ M. Foucault, « La folie, l'absence d'œuvre », *Dits et écrits I*, Paris, Gallimard, 1994, p. 415. On lit : « Dire que la folie aujourd'hui disparaît, cela veut dire que se défait cette implication qui la prenait à la fois dans le savoir psychiatrique et dans une réflexion de type anthropologique. »

¹⁷ M. Foucault, « La littérature et la folie », *Folie, langage, littérature*, Paris, Vrin, 2019, p. 89 ; également : Michel Foucault, Conférence inédite « La littérature et la folie », *Critique*, n°835, 2016, p. 965-981.

¹⁸ M. Foucault, *Les Anormaux, Cours au Collège de France 1974-1975*, Paris, Gallimard, 1999, p. 104. On se reportera avec profit à son exposé sur Henriette Cornier la présentant comme folie sans délire associé ; M. Foucault, *Folie, langage, littérature*, op. cit., p. 90.

¹⁹ Cette citation est extraite d'une autre rédaction qui paraît être le début du texte de Foucault ; M. Foucault, *Folie, langage, littérature*, op. cit., p. 92.

²⁰ *Id.*, p. 90.

Si le langage est incomplet, son incomplétude tient aux interdictions qui le frappent. Ces interdits peuvent dépendre de ce qui est rendu tabou par un autre code. Celui-ci pourra relever du code commun, être religieux, politique, familial ou éthique. Quand il est moral et que le code verbal lui est soumis, ce dernier passera sous la férule du code des bonnes mœurs, des vertus de la famille, de la religion ou de la politique.

Sont interdits aussi les mots qui disent autre chose que ce qu'ils disent. La psychanalyse tombe sous le coup de ces interdictions. Changer le sens des mots serait un outrage sémantique et, de ce fait, une hérésie.

Il arrive enfin que la parole soit transgressive au point de prendre ses aises avec le code commun de la langue, fait de sa syntaxe, de son vocabulaire, de sa phonétique et de sa grammaire²¹.

Quand la parole transgresse les règles du code commun, elle vaut comme une langue dotée d'un autre code qui n'est pas fait de la même eau. Ce sera le code propre de cette langue. La langue commune est mise en péril par le caractère transgressif de la parole quand celle-ci relève du code propre. Foucault donne notamment en exemple l'ésotérisme : quand une parole n'est accessible qu'à ceux qui en détiennent le code et peuvent, grâce à lui, accéder à sa compréhension. Il y a folie par contre quand la parole s'émancipe de la tutelle du code commun pour faire valoir, hors toute compréhension, son propre code²².

Dans « La folie, l'absence d'œuvre²³ », paru en mai 1964, on retrouve les mêmes points sur les interdits du langage. C'est le cas du partage de la langue : d'un côté, la langue commune offerte à tous ceux qui la

²¹ *Id.*, p. 104.

²² *Id.*, p. 105.

²³ M. Foucault, « La folie, l'absence d'œuvre », *Dits et Écrits I*, *op. cit.*, p. 416.

parlent. C'est la langue de la communication du sens et de l'échange ; de l'autre, la langue réservée tout au plus à quelques-uns. C'est la langue de la transgression offerte uniquement à ceux qui savent l'accueillir. Foucault s'impatiente : « Il faudra bien un jour étudier ce domaine des interdits du langage dans son autonomie ». Car, le langage échappe bien au contrôle absolu qui le maintiendrait en son entier sous la férule du code commun. Il se trouve, constate-t-il, que l'insoumission au code commun est inévitable :

Il est bien probable que toute culture, quelle qu'elle soit, connaît, pratique et tolère (dans une certaine mesure), mais réprime également et exclut ces [...] paroles interdites²⁴.

L'expérience de la folie n'est plus comme dans son précédent article l'une des formes possibles des transgressions du langage. Cette fois-ci, elle se déplace sur l'échelle des formes de paroles interdites. Ce déplacement indique que son domaine va des fautes de langage, aux mots blasphématoires, en passant par les paroles à la signification intolérable avant d'en arriver à ce que Lacan appelle le signifiant.

Foucault précise :

La folie, c'est le langage exclu — celui qui, contre le code de la langue, prononce des paroles sans signification (les « insensés », les « imbéciles », les « déments »), ou celui qui prononce des paroles sacrnalisées (les « violents », les « furieux »), ou celui encore qui fait passer des significations interdites (les « libertins », les « entêtés »)²⁵.

En posant que : « la folie, c'est le langage exclu », il lui donne une portée générale. Il y inclut toutes les paroles rebelles à la dictature du code commun. Il élargit de façon considérable le champ de la folie

²⁴ *Ibid.*

²⁵ *Id.*, p. 417.

comme champ de tout le langage exclu. Cette nouvelle acception non seulement la détache de la portée psychopathologique donnée par son annexion par la médecine, mais elle annexe dans son entier le champ de toutes les paroles qui ne se soumettent pas à la dictature du code commun de la langue. Dès lors, la folie, c'est le langage des interdits de la langue.

Trois clés donnent accès à la folie selon Foucault :

1/ Il y a un langage propre à la folie. C'est lui qui fait la folie.

2/ La folie comme langage est une transgression du langage du code commun. Elle passe outre les interdictions édictées par ce code. Elle est le langage exclu par ces interdictions.

3/ Si la folie se caractérise par son langage propre, ce langage est un langage autre que le langage commun (c'est-à-dire communicationnel). Au dehors du champ du langage vertueux et respectueux du code commun, elle se localise dans le champ des interdictions du langage produites par la culture. La définissant comme un langage Autre, Foucault inscrit le langage de la folie au lieu de cette Altérité.

Ce propos où Foucault donne une définition toujours plus large à la folie, permet de passer de la folie comme langage exclu au langage exclu comme folie. C'est sur la base d'une telle ouverture²⁶ qu'un auteur comme Raymond Roussel va se trouver placé sous le signe de la folie.

²⁶ Le lien ici apparaît entre folie et littérature sur une ligne de crête qui appelle son développement. Telle ne sera pas mon option du moment qui laissera de côté le versant littéraire pour m'en tenir à celui de la folie.

Quand surgit le code propre

Dans sa *Postface à Lettre pour lettre*, Jean Allouch cite Foucault à propos de la folie de Raymond Roussel. Il renvoie à l'importance du code propre dans la folie:

[...] la folie porte atteinte à la langue en tant que code²⁷ ; la parole reconnue folle (ou/et littéraire) met la langue en danger. Comment ? En ayant son chiffre en elle-même. En tant que telle, la folie ne puise pas dans le code commun, mais véhicule son propre code dans sa parole [...]²⁸ .

Suit cette citation de Foucault où apparaît que la folie est une langue rebelle :

La folie n'obéit à aucune langue (et c'est pour cela qu'elle est insensée) : mais elle contient son propre code dans les paroles qu'elle prononce [...]²⁹.

Dans son livre « Raymond Roussel³⁰ », Foucault se livre à une analyse du procédé qui a servi à Roussel dans nombre de ses livres. On la trouve dans un extrait de ce livre³¹ puis dans un passage sur Roussel tiré de l'article « La littérature et la folie³² ». Si les deux textes se rejoignent en grande partie, ils présentent cependant des différences.

²⁷ Foucault s'en explique aussi dans « Philosophie et psychologie », *Dits et écrits I*, op. cit.

²⁸ J. Allouch, *Lettre pour lettre*, op. cit., p. 370.

²⁹ M. Foucault, *Folie, langage, littérature*, op. cit., p. 120. La citation plus complète est la suivante : « Pour employer le vocabulaire des linguistes, on pourrait dire que la littérature contemporaine, ce n'est plus un acte de parole s'inscrivant dans une langue déjà faite ; c'est une parole qui compromet, questionne, enveloppe la langue dont elle est faite. Une parole qui contient sa propre langue. Or, on sait bien, depuis Freud, que la folie, c'est précisément une parole de ce genre. Non pas parole insensée, mais parole qui a son propre chiffre en soi ; et qu'on ne peut déchiffrer par conséquent qu'à partir de ce qu'elle dit. ». Suit la phrase citée.

³⁰ M. Foucault, *Raymond Roussel*, Paris, Gallimard, [1963] 1986.

³¹ *Id.*, p. 14.

³² M. Foucault, *Folie, langage, littérature*, op. cit., p. 117.

Dans l'extrait du livre (A), on lit :

À ce risque généralisé (celui du dévoilement du procédé), on peut supposer plusieurs figures dont l'œuvre de Roussel (n'est-elle pas, après tout, le secret du secret ?) donnerait les modèles. Il se peut qu'au-dessous du procédé révélé dans le texte dernier, une autre loi établisse son règne plus secret et une forme tout à fait imprévue. Sa structure serait celle, exactement, des *Impressions d'Afrique* ou de *Locus Solus* : les scènes aménagées sur le tréteau des *Incomparables* ou les machineries du jardin de Martial Canterel ont une explication apparente dans un récit – événement, légende, souvenir, ou livre – qui en justifie les épisodes ; mais la clé réelle – ou en tout cas une autre clé à un niveau plus profond – ouvre le texte selon toute sa longueur et révèle sous tant de merveilles la sourde explosion phonétique de phrases arbitraires. Peut-être, après tout, l'œuvre en son entier est-elle construite sur ce modèle : *Comment j'ai écrit certains de mes livres* jouant le même rôle que la seconde partie des *Impressions d'Afrique* ou les passages explicatifs de *Locus Solus*, et cachant, sous prétexte de révélation, la vraie force souterraine d'où jaillit le langage³³.

L'article (B) est bref :

L'autre partie de son œuvre est tout aussi obsessionnelle et plus étrange encore. Il choisit au hasard des phrases toutes faites (« j'ai du bon tabac »), il en extrait des sonorités approximatives et à partir d'elles bâtit une série de mots qui servent de fil conducteur à une nouvelle histoire. Il s'agit d'un traitement du hasard dans le langage : soumettre des phrases à des explosions phonétiques et, les dés sonores une fois retombés, bâtir un nouvel édifice verbal à partir de la figure ainsi constituée³⁴.

Dans *Foucault*, Gilles Deleuze dit de la méthode de Roussel qui porte sur les mots, les phrases ou les propositions, qu'il « faut donc fendre, ouvrir les mots, les phrases ou les propositions pour en extraire les énoncés³⁵ ». Il précise :

³³ M. Foucault, *Raymond Roussel*, op. cit., p. 14.

³⁴ M. Foucault, *Folie, langage, littérature*, op. cit., p. 117.

³⁵ Gilles Deleuze, *Foucault*, Paris, Minit (édition numérique), [1986] 2013, emplacement 1015.

Ouvrir les mots, les phrases et les propositions, ouvrir les qualités, les choses et les objets [...] Il faut extraire des mots et de la langue les énoncés correspondant à chaque strate et à ses seuils, mais aussi extraire des choses et de la vue les visibilitées et les évidences propres à chaque strate³⁶.

Par « clé » du procédé, Deleuze entend une ouverture du texte bien singulière. Comme il le suggère, faut-il voir dans « explosion phonétique » une telle ouverture ? Quelle est-elle alors ? Faut-il extraire des mots de la langue les énoncés correspondant à chaque strate ? C'est bien à cela que nous invitent les deux extraits (A) et (B).

En partant d'un extrait d'*Impressions d'Afrique*³⁷, et en suivant les éléments de l'analyse de Foucault sur le procédé de Roussel, on obtient ceci : on part d'une phrase d'une comptine familière : « J'ai du bon tabac dans ma tabatière ». En translittérant cette phrase, on a comme résultat la seconde écriture suivante : « Jade tube onde aubade en mat à basse tierce ».

J'ai du bon tabac dans ma tabatière

Jade tube onde aubade en mat à basse tierce

La translittération fait passer directement la phrase de départ à une seconde phrase, faite d'une série de mots du vocabulaire de la langue commune mais non corrélés selon une syntaxe. Ces deux phrases ne sont pas en rapport entre elles par le sens. Elles le sont par le son. C'est l'homophonie à peu près qui mène la danse.

³⁶ *Id.*, emplacement 1025.

³⁷ Raymond Roussel, *Impressions d'Afrique*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1909, copyright La République des lettres, 2012.

L'originalité de Foucault tient à ce qu'il conteste ce rapport direct entre les deux phrases. Il introduit entre elles une étape intermédiaire. C'est ce que montre l'extrait tiré de l'article (B) dans le schéma suivant :

Article (B)

1

J'ai du bon tabac dans ma tabatière
phrase toute faite

2

j'ai d/u bon t-/ abac d/-ans/ ma t/a/batière
explosion phonétique
Cassure des mots (/)
Ouverture des mots en dés sonores
(Deleuze sur Roussel)

3

Jade Tube onde aubade en mat à basse tierce
reconfiguration des dés sonores
par sonorités approximatives
(Homophonie à peu près)

Dans la translittération (étapes 1 et 3), on voit une phase intermédiaire (étape 2). Ce qui se lit de la façon suivante :

1/ J'ai du bon tabac dans ma tabatière

↓

2/ jaid/ubont / abacd / ans/ ma t /a / batière
--

↓

3/ Jade Tube onde aubade en mat à basse tierce

Dans cette phase intermédiaire, les slashes signent la découpe de l'explosion phonétique qui casse les mots. Ne restent que des paquets de lettres : jaid ; unbont ; abacd ; ans ; mat ; a ; batière. Ces paquets répondent à un code propre énigmatique. Ils n'ont pas de syntaxe, pas de grammaire, pas de vocabulaire, pas de sens communicable. Ils ne relèvent plus du code commun de la langue. Si la folie est du langage exclu du fait des interdictions venues de la domination du code commun de la langue, alors les paquets de lettres : jaid ; unbont ; abacd ; ans ; mat ; a ; batière, relèvent de la folie comme langue exclue telle que définie par Foucault. Chacun de ces dés, pris un à un, porte atteinte à la langue en tant que code commun producteur de sens.

Avec la cassure des mots, on retrouve ici un équivalent de la décomposition syllabique dont Jean Allouch a fait état dans son exposé de 1978.

En suivant le fil qui relie « bon tabac dans » à « aubade », on constate que le paquet de lettres est issu de mots tout faits. Ces paquets de lettres vont évoluer vers un nouveau mot issu de la reconfiguration des paquets sonores.

Ce qui donne ceci :

1/ Bon tabac dans	Phrase familière – code commun
2/- abac d/-	paquets de lettres – code propre
3/ aubade	reconfiguration – code commun

Dans la phrase familière (1), fonctionne le code commun de la langue. Puis se produit l'explosion phonétique (l'ouverture des mots). C'est une explosion en paquets de lettres sans aucun sens. Ils relèvent du code propre comme langage exclu (2). Puis l'on revient au code commun par une reconfiguration de la langue. Foucault parle du rôle « que Roussel assignait aux phrases qu'il trouvait toutes faites, et qu'il brisait, pulvérisait, secouait, pour en faire jaillir la miraculeuse étrangeté du récit impossible³⁸. »

Ce qui jaillit en effet de l'ouverture des mots est l'étape 2 caractérisée par cette « miraculeuse étrangeté du récit impossible ». L'explosion sonore fait jaillir de façon miraculeuse un indéchiffrable message qui se qualifierait bien ici de « récit impossible ».

On est mené à ces remarques sur la différence entre code propre et code commun :

1/ L'exemple de translittération analysé montre que, dans le procédé roussélien étudié, entre les deux écritures, se glisse une phrase intermédiaire qui relève du code propre de la folie.

2/ Cette intercalation du code propre est le résultat d'une explosion phonétique qui casse les mots de la langue commune en paquets de lettres sans sens. Ces paquets écrivent un récit impossible qui répond à un code propre.

³⁸ M. Foucault, « L'arrière-fable », *Dits et Écrits I*, op. cit., p. 512. Rafael Perez m'a glissé cette référence qui tombe à pic, ce dont je lui sais gré.

3/ Les paquets de lettres seront ensuite reconfigurés de façon telle qu'ils retourneront au vocabulaire du code commun dans un ordre réglé par l'homophonie à peu-près. La reconfiguration se fait alors avec des mots tirés du vocabulaire du code commun selon la préservation du son la plus proche possible de la phrase de départ.

4/ Deux points demandent à être soulignés : le son, et la visibilité.

- Le son :

En prenant un paquet de lettres séparément des autres :

jaid/

se pose la question de comment le lire ? le prononcer ? façon française ? avec la jota ? le d à la fin ? En le lisant à haute voix, rien n'empêche de le lire comme s'il appartenait à une autre langue. Les sons employés peuvent très bien relever de ce que Lacan appelait l'élangues³⁹. Soit de la diversité des langues qui nichent dans une seule. Les paquets de lettres permettent plus de liberté que les mots inscrits dans le vocabulaire d'une langue où le codage phonétique est serré. Si l'on prend maintenant « / abacd », ce paquet de lettres est-il tout simplement lisible ? À moins de faire ce constat : les paquets de lettres peuvent mener à l'extérieur des sons autorisés par une langue. Peut-on généraliser ce propos à toute langue ? Les sons pourront-ils confiner au bruit ? Les

³⁹ J. Lacan, « séance du 18 novembre 1975 », séminaire *Le sinthome*, version Staferla. On lit : « Joyce [...] a écrit d'une façon telle que la langue anglaise n'existe plus. Elle avait déjà, je dirai peu de consistance, ce qui ne veut pas dire qu'il soit facile d'écrire en anglais. Mais Joyce, par la succession d'œuvres qu'il a écrites en anglais, y a ajouté ce quelque chose qui fait dire au même auteur qu'il faudrait écrire l'é.l.a.n.g.u.e.s, l'élangues. »

bruits émis pendant une séance peuvent prendre à les relever un grand intérêt.

- La visibilité :

La phase intermédiaire, l'étape indispensable du code propre, n'est pas visible dans cette opération. On en déduira les correspondances suivantes :

Visibilité : Code commun

Invisibilité : Code propre

Visibilité : Code commun

Quand il jaillit, le code propre échappe à la visibilité. Dans « sa défaillance souveraine et centrale », Foucault souligne combien, dans « sa défaillance souveraine et centrale », le code propre est là cette part obscure qu'il appelle « soleil noir ».

De la censure degré zéro dans la seconde analytique du sexe

En insérant l'explosion phonétique au cœur d'une translittération chez Roussel, Foucault — qui ne parle pas de « translittération » — ouvre une problématique importante pour la fin effective d'une analyse.

Dans l'étape 2 des schémas précédents, on a obtenu ceci :

jaid ; ubont ; abacd ; ans ; mat ; a ; batière,

Chaque « dé de la langue⁴⁰ » est un élément du code propre. Pour peu qu'on le sépare des autres, on constate qu'il ne se relie à rien. Il est isolé, indéchiffrable. En sortant de l'homophonie qui persiste dans la phrase intercalaire, les dés de la langue deviennent purs de toute dépendance au code commun de la langue. Briser avec cette homophonie est nécessaire car l'homophonie est au service du code commun. Elle le protège des atteintes portées par le code propre. Elle dictera le retour par reconfiguration du code propre au code commun.

Le son sert ainsi d'outil majeur à la censure degré zéro pour effacer l'intercalation de la phrase hors sens intermédiaire. Une fois dégagé de la domination de l'homophonie, voici le résultat qui montre les paquets de lettres émancipés. Ce qui donne en vrac ceci :

Batière
abacd
ans
ubont
mat
jaid
a

Dans le cours d'une analyse, l'émergence en dés du code propre est éphémère. L'emprunt à Roussel selon Foucault montre combien cette émergence est recouverte quasi instantanément par l'étape 3 de la reconfiguration par homophonie. Effacée la phase 2, voici ce que donne la phase 3 devenue 2 que voici :

⁴⁰ On retrouve là les glossolalies d'Antonin Artaud.

Jade Tube onde aubade en mat à basse tierce

Les dés épars du code propre sont reconfigurés pour les faire retourner sous la domination du code commun dans une forme rétablie de ce code par la censure degré zéro.

L'effacement de l'émergence du code propre est dû à la censure degré zéro au cours d'une analyse. Elle efface par recouvrement le jaillissement du code propre de sorte que plus rien de cette étape intermédiaire n'apparaît. Après l'action de la censure, ne reste qu'une écriture du code commun qui passe, dans le fragment de Roussel retenu ici, par translittération à une autre écriture du code commun. N'apparaît plus l'intercalation de fragments littéraires purs, indéchiffrables, isolés, en paquets de lettres qui répondent à un code propre.

Tel est l'effet de l'action de la censure degré zéro quand elle entre en jeu au cours d'une analyse. Lorsque surgit en un éclair un élément transgressif de la langue relevant du code propre, la censure agit tout aussitôt pour mettre à sa place un élément régulé du code commun. À la fin, tout se passe comme si l'émergence du code propre n'avait pas eu lieu.

Ceci mène à une proposition portant sur la seconde analytique du sexe, soit sur la fin de l'analyse. La seconde analytique du sexe se démarque de la première en ce que, dans la première, l'émergence du code propre se produit et disparaît comme un éclair, alors que, dans la seconde, elle se maintient. La censure ne fonctionne plus comme ce fut le cas dans la première analytique du sexe où la censure degré zéro l'effaçait quasi immédiatement. La fin de l'analyse correspond au moment où la censure degré zéro ne peut plus effacer le code propre dans son surgissement qui alors est accueilli en tant que « récit impossible

et fulgurant », en totalité ou sous formes de traces.

Le code propre peut prendre des formes diverses, bien différentes de celle qui vient d'être présentée. Il n'empêche qu'à chaque fois, il n'aura pas de syntaxe, pas de grammaire, pas de vocabulaire, pas de sens communicable. Si le langage exclu l'est du fait des interdictions venues de la domination du code commun de la langue, alors les paquets de lettres, pris ici un par un, et libérés de la domination du son :

Batière ; abacd ; ans ; ubont ; mat ; jaid ; a,

relèvent bien de la folie telle que définie par Foucault.

Si chacun de ces dés porte atteinte à la langue en tant que code commun, il la met en danger.

Cette mise en danger de la langue commune par l'accueil de la langue propre de la folie à la fin de l'analyse, peut engendrer un traumatisme : celui de l'ouverture à un effondrement possible de la langue commune.

S'ouvre alors un horizon : celui des choses telles que Foucault les décrit :

Sans vibrations, menu, discret, obstinément attaché aux choses, tout proches d'elles, fidèle jusqu'à l'obsession, à leur détail, à leurs distances, à leurs couleurs, à leurs imperceptibles accros, c'est le discours neutre des objets eux-mêmes, dépouillé de complicité et de tout cousinage affectif, comme absorbé entièrement par l'extérieur⁴¹.

Une porte n'est-elle pas en train de s'ouvrir ici sur le discours neutre des objets ?

⁴¹ M. Foucault, « Le cycle des grenouilles », *Dits et écrits I*, op. cit., p. 212. Je dois cette citation à Danielle Arnoux, ce dont je lui suis reconnaissant.

V

Quand le *on* relève de la non-personne

Que peut-on dire du *on* ? Il tient une place particulière par rapport aux deux autres figures de la troisième personne que sont le *il* et le *elle*. Autant le *il* et le *elle* sont des marqueurs du genre, ce n'est pas le cas des deux premières personnes *je* et *tu*, autant le *on* rejoint ces deux premières parce qu'il n'est pas non plus un marqueur du genre. Monique Wittig n'a pas été avare de l'emploi du *on*. On le trouve dans l'efflorescence de ses inventions langagières. Certains critiques ont même dénoncé son usage abusif du *on*. Il est vrai que, dès les premières lignes d'*Opoponax*, on lit :

On met, tous, les bras croisés sur la table et la tête dans les bras. On ferme les yeux. C'est défendu de parler. Catherine Legrand ouvre de temps en temps un œil mais c'est défendu aussi. On chante tout le temps des chansons en rang, à ma main droite y a un rosier qui fleurira au mois de mai, ainsi le rosier n'a pas encore poussé. Et on y goûte. On a tous les paniers et quand c'est quatre heures, ma sœur prend dans ses bras tous les paniers et crie, à qui est ce panier et on répond, à moi quand c'est le sien¹.

Aussi faut-il reconnaître au *on* une vitalité toute particulière. Elle ne se limite pas à l'absence de marquage du genre puisqu'il en va de même avec le marquage du nombre. Il ne dit pas combien elles/ils sont : une, quelques-unes, de nombreuses ou de très nombreuses.

Dans son article « Vitalité du neutre, neutralité du vital »², Jean Allouch énonce combien le *on* est vital. Il indique que c'est à partir dans

¹ Monique Wittig, *Opoponax*, https://lire.amazon.fr/?asin=B07BGCR48D&ref=dbs_t_r_kcr, p. 8. On se reportera sur ce point au beau livre de Laurie Laufer, *Les Héroïnes de la modernité, mauvaises filles et psychanalyse matérialiste*, Paris, La Découverte, 2025.

² J. Allouch, « Vitalité du neutre, neutralité du vital », *Revue neutre*, n°1, 2023, revueneutre.net. Depuis a paru son ouvrage au même titre. Il en sera question ultérieurement.

sa lecture d'Artaud, des envoûtements dont il fait part qu'il a été amené à s'intéresser à ce *on* au statut séméiotique « flottant ».

Dans le langage courant, des expressions comme « le qu'en dirait-on » ou « mais on va où comme cela ? », on ne prête pas toujours attention à la place qu'y tient le *on* dont on reconnaît très vite qu'il ne va pas de soi que ce soit un pronom personnel. Même si l'on comprend que, par son caractère flou, il désigne quelqu'un, quelqu'une, ou quelques-uns ou encore quelques-unes mis en position de sujet grammatical mais sans l'être en tant que sujet d'une énonciation. On a du mal à repérer quelle peut bien être la personne qui se serait nichée derrière. Et s'il n'y a personne, que mettre à cette place ?

Jean Allouch accorde une place d'importance à ce *on*. Il l'inscrit à la confluence de trois problématiques : le *on*, le *ça* et le neutre. Traiter du *on* à lui seul ne conviendrait pas. Il lui faut toujours les deux autres termes.

On suivra le *on* tel qu'il l'écrit à deux reprises dans *La leçon d'Artaud*.

Le *on* dans *La leçon d'Artaud*

On le trouve dans le chapitre intitulé « Vers un foyer incandescent », puis dans un autre intitulé « Retour sur "on" ».

Dans la première occurrence, référence est faite à Émile Benveniste³ qui écartait la conception des pronoms personnels comme « classe unitaire ». Il apporte l'idée selon laquelle : « La "troisième personne" représente en fait le membre non marqué de la corrélation

³ Émile Benveniste, « La nature des pronoms » ch. XX, *Problèmes de linguistique générale*, t. 1, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 2022, p. 251.

à la personne⁴. » Le *on* ne détermine pas un marquage à la personne. On pourra tirer profit de cet extrait d'une lettre d'Artaud au Docteur Chapoulaud du 20 octobre 1938 où il lui avoue ne pas connaître ce *on* :

Vous me dites qu'on me reproche des idées de persécution. Je voudrais bien connaître ce *on*, et je ~~me~~ vous redis une fois de plus qu'on veut vous rendre complice d'une saleté, on veut se servir de votre réputation d'honnêteté pour obtenir votre adhésion dans cette répugnante affaire de brimades et d'internement, mais ce on, je le connais, moi, Dr. Chapoulaud, ce n'est pas le Pr. Claude, ce n'est pas la Préfecture de Police, c'est toute une Secte d'Initiés qui vous envoie ses émissaires au Dôme afin d'influencer votre jugement en ma défaveur⁵ (LA, p. 14).

Jean Allouch s'empare de ce *on* pour dire de façon plus nuancée :

ON chez Artaud se trouve parfois marqué, renvoyant à quelqu'un, à quelque(s) personne(s) comme telle(s) identifiée(s), tandis que, d'autrefois, son ON rend sensible le n'importe qui beckettien (« qu'importe qui parle ») par lequel Michel Foucault entamait sa conférence « Qu'est-ce qu'un auteur ? » (LA, p. 16).

Dans la lettre à Chapoulaud où quatre *on* se succèdent en quelques lignes, on ne sait pas si le *on* désigne toujours les mêmes personnes. Ont-ils le même référent ou en ont-ils plusieurs ? À moins de supposer qu'ils renvoient « à cette étrange référence non localisable qu'est le "n'importe qui" » (LA, p. 16) ?

Le *on* réapparaît presque à la fin du livre. Une question y est posée : qu'est-ce qui fait qu'une chose entrevue de loin comme le *on* puisse être reconnue comme *on* ? Réponse immédiate : « Cette chose présente doit être frappée d'une certaine absence » (LA, p. 83).

Si Benveniste a admis que le *on* pourrait échapper à la condition de la personne, il pourrait renvoyer à une situation objective (LA, p. 83). La

⁴Id., p. 255.

⁵A. Artaud, *Lettres 1937-1943*, Paris, Gallimard, 2015, p. 75.

question de la personne écartée, qu'en est-il de cette situation objective ? Réponse sans détour de Jean Allouch : cette situation objective a trait au rejet de l'acte sexuel par Artaud. C'est là le point déterminant de son esthétique de l'Esprit. Ce rejet ne ressort d'aucune consigne médicale ou pastorale, ni d'une interdiction morale:

Son rejet de l'acte sexuel [...] ne peut être accompli que si en vient à manquer ce *désir* d'un acte sexuel. Ou encore si ce spécifique manque est établi comme une situation objective qui échappe à la personne⁶ (LA, p. 83-84).

La situation objective réside chez Artaud dans le manque du désir de l'acte sexuel « qui échappe à la personne ». Telle est l'absence qui frappe le *on* : le rejet de l'acte sexuel chez Artaud est comme ça. La situation objective ce constat. Le *on* se prête à l'indiquer : elle se présente quand le désir de l'acte sexuel n'est pas là.

À la fin de *La leçon d'Artaud*, se lit une invention d'Artaud à la lumière de ce propos sur le *on* :

Le binarisme sexuel repose sur la conception d'un moi qui renvoie à lui-même, mâle ou femelle, chacun s'imaginant bien établi dans son sexe ; il conforte un illusoire « Moi, je suis Moi » et d'autres formules de la même veine, ainsi le « c'est Moi qui le dis » – ce qu'Artaud dénomme une internationale de la propriété ». (LA, p. 100-101).

Le *on* démonte un tel binarisme en introduisant une internationale de la propriété du genre. Elle ouvre grande la porte à la diversité qui rend impossible la définition d'un vrai genre⁷.

⁶ J. Allouch, *L'Autresexe*, Paris, EPEL, p. 98,

https://lire.amazon.fr/?asin=B01CR0Q2KW&ref_=dbs_t_r_kcr.

On lira avec profit le développement qu'Allouch fait de la séance du 15 janvier 1974 du séminaire *Les non dupes errent*. Il y est question d'une aventure à deux personnages qui réalisent « une drôle de performance à la fois sexuelle et enseignante. » Où entre en jeu le manque du désir de rapport sexuel (p. 114).

⁷ On rappellera ici ce propos de Judith Butler dans « Imitation et insubordination du genre »

Le on invite à une politique de la non-personne

Le *on* suppose une politique qui lui soit conforme. Que se passe-t-il lorsque vient à manquer une politique du neutre ? Comment peut-il en être question à propos du neutre ? Une politique du neutre ne peut être qu'une politique de la non-personne.

Si les deux termes de politique et de non personne paraissent difficiles à concilier, on admettra qu'une politique du neutre se passe de la personne. Dit d'une autre manière, elle suppose une politique qui se passe du recours à l'ego, au Moi, au Je. une politique où le Je côtoie le Tu mais aussi un *Il* impersonnel.

La politique du neutre échappe au binarisme sexuel. Lequel binarisme s'appuie sur une « conception » à prendre ici comme « idée » ou comme « représentation » d'un Moi — « un » Moi d'ailleurs, mais lequel ? — d'un Moi qui renvoie à lui-même. D'un « Moi » clos sur lui-même. Cette conception du Moi revêt les parures du narcissisme, d'un Moi tout absorbé par l'admiration de son reflet dans l'eau. Peu importe qu'il soit mâle ou femelle. Seul importe que « Moi, je sois Moi », soit l'affirmation de l'Être du Moi. Il y a aussi : « Peu importe que je sois mâle ou femelle ». Et beaucoup d'autres encore : « C'est Moi qui le dis » (la parole essentialisante). Ou encore : « Moi, je dis ce que je pense » (la pensée du même acabit), « Moi je me montre, cela suffit » (l'image qui consolide un Moi réputé beau.). Et puis, c'est banal : « C'est pour cela que Moi, personnellement, je... ». Avec un tel Moi, à chaque fois, chacun

dans *Marché au sexe*, Gayle S. Rubin, Judith Butler, Paris, Epel, 2002 où on lit (p. 54) : « La "réalité" des identités hétérosexuelles se construit performativement à travers une imitation qui s'autoproclame origine et fondement de toutes les imitations. L'hétérosexualité réalise toujours, dans ce procès d'imitation et d'approximation, l'idéalisation fantasmatique d'elle-même, ainsi que son échec. »

s'imaginera bien établi dans son sexe : « Je suis homme » par exemple.

Devant tant d'affirmations illusoires, on dira qu'avec la politique du neutre, une telle imagination de la fixation dans le sexe n'est pas possible. C'est une politique qui dénonce l'illusion du confort moïque, de l'essentialisme identitarrien qui pare le Moi des lumières de l'Être. Et à côté de l'être, l'avoir se trouve à son tour mis en question puisque le Moi, dit Artaud, c'est « l'internationale de la propriété », de la propriété du possédant certes, mais aussi de la qualité en ce qu'elle qualifie l'être.

Dès lors, une politique de la non-personne est-elle possible ?

C'est le cas lorsqu'une analyse aura été effective à sa fin. Elle s'avère avoir été effective quand le sujet de l'énonciation, et avec lui la personne qui l'énonce, s'efface au profit de la non-personne. La politique du neutre ne vaut que lorsque le nom propre qui sert si souvent de réceptacle au Moi (« se faire un nom », n'est-ce pas la problématique de Joyce qui, lui, en manquait?) n'est que pure et simple baudruche. Quand Guy Casadamont tenta de réunir les textes dans la revue *Spy* où le nom de l'auteur ne figurait pas, tout comme cela avait été le cas avec *Scilicet*, ça a déclenché une irrépressible recherche des noms des auteurs. Ceci montrait combien, *a contrario*, une revue pouvait servir de nid aux egos. Le *on* a ceci de particulier qu'il vide le nom propre de sa moindre qualité pour réduire la personne qu'il désigne, pour le moins, à une baudruche.

Artaud est ici d'un grand secours. Dans *Le Théâtre et son double*, il parle des souffles. On y trouve cette présentation surprenante où le neutre apparaît accompagné par le masculin et le féminin dans le tableau suivant⁸ :

⁸ A. Artaud, *Le Théâtre et son double*, 1938, éditions kindle, p 111.

NEUTRE	MASCULIN	FEMININ
NEUTRE	FEMININ	MASCULIN
MASCULIN	NEUTRE	FEMININ
FEMININ	NEUTRE	MASCULIN
MASCULIN	FEMININ	NEUTRE
FEMININ	MASCULIN	NEUTRE

Jean Allouch saisit l'occasion de ce passage pour écrire qu'Artaud n'a pas manqué de ternariser le binarisme masculin/féminin, en y ajoutant le neutre⁹. La citation de Mallarmé, « Rien //N'aura eu lieu// Que le lieu », il la fait « de traviole ». Il la présente comme un cri seul susceptible de « manifester le sexe ». Et puis il ajoute que ce cri n'est « ni masculin, ni féminin ». Le statut de ce cri « est celui d'un neutre. » Ceci permet de retenir qu'une politique du neutre n'est ni genrée, ni non genrée. Elle est un cri qui marque son écart par rapport au genre pour faire entendre qu'elle se donne le neutre comme statut.

Si l'on reprend cette citation de Benveniste, tant pratiquée qu'elle tend à devenir une ritournelle, on lit :

Si le langage en exercice se produit par nécessité en instances discrètes, cette nécessité le voue-t-elle aussi à ne consister qu'en « instances personnelles » ? Nous savons empiriquement que non¹⁰.

Le langage peut consister à produire des instances non personnelles. La nature individuelle d'un énoncé de discours peut échapper à la condition de la personne. C'est là la critique de l'interlocution et l'in-

⁹ J. Allouch, « retour sur le on », *La leçon d'Artaud, Une esthétique de l'esprit*, Paris, EPEL, 2023, p. 89.

¹⁰ E. Benveniste, « La nature des pronoms », *op. cit.*, p. 255.

roduction d'une distinction entre individu et personne. Il est possible de produire un énoncé de nature individuelle qui échappe à la condition de la personne.

La situation objective ne peut être perçue qu'en tant que telle. L'objectivité en question dans ce syntagme suppose un troisième terme. Mais aussi un ailleurs, une pensée du dehors où, de façon irrémédiable, le je soit mis en question. Artaud y voyait une autre réalité dans laquelle il était possible d'entrer.

Parlant de la littérature contemporaine de son époque, Foucault écrit :

Le « sujet » de la littérature (ce qui parle en elle et ce dont elle parle), ce ne serait pas tellement le langage en sa positivité, que le vide où il trouve son espace quand il s'énonce dans la nudité du « je parle »¹¹.

Ce qui l'amène à cette formulation :

Cet espace neutre caractérise de nos jours la fiction occidentale (c'est pourquoi elle n'est plus ni une mythologie, ni une rhétorique). Or ce qui rend si nécessaire de penser cette fiction — alors qu'autrefois il s'agissait de penser la vérité —, c'est que le « je parle » fonctionne comme au rebours du « je pense ». Celui-ci conduisait en effet à la certitude indubitable du Je et de son existence ; celui-là au contraire recule, disperse, efface cette existence et n'en laisse apparaître que l'emplacement vide.

L'espace neutre dont parle ici Foucault pourrait être celui d'une non-personne. Là où le « Je pense » conduit à la certitude indubitable du Je et de son existence, l'espace neutre conduit à une fiction qui n'en est pas moins nécessaire. La politique de la non-personne pourrait alors faire que le Je recule, disperse et efface son existence pour ne plus laisser qu'un emplacement vide.

¹¹ M. Foucault, *La pensée du dehors*, Paris, Fata Morgana, 2018, p. 13.

Une politique du neutre ? une politique de la non-personne ? une politique fictionnelle ? Sans doute. Ce sera celle qui visera à ne laisser, au lieu de tout ça, qu'un emplacement vide.

VI

Envoûtements

La place donnée aux envoûtements est décisive dans *La leçon d'Artaud*. Avec les envoûtements, il n'est plus question d'idéal du moi ou de surmoi pour traiter de la domination ou de la censure. La magie trouve sa place avec l'action à distance.

Les envoûtements sont d'une grande importance dans la constitution du cercle magique. Si ce cercle fonctionne par magie, ce n'est pas qu'il soit magique en lui-même, mais « parce qu'il est composé, mis en place par une magie sans magicien comme tel identifiable » (LA, p. 32). Ce magicien, c'est le *on*. Si l'on sait l'importance du vide dans la constitution du cercle magique, on retient l'importance de la scène qui s'y joue. Elle se constitue autour du vide de la parole déclarative d'Artaud (LA, p. 32).

Les *Lettres 1937-1943* publiées en 2015 donnent une idée de l'importance des envoûtements durant ces sept années. Ils dressent la scène où Artaud évolue. Ils localisent son enfer. Décrire ses envoûtements ne doit pas être pris comme une plainte mais plutôt comme une revendication qui le mène à s'appeler « le plus Grand Conscient » (LA, p. 34). Loin d'être une forfanterie, cette expression est un éloge à sa lucidité. Le voici, au sein des humains, celui qui a conscience de la réalité véritable, celui qui voit ce que les autres ne voient et n'entendent pas alors qu'ils devraient en être tout autant concernés que lui. Jean Allouch écrit : « Le plus Grand Conscient défend ici non pas son narcissisme mais son honneur » (LA, p. 35). Avoir la plus grande conscience de l'enfer omniprésent des envoûtements est l'honneur d'Artaud.

Hospitalisé, il va subir des envoûtements qui vont « flamber ». Ils seront pour lui de la plus grande matérialité. Préférer parler d'« envoûtements » plutôt que de « délire » n'est pas seulement le fait d'une décision qui signe son refus de la pathologie. Cela lui permet d'accéder au monde réel, celui de la réalité des choses qui fait de lui un Grand Conscient, le plus Grand. Si les envoûtements sont matériels, les hommes, empressés qu'ils sont de nier leur réalité, ne les reconnaissent pas. Le monde des envoûtements est pourtant fait de ces choses réelles qui dictent notre présence au monde.

Puisant dans le Nouveau Testament qui fourmille d'anecdotes, l'envoûtement se donne comme un dispositif. Il lui faut un tenant-lieu (figurine ou image) et une action à distance qui passe par ce tenant-lieu (LA, p. 38).

Ces envoûtements fonctionnent de différentes manières. Ce qui n'empêche pas qu'ils relèvent « d'une même scène », « la scène d'envoûtement » que Jean Allouch pose comme « une scène publique » (LA, p. 39). L'envoûtement apparaît, le plus souvent, comme une arme de guerre magique qui sera, selon le cas, offensive ou défensive (LA, p. 39). La scène présentera à chaque fois l'envoûteur, l'envoûté et l'envoûtement. Le plus souvent, ils sont sinistres, abominables, effroyables, maléfiques, haineux. Ils l'empêchent de vivre ; ils l'emmerdent ; le supplicient ; ils le « tantalisent », le torturent (LA, p. 39). Ils visent son corps propre quand ils sont maléfiques. Ils l'asphyxient, le brûlent, le désintègrent, lui font sauter le cerveau, la boîte crânienne, l'empêchent de se soulager aux toilettes, le pétrifient, le fusillent (LA, p. 40). D'autres agissent sur son esprit par l'oubli, par l'empêchement d'y voir clair, ils

le désespèrent, le rendent fou, ligotent et violent ses pensées. Et puis, il y en a tant d'autres !

Artaud se présente comme un « fusillé d'envoûtements¹ » (LA, p. 40). Ils peuvent être « salacieux », « de possession érotique ». D'autres sont défensifs, protecteurs, voire agréables.

On les retrouve dans ses lettres. Ainsi, celle à Jacqueline Breton à qui il écrit :

L'envoûtement que vous m'avez envoyé ce matin était ma foi des plus agréables, celui de l'autre jour m'a rendu service je vous en remercie mais il était dur, celui de ce matin (vers 7 heures et demie) était comme vous, comme la mer, comme l'onde et je me suis senti fondre dans le principe même de l'eau, puisque Kabbalistiquement parlant et sans parler chiffres vous êtes l'Esprit qui représente les eaux² (LA, p. 41).

Jean Allouch donne cette définition à l'envoûtement :

L'envoûtement est une action à distance, un « pouvoir de haute magie » occulte, offrant à quelqu'un (l'envoûteur) la possibilité de produire un effet voulu sur l'envoûté (LA, p. 41).

L'envoûté est une proie, offerte à la bataille. Quand Artaud écrit une lettre, il lui arrive de la cribler de trous par le feu, comme autant de bouches par lesquelles peut se faire entendre une parole (LA, p. 42)³. La figure ci-dessous montre une lettre d'Artaud :

¹ A. Artaud, Lettre n°74, *Lettres 1937-1943, op. cit.*, p. 212. On y lit : « Le docteur Georges Mabile et le général Gamelin m'ont fusillé d'envoûtements au début de la matinée de Montparnasse. » On se reportera au chapitre II, de ce livre où il est question du mitraillage de *l'infans*. On conjecturera ici que les fusilleurs ici nommés sont des émetteurs des balles de la parole qui a mitraillé Artaud. Lui, le plus Grand Conscient, les a reçues comme des choses matérielles. Là réside son honneur : avoir la plus grande conscience de l'enfer omniprésent des envoûtements. Il enseigne la diversité des effets produits par ces impacts.

² *Id.*, p. 156.

³ Ces trous ne sont pas seulement des bouches. Artaud, en trouant le papier à l'aide de ses cigarettes, se montre lui-même comme « fusillé ». Il est criblé par les balles qui le perforent.



Figure 1 : Lettre n°68⁴

L'héroïne est un moyen efficace pour lutter contre. Artaud : « Avec de l'héroïne, je brise tous les envoûtements » (LA, p.44).

Fécalité de l'esprit social

Jean Allouch s'interroge sur la sensibilité toute spéciale d'Artaud à la prégnance de l'envoûtement. Il poursuit par ceci :

⁴ A. Artaud, Lettre n°68, *Lettres 1937-1943*, op. cit., p. 197. On lit : « Tous ceux qui se sont concertés po [ur] m'empêcher de prendre d [e] l'HEROÏNE tous ceu [x] qui ont [tou]ché à Anne Manson à cause de cela le dimanche Mai 1939 je les [fe]rai [per] ce [r] vivant [s] sur une place [de] PARIS et je leur ferai perforer et brûler les moelles. [Je] suis dans un Asile d'Aliénés mais ce rêve d'un Fou sera réalisé et il [se] ra réalisé par Moi. Antonin Artaud. » Il y a deux lignes illisibles dans cette lettre.

Prégnance de l'envoûtement dans la manière dont les sociétés font, comme le disent aujourd'hui sans rire certains qui ne savent pas quel maître ils servent, « lien social » – et c'est déjà être envoûté par un certain discours actuellement insistant que d'employer cette frileuse expression à laquelle pourrait être avantageusement substituée celle d'Artaud : « Fécalité de l'esprit social » (LA, p. 45).

Voilà « le plus Grand Conscient » réhabilité dans des termes sans ambiguïté. Artaud vit l'enfer des envoûtements au même titre que tout le monde. Car, tous autant que nous sommes, nous ne cessons d'être la proie de la manière dont les sociétés s'emparent de nous pour faire société. Le lien social n'est que la forme « frileuse » (LA, p. 45) de l'expression selon laquelle les sociétés nous envoûtent au prétexte de faire « lien social » (LA, p. 45). Elles le font pour nous diriger. Avec sa sensibilité « spéciale et intense » (LA, p. 45), Artaud ne fabrique pas, au nom d'on ne sait quelle folie, ses envoûtements. Il en est le révélateur. Doté d'une vive capacité de réception, d'une grande sensibilité aux ondes qu'il reçoit du fait de sa décision de ne pas entrer dans la réalité qui nous est imposée, il se situe à l'écart de notre champ de réception des ordres. Il nous échappe et s'affirme ainsi dans sa liberté. Il devient une chambre de résonance de ce qui nous est adressé. Il amplifie par ses écrits cette réception qui le persécute, qui agresse. Il perçoit les mêmes envoûtements que nous, sans cesse, jour et nuit. Il nous les restitue dans leur incessante violence. Et voilà qu'au lieu d'ouvrir les yeux, nous l'enfermons dans les murs d'un asile. Oui, nous sommes bien mitraillés⁵ par eux mais pas seulement au stade *infans*. Nous ne cessons de l'être constamment. Artaud est l'homme de la sensibilité lucide qui nous montre la fissure des murs qui nous emprisonnent. Il se livre à la bataille pour nous faire parvenir à la réception effective des envoûte-

⁵ Cf. le chapitre II de cet ouvrage.

ments qui nous sont adressés. Dans ce but, il écrit, il hurle, il vitupère pour nous⁶ ouvrir les yeux et les oreilles. Telle est l'une des leçons d'Artaud. Comme le dit la saga cinématographique *Matrix*⁷, inspirée d'*Alice au pays des merveilles*, Artaud use de la petite pilule rouge qui permet d'accéder au monde réel.

La liste des envoûtements est longue. *La leçon d'Artaud* interroge : que sont les soldats en 1914 qui partaient en France, la fleur au fusil, pour libérer l'Alsace et la Lorraine ? Que sont les diverses religions ? Les mouvements en -isme : structuralisme, communisme, capitalisme, romantisme, surréalisme ? Qu'est-ce que le couple quand il nous ligote dans la famille au point d'en perdre l'être aimé ? Que sont les grands sorciers qui nous ont gouvernés ou qui nous gouvernent ? Oui, la liste est longue ! Mao, De Gaulle, Lénine, et d'autres grandes figures pour ne citer que celles d'un autre temps. Chacun la complètera. Et puis il y a les psychanalystes qui ont l'air de si bien s'y connaître en matière d'envoûtements. Faut-il en citer ? Freud, Jung, Klein, Lacan, et tant d'autres, on les devine. Et puis encore, il y a les analystes qui, sans être des grands noms, se font sorciers quand, par exemple, ils recrutent leurs analysants afin de nourrir leurs institutions.

Cette partie sur les envoûtements réclame une lecture de ce qui n'y est pas dit. Elle induit une approche de la fin d'une analyse comme levée de l'envoûtement dont l'analysant est l'objet de la part de l'analyste. Sortant de l'envoûtement transférentiel, il accède à la liberté.

⁶ Dans ce paragraphe la répétition du *nous* n'est pas fortuite. Elle inscrit ce pronom comme emblème de la fécalité sociale.

⁷ *Matrix* est un film écrit et réalisé par les sœurs Wachowski en 1999. La réalité perçue par la plupart des humains est une simulation virtuelle connectée à la Matrix. Elle est créée par des machines douées d'intelligence qui asservissent les êtres humains à leur insu. Elles se servent de la chaleur et de l'activité de leurs corps comme source d'énergie.

Le 13 janvier 1947, Artaud déclare dans une conférence au théâtre du Vieux Colombier⁸ :

Un envoûtement est une manœuvre, non pas psychique, mais physique, qui alerte et met sur pied parfois des populations entières, avec des enfilades numériques de corps d'hommes et de femmes mélangés [...]. Il vise à maintenir la conscience séculaire de l'homme dans l'abêtissement dans lequel on ne peut que la voir de plus en plus sombrer. (LA, p. 47)

⁸ On pourra avoir un aperçu de cette conférence en se rendant sur ce site : <https://fresques.ina.fr/en-scenes/fiche-media/Scenes00461/la-conference-d-antonin-artaud-au-vieuxcolombier.html#:~:text=Le%2013%20janvier%201947%2C%20Antonin,T%C3%A9moignage%20de%20Roger%20Blin.&text=Artistes%20et%20personnalit%C3%A9s,Antonin%20Artaud%20%2-D%20Auteur>

VII

Le merveilleux

Des fleurs magiques bourdonnaient. Les talus le berçaient.
Des bêtes d'une élégance fabuleuse circulaient.
Les nuées s'amassaient sur la haute mer
faite d'une éternité de chaudes larmes.

Arthur Rimbaud, *Les Illuminations*.

Car il y a dans la conscience
le Merveilleux
avec lequel outrepasser les choses.

Antonin Artaud, *Le rite du Peyotl chez les Tarahumas*

Frédéric Gros note que la folie a été historiquement constituée comme maladie mentale. Dans son ouvrage « Foucault et la folie », il écrit :

Il faudrait resituer depuis ce point seulement la « constitution de la folie comme maladie mentale ». La folie comme phénomène psychologique ou essence positive est une formation historique de sens. Un peu comme Husserl tâchait dans la *Krisis* de resituer avec Galilée ce moment historique où la Nature prend le sens d'un domaine objectif saturé de déterminismes mathématiques (simple substruction sur un monde de la vie où règne l'inexactitude), de même Foucault tente de ressaisir ce nœud historique d'une position de la folie comme maladie, sur laquelle viendraient s'articuler les discours « vrais » de la psychiatrie.¹

Avec *La leçon d'Artaud*, Jean Allouch prend le contre-pied de l'objectivation psychiatrique du fou dans la maladie. La folie a été prise à un moment donné, déterminé de l'histoire marqué par le galiléisme selon les termes de Jean Claude Milner dans *L'Œuvre Claire*². C'est le moment

¹ Frédéric Gros, *Foucault et la folie*, Humensis, Édition du Kindle, p. 30.

² Jean-Claude Milner, *L'Œuvre claire*, Paris, Seuil, 1995. Selon Milner, Lacan requiert une

où le déterminisme mathématique a annexé la Nature en prenant le pas sur son inexactitude. Ce galiléisme en a fait un domaine « objectif saturé de déterminismes mathématiques ». Il a prévalu à la constitution de la folie comme maladie.

La résistance d'Artaud au diagnostic

Deleuze et Guattari qualifient Artaud de « schizophrène »³. Jean Allouch écrit :

Gilles Deleuze et Félix Guattari, reconduisant le geste le plus commun du psychiatre, diagnostiquent un Artaud schizophrène (LA, p. 51).

Artaud résiste à ce diagnostic. Il s'écrie : « Il ne t'appartient pas DENOMINATION » (LA, p.52). Phrase énigmatique à première vue, qui s'adresse à celui qui dénomme, le médecin, et qui lui dit : « Un tel diagnostic n'est pas de ton ressort. » Il ne lui appartient pas en effet. On lit cette formule : « dénommer quelqu'un revient à l'habiller de vêtements qu'il n'a pas choisis et qui ne lui vont pas » (LA, p. 52). Cette imputation psychiatrique, ici toute vestimentaire, se donne comme recours du vocabulaire déterministe quand il tente d'exercer sa maîtrise sur Artaud. Dans *La leçon d'Artaud*, loin d'en faire un schizophrène, Jean Allouch défait le cas et procède comme avec Schreber : il en fait un théologien⁴. Ce qui l'inscrit dans un exercice religieux où cohabitent magie

théorie de la science, non par scientisme parce qu'il ne croit pas à l'idéal de la science pour la psychanalyse, et encore moins à la science idéale. Ce le sera par des thèses telles que : « l'émergence de la science galiléenne a rendu possible la psychanalyse » ou encore « la psychanalyse ne se conçoit pas sans la suturation qu'opère la science moderne à l'égard du sujet ». (p. 57).

³ Gilles Deleuze et Félix Guattari, *L'Anti-Œdipe*, Paris, Éditions de Minuit, 1972. Jean Allouch s'en tient à l'appellation psychiatrique du terme dans le choix des auteurs.

⁴ J. Allouch, *Schreber théologien, L'ingérence divine II, béatitude, volupté, jouissance*, Paris,

et merveilleux. N'est-ce pas ce qu'Artaud manifesta dans son hommage à *Van Gogh, le suicidé de la société* où il s'éleva contre le jugement psychiatrique qui en avait fait « un aliéné, un déséquilibré à l'hérédité chargée, sujet à divers troubles névropathiques⁵ » (LA, p. 9) ? Paule Thévenin décrit Artaud comme « un arrachement sans précédent d'un homme hors de la propre aliénation⁶ » (LA, p. 10).

Le fou ébloui

Frédéric Gros montre que Foucault use du mot « déraison⁷ » qu'il qualifie de « non-sens obscur » pour parler de la folie. Ce non-sens est « offert au soleil du langage ». Je le cite :

Le fou n'est pas privé de vision, il est ébloui : il voit, mais ce qu'il voit, c'est exactement rien. La lumière seule l'aveugle. Voilà enfin clairement énoncée [...] la structure de l'expérience classique de folie que réalisaient déjà, mais bien indirectement, les pratiques d'enfermement des insensés, et la conscience perceptive du personnage de fou⁸.

Cette citation donne accès au merveilleux. Précédemment, Artaud s'était dépeint comme étant « le plus Grand Conscient ». Par cette

Epel, 2013.

⁵ A. Artaud, *Van Gogh le suicidé de la société*, Librorium éditions 2019 ; à l'emplacement 185, on lit : « ...il y a dans tout psychiatre vivant un répugnant et solide atavisme qui lui fait voir dans chaque artiste, dans tout génie, devant lui, un ennemi. »

⁶ Paule Thévenin, *Antonin Artaud, ce désespéré qui vous parle*, Paris, Seuil, 1993, p. 96. La citation plus développée : « il faudra en passer par l'étude de ces milliers de pages pour comprendre cet arrachement sans précédent d'un homme hors de la propre aliénation. »

⁷ F. Gros, p. 35-36. On y lit : « Car, à partir du moment où l'on pose que chaque époque donne à la folie une acception déterminée de sens (la folie comme hantise imaginaire, la folie comme déraison, la folie enfin comme maladie mentale), comment comprendre l'écriture d'une histoire de la folie ? Foucault résout le problème en délivrant un doublet : folie et déraison. Deux notions dont on sait seulement qu'elles ne se recouvrent pas, deux termes entre lesquels s'établit comme un décalage, un vide ».

⁸ *Id.*, p. 64.

expression, il affirmait en quoi il avait conscience de n'être pas fou mais lucide. Son extrême sensibilité lui permettait d'être, comme sa littérature le montre, quelqu'un qui révèle le mitraillage incessant des envoûtements au caractère le plus souvent injonctif et agressif, ce qu'il qualifiait de façon rimbaldienne d'« Enfer ». Apparaissait à quel point la société pouvait se sentir menacée par la fonction révélatrice de sa parole. Avec sa conscience, il s'affirmait « Grand Révéléateur ». Il montrait la propre aliénation dont les hommes sont l'objet. Il payera le prix d'une société menacée par cette vérité révélée et qui s'en défendra par le recours à la stigmatisation psychiatrique.

Dès sa *Postface*, Jean Allouch avait souligné ce trait de la parole insensée trouvé sous la plume de Foucault : l'auto-implication :

Foucault avait été sensible à cette auto-implication de la parole insensée où rien n'est ostensiblement dit, à cette identité perdue d'un sens, à ce qu'il convient de recevoir, non comme une provision de sens, mais comme une figure qui suspend le sens, qui aménage un vide⁹.

Le vide de la parole d'Artaud

Ce terme indique le retour de cette parole sur elle-même avec comme point décisif : par ce mouvement, cette parole aménage un vide. À propos d'une conférence de Foucault à Tunis, Jean Allouch écrit :

Voici une phrase, dite à Tunis à propos d'Artaud, que je reçois comme caractérisant aussi bien toute parole effectivement analysante : « Tous les mots qu'Artaud écrit parlent de ce vide, renvoient à ce vide, en naissent mais pour s'y précipiter, et n'y échappent que dans le mouvement de leur perte¹⁰. »

« Tous les mots qu'Artaud écrit » ! Cette expression de Foucault se

⁹ J. Allouch, *Postface à Lettre pour lettre*, op. cit., p.372.

¹⁰ M. Foucault, « La littérature et la folie, [la folie dans le théâtre baroque et le théâtre d'Artaud] », *Folie, langage, littérature*, op. cit., p. 100.

dirait d'une autre manière : pas un mot d'Artaud qui ne parle de ce vide. Ce qui se redirait aussi : il n'y a pas de parole effectivement analysante qui ne soit caractérisée par ce vide.

Par parole « effectivement analysante », s'entend une parole dans une analyse menée à son terme. Comme chez Artaud, une telle parole analysante parle de ce vide. Ceci montre combien il y a de la parole d'Artaud dans celle de tout analysant, quand cette parole effectue une psychanalyse. C'est dire combien la « folie » se retrouve chez tout analysant dans l'effectuation de son analyse. Oui, *La leçon d'Artaud* incite à ouvrir les yeux sur ce point : la psychanalyse permet la découverte selon laquelle, quand la parole analysante se met à ne parler que du vide, l'analysant devient à son tour « un plus Grand Conscient ». La psychanalyse est affaire d'éblouissement. Quand la lumière du vide devient à ce point aveuglante, sa parole résonne en phase avec la parole vide d'Artaud.

Du vide, il est question dans *La leçon d'Artaud*. Jean Allouch intitule bien un paragraphe de son livre : « D'un vide ». Qu'y lit-on ?

D'abord que « toute déclaration d'Artaud renvoie à un vide ». Une anecdote : à la brasserie du Dôme à Paris, Artaud tombe sur une jeune femme qui lit les *Essais* de Montaigne. Il s'écrie : « Oh ! quelqu'un qui lit les *Essais* de Montaigne, vous vous rendez compte ! » Cette phrase, dite à haute voix, se fait entendre par les personnes présentes. Son côté théâtral constitue le lieu d'une scène qui s'ouvre sur un vide. Il y a là quelque chose de surfait tant chez cette jeune femme dans ce lieu que dans l'expression d'Artaud. Elle pose. Lui s'exclame de façon inconvenante. Cette inconvenance ouvre à la vacuité de ce qu'ils se disent. Artaud, enfonce le clou : « Adamov, vous vous rendez compte, quelqu'un

qui lit les *Essais* de Montaigne ! » On lit :

Ce vide, la lycéenne le perçut, au point de bientôt demander à un ami qui donc avait bien pu lâcher ça : « Mais ça ne peut être qu'Artaud. Je ne vois guère que lui qui puisse faire ça » (LA, p. 29).

La jeune femme, à un autre moment, accepte qu'il vienne s'asseoir à ses côtés. Elle lui demande : « Mais enfin, expliquez-moi pourquoi vous m'avez interpellée de cette manière aussi grossière à propos des *Essais* de Montaigne ? » Artaud : « Je hais Montaigne parce qu'il est un de ceux qui ont contribué à désespérer l'esprit humain. » Elle insiste pour arriver à comprendre. Réponse : « Mais, mon enfant, il fallait bien que je trouve un moyen de vous aborder ! » La drague d'Artaud sonne tout ce qu'il y a de plus vide. Tout est décalé. C'est une déclaration creuse, sans autre portée que son vide. Adamov, présent à l'incident, rapporte qu'Artaud lui aurait dit : « Une jeune et jolie femme, je l'ai engueulée et impressionnée à coup sûr » (LA, p. 30). Jean Allouch y voit « une scène dont l'un des traits les plus ostensiblement marquants est cette parole déclarative d'Antonin Artaud configurant un vide ».

Comment se fait-il que de telles déclarations d'Artaud aient été repérées comme relevant d'un vide par des « philosophes » comme Derrida et Foucault qui auraient pu les qualifier de délirantes ? Et pourquoi ne l'ont-ils pas fait ? Elles s'inscrivent dans un certain registre. En déclenchant un événement comme l'incident du café du Dôme, Artaud s'est inscrit dans un registre particulier :

[Il s'agit] de situer sur un certain registre l'événement dont il est question dans cette impressionnante parole déclarative d'Artaud. Quel registre ? Le sien ! Magique, merveilleux, occulte. (LA, p. 31)

Le merveilleux

Voici une entrée dans le registre du merveilleux, propre à Artaud. Ce merveilleux a d'inséparables compagnons : l'occulte et le magique. Il n'est pas possible de s'emparer de l'un sans les deux autres. Ainsi cette phrase :

« Magique » le terme convient à Artaud, chez qui le merveilleux [il vient de parler du cercle magique], l'occulte, la magie, la sorcellerie, la voyance étaient florissantes (LA, p.20).

Dans les *Lettres 1937-1943*, Artaud précise que ce merveilleux « est et restera pour moi à jamais le seul Réel, et la réalité que je vous vois vivre tous, je la barre et n'en veux plus¹¹. »

Force de la volonté quand elle marque son refus d'un effacement. Artaud, s'interrogeant sur la réalité, affirmait, on l'a vu, qu'il fallait changer l'angle de la réalité et que l'on pouvait y entrer ou pas. Pour lui, l'attribution de la réalité est affaire d'honneur. S'il a refusé la vie d'immondices qu'offre celle que l'on qualifie de telle, c'est parce qu'il lui appartenait ou pas de lui attribuer son statut de réalité. Si l'honneur joue un tel rôle au moment de cette attribution, alors le choix du merveilleux s'impose à Artaud parce qu'il est conforme à l'honneur.

Déjà, dans sa lettre commune avec Robert Desnos, il défendait son honneur. Dans une lettre à Anie Besnard : « Il y a autre chose dans la vie que le cu¹² ou que la gueule, la bonne petite gueuegueule à satisfaire

¹¹ A. Artaud, « Lettre à Jacqueline Breton », Lettre n°51, *Lettres 1937-1943*, op. cit., p. 158. On y lit : « [...] j'ai été si dégoûté de voir que vous étiez devenue comme tout le monde et que vous reniez le merveilleux (qui est et restera pour moi à jamais le seul Réel et la réalité que je vous vois vivre tous, je la barre et je n'en veux plus), cela m'a tellement dégoûté que j'ai renoncé à vous parler. »

¹² Le cu que Jean Allouch lit « sans elle ».

mais un honneur vital à garder » (LA, p. 48). Dieu lui-même n'a-t-il pas perdu son honneur divin puisqu'en créant, il s'est oublié lui-même au sens où sa création infâme lui a fait perdre le sens de sa dignité.

Aussi peut-on dire qu'avec Artaud le registre du merveilleux est celui de la volonté et de l'honneur. En dernier ressort, le merveilleux est le fruit de l'attribution de réalité à quelque chose qui relève de l'honneur. Dans *La honte est un sentiment révolutionnaire*, Frédéric Gros écrit combien l'honneur vient à manquer aujourd'hui :

la modernité construit des sociétés sans honneur. Les communautés s'organisent autour de la loi publique (État), des échanges marchands (capitalisme) et du jeu des libertés individuelles (libéralisme)¹³.

Artaud aurait certainement repris à son compte cette critique de la modernité. Que ce soit l'État, le capitalisme, ou le libéralisme, on imputera à Artaud un « Laissez-nous rire » bienvenu. Si l'honneur lui est vital, comment peut-il entrer dans la réalité des sociétés modernes ? On ne voit pas comment puisque de telles sociétés vont à l'encontre de la vitalité de l'honneur.

Le merveilleux, l'occulte, la magie relèvent à ses yeux de la nécessité d'entrer dans leur champ et d'adopter leur registre. Le merveilleux serait le registre que choisit Artaud, contre la modernité pour s'installer dans un domaine où puiser la force nécessaire qu'est à ses yeux l'honneur.

Avec ce merveilleux, est-on sorti du scientisme de Freud ou de l'appui que prend Lacan sur la science et le cogito cartésien ? Le registre du merveilleux est-il compatible avec la science à laquelle Lacan se réfère ? Avec la parole de l'analysant quand elle rend effective l'ana-

¹³ F. Gros, *Le pouvoir de la honte, essai sur un sentiment révolutionnaire*, Paris, Albin Michel, 2024, p. 31.

lyse, sort-on de l'emprise du formalisme mathématique si cher à Milner quand il écrit sur l'annexion de la Nature par ledit formalisme ? Quand il attribue au merveilleux une autre réalité, Artaud change de registre aux dépens non seulement de la réalité chargée d'immondices, mais aussi de celle ouverte pas le recours au déterminisme mathématique.

Le merveilleux dans l'analyse

C'est dans le registre du merveilleux que se déploieront les paroles analysantes quand elles rendront l'analyse effective. Des jalons de ce registre viennent d'être présentés. Ils valent comme autant d'éléments du merveilleux quand il s'associe au magique ou à l'occulte qui caractérisent alors ces paroles.

En effet, le chiffre, le *on*, l'envoûtement, le merveilleux, l'honneur sont autant d'éléments qui s'interpénètrent, interagissent dans la parole analysante. Ils participent au code propre de la langue de chaque analysant à la fin de son analyse. Il a fallu Artaud comme « le plus Grand Conscient » pour ouvrir ainsi une porte donnant sur un domaine délaissé de l'analyse. Encore faudra-t-il à l'analysant connaître l'expérience du chiffre aux dépens du signifiant, accéder à la vitalité du *on*, sentir l'impact des envoûtements qui le visent, desserrer l'expérience de la seconde analytique du sexe des mailles du filet positiviste quand sa parole touche au merveilleux, à la magie, l'occulte qui lui permettent de sortir de l'étau du fait mental.

On mesure combien la proposition selon laquelle la parole analysante en fin d'analyse rejoindrait celle d'Artaud peut quelquefois susciter une réticence, voire une condamnation. Aussi, pour tenter d'adou-

cir cette réserve, on lira ce passage de Lewis Carroll, dans *Alice au Pays des Merveilles* :

Elle resta ainsi, les yeux fermés, croyant presque être au Pays des Merveilles, tout en sachant fort bien qu'il lui suffirait de les rouvrir pour retrouver la terne réalité¹⁴.

¹⁴ Lewis Carroll, *Alice au pays des merveilles*, Illustré (édition en couleur): édition intégrale, illustrations de John Tenniel entièrement colorisées (French Edition) (p. 135). Édition du Kindle.

VIII

Que signifie « ceci » ?

Quand se manifeste le démonstratif neutre



Robert Doisneau- Le ruban de la mariée

Ce chapitre s'inscrit dans les suites directes de la publication de *La leçon d'Artaud*. Si on le retrouve en partie dans *Vitalité du neutre, neutralité du vital*, son intérêt ici réside dans l'importance donnée par Jean Allouch au démonstratif neutre. On peut en effet lire ce livre comme suite donnée à son ouvrage précédent qui contenait une contribution décisive sur la question du neutre et de la folie dont on oublie trop souvent combien ils vont ensemble. L'oublier confine le plus souvent le neutre dans une position intellectuelle.

Quand on dit « ceci », « cela », « ça », « ce », on a affaire à un pronom démonstratif. Avec « ceci », c'est la chose la plus proche qui est indiquée, avec « cela », la chose la plus éloignée. Ces pronoms qualifiés de « pronoms démonstratifs » ont pour fonction de montrer ou de désigner quelque chose. Ce qui permet de les qualifier de « déictiques ». Le dictionnaire Grevisse définit les pronoms démonstratifs : ils *désignent* un être ou une chose *en les situant dans l'espace* [ils leur donnent un lieu], éventuellement avec un geste à l'appui [l'index tendu]¹. Dans une note annexe, on lit cette remarque sur les démonstratifs neutres : *cela, ça* qui s'emploient souvent pour désigner un être ou une chose qu'on ne veut ou ne peut nommer avec précision.

Deux cas de démonstratif neutre

Dans le dernier chapitre du livre, intitulé « *Ce, ceci, cela, ça, hoc* », Jean Allouch s'interroge sur le démonstratif : désigne-t-il sans plus un objet particulier ? Pour répondre, il prend appui sur des cas, cas où, précise-t-il, « le démonstratif vacille » (V, p. 73)².

Le premier de ces cas est celui où Lacan, lors de la séance du 9 janvier 1963, produit l'objet petit *a*. Ce jour-là, il dit :

La partie résiduelle, la voici. Je l'ai construite pour vous, je la fais circuler...Elle a son petit intérêt parce que, laissez-moi vous le dire, *ceci, c'est (a)*. Je vous le donne comme une hostie car vous vous en servirez par la suite, « petit (a) », c'est fait comme ça³.

¹ Dictionnaire Grevisse, « Les pronoms démonstratifs », 665, éditions Duculot, Gembloux, 1988, p. 1054

² Dans ce chapitre, les références au livre *Vitalité du neutre, neutralité du vital, sur la folie et ses autres tours* seront données dans le texte sous la forme : V, suivie de la pagination.

³ J. Lacan, « séance du 9 janvier 1963 », séminaire *L'Angoisse*, version Staferla.

Ce passage est accompagné d'un geste où Lacan jette à son auditoire un objet de sa fabrication.

L'autre est tiré de l'Évangile de Matthieu (26, 26). Le passage est le suivant :

Pendant qu'ils mangeaient, Jésus prit du pain et, après avoir rendu grâce, il le rompit, et le donna à ses disciples en disant : Prenez, mangez, ceci est mon corps [*hoc est corpus meum*].

Dans *La Critique du discours*⁴, Louis Marin montre que le *hoc* condense le problème du signe et de la représentation (V, p. 73).

Sur le « ceci » de Lacan :

Le *ceci* de Lacan est plus franc du collier, quand bien même c'est la désignation de l'objet en son lieu qui ici tremble. Est-ce le même objet que Lacan tient d'abord en poche, puis en main, puis lance, et celui que les disciples reçoivent sans d'ailleurs l'avoir demandé ? (V, p. 76) [...].

Sur le « ceci » de Jésus :

La désignation du *hoc* de Jésus tremble, elle aussi (pain ? corps ?) et son geste, anticipant le « prenez et mangez » fut autrement joué par Lacan qui, lui, ne propose pas, n'invite pas, mais dirais-je, refile, sinon impose à ses disciples de recevoir cet objet *a* en leur main (s'ils sont habiles et réactifs), le fait « circuler » (V, p. 76).

La référence renvoie au moyen de *situer* ledit objet. L'articulation entre référence de l' « objet » et lieu est soulignée.

Lacan, le rêve de l'injection faite à Irma

Le rêve de l'injection faite à Irma s'offre à une nouvelle lecture par Lacan qui approche tout à la fois le lieu et le neutre.

⁴ Louis Marin, *Critique du discours*, Paris, éditions de minuit, 2018, format kindle.

Voici le texte du rêve :

Rêve du 23/24 juillet 1895

Une haute et vaste salle – beaucoup d'invités, que nous accueillons – parmi eux Irma, que j'emmène aussitôt à l'écart, comme pour répondre à sa lettre, lui faire des reproches quant au fait qu'elle n'ait pas encore accepté ma « solution ». Je lui dis : si tu as encore des douleurs, c'est vraiment uniquement de ta faute. – Elle répond : si tu savais les douleurs que j'ai maintenant dans la gorge, l'estomac et le ventre, ça me noue complètement. – Je prends peur et je la regarde : elle a l'air pâle et boursoufflé ; je me dis que si ça se trouve il y a là une histoire organique qui m'échappe. Je l'emmène à la fenêtre et inspecte sa gorge. Elle manifeste quelque réticence, comme les femmes qui ont un dentier. Je me dis qu'elle n'en a quand même pas besoin. – D'ailleurs, là-dessus, la bouche s'ouvre correctement, et je trouve à droite une grande tache blanche, tandis que de l'autre côté j'observe sur d'étonnantes formations chiffonnées, manifestement imitées des cornets du nez, des croûtes couleur gris-blanc, assez étendues. – J'appelle vite le Dr M. à la rescousse, lequel répète l'examen et le confirme... Le Dr M. n'a pas du tout son air habituel : il est pâle, boite et n'a plus de barbe au menton... Mon ami Otto se tient maintenant à côté d'elle, et l'ami Leopold la percute directement à même la brassière et dit : elle a une matité en bas à gauche, il signale aussi une zone cutanée infiltrée à l'épaule gauche (que je perçois au toucher comme lui malgré la robe)... M. dit : pas de doute, c'est une infection, mais ça ne fait rien ; il y a encore une dysenterie qui va venir par là-dessus et le poison va s'évacuer... Nous savons d'ailleurs immédiatement d'où vient cette infection. Il y a peu de temps, l'ami Otto, à un moment où elle ne se sentait pas bien, lui a fait une injection à base de propyle, propylène... acide propionique, triméthylamine (dont je vois devant moi la formule imprimée en caractères gras)... On ne fait pas ce genre d'injection aussi légèrement... Sans doute aussi que la seringue n'était pas propre⁵.

Voici ce qu'en dit Lacan le 9 mars 1955 :

C'est le spectacle d'horreur par excellence ! C'est la chair qu'on ne voit jamais : le fond des choses, l'envers de la face, du visage, les sécrétats par excellence, la chair en tant qu'en sort tout ce qui en sort, au plus profond même du mystère,

⁵ S. Freud, *L'interprétation du rêve*, traduit de l'allemand et présenté par Jean Pierre Lefebvre, Paris, Seuil, 2010, format kindle, location 2405- 2435.

la chair en tant qu'elle est souffrante, qu'elle est informe, que sa forme par soi-même est quelque chose qui provoque l'angoisse.

C'est de cela qu'il s'agit dans cette vision d'angoisse, avec tout ce que comporte aussi d'identification d'angoisse, dernière révélation le « tu es ceci », « tu es ceci qui est le plus loin de toi, tu es ceci qui est le plus informe, le plus impossible à révéler ». C'est devant cette révélation du type *Mené, tecel, fares*⁶ que Freud arrive au sommet de son besoin de voir, de savoir, de chercher dans ce dialogue, au niveau strict du dialogue de l'*ego* avec l'objet. Voilà où nous arrivons⁷.

Jean Allouch interroge l'expression de Lacan 'une dernière révélation du *tu es ceci—tu es ceci qui est le plus loin de toi, ceci qui est le plus informe*' : « Ceci ? un démonstratif neutre. On y lira une allusion au *ça* » (V, p. 41). La formule de la triméthylamine se trouve revisitée. C'est une formule écrite dont la fonction, dans ce moment d'angoisse, « réduisait à rien son rapport tragique au monde » (V, p. 41).

Le dialogue de l'*ego* avec l'objet va se trouver remis en question par la nouvelle lecture. C'est en effet l'*ego* — l'*ego* de Freud peut-on dire dans un premier temps— qui va se trouver délogé. À sa place, c'est l'écriture de la formule qui prend la main. Le docteur Sigmund Freud est éconduit de sa place par la formule de la triméthylamine, celle-là qui réduit l'angoisse. Dans ce mouvement d'apaisement, la formule témoigne, par son incidence sur le rêve, de la fonction du neutre. Le neutre est en effet repérable dans la formule de la triméthylamine. Avec elle, tout se passe comme si l'horreur de la vision des formations contournées cédait la place à ...rien.

⁶ Cf. « Le Festin de Balthazar », chapitre 5 du livre de Daniel, Ancien Testament : לקח אגמ אגמ, « Mené, Mené, Tekel et Parsîn » : « Mesuré, pesé, jugé ».

⁷ J. Lacan, « séance du 9 mars 1955 », séminaire *Le moi*, 1954-55, version staferla.

Peut-on dire qu'ici, le symbolique serait le neutre ? Que le neutre serait la forme que prend le symbolique dans la seconde analytique du sexe ? La formule de la triméthylamine est la marque du lieu de l'Autre. Elle est un déictique qui montre qu'à cet endroit, le neutre fonctionne comme lieu. D'ailleurs, Jean Allouch précise : « Il n'empêche, le symbolique n'est pas en tant que tel le neutre ; le neutre est son lieu (chez Lacan : le "lieu de l'Autre") » (V, p. 41). Quand il cite Mallarmé, « Rien [...] n'aura eu lieu [...] que le lieu », indique-t-il que le futur antérieur résumerait l'opération analytique à un événement qui, *in fine*, n'aura pas eu lieu ? À moins de remarquer ce qu'il en est d'une analyse arrivée à son terme. Là, alors, l'espace l'emporte sur l'histoire au point de l'effacer. Foin des événements survenus comme jalons d'une histoire ! Effacés les accrocs qui jalonnent une subjectivité, eux qui dessinent les méandres d'une analyse ! Cet effacement ne laisse qu'un lieu évidé des existences qui auront occupé ce lieu. Ne reste plus à la fin qu'un espace (le lieu de l'Autre), sans occupation et sans incarnation par un objet (l'incarnation a eu lieu, l'objet s'est évanoui). Avec les termes de Lacan, on reconnaîtra cet espace comme résultat de la triple inexistence du rapport sexuel, de l'Autre et de la jouissance de l'Autre.

Avec cette lecture du rêve de l'injection faite à Irma, on est loin de la promotion du rêveur (Sigmund Freud) dans « son ineffable singularité (un « je », un « moi-je » à nul autre pareil, bien fait pour titiller le narcissisme de la petite différence) » (V, p. 41). L'analyse, ainsi « allégée de son psy, oriente le sujet [...] offre un accès à chaque fois ponctuel, plus libre à cela, à ce là, à ça qui le détermine et dont, au départ, il n'y a que des signes diversement encombrants ou/et jouissifs⁸ » (V, p. 41-42).

⁸ Parmi ces signes diversement encombrants ou/et jouissifs, faut-il reconnaître le signifiant ?

Avec cet accès qu'offre l'analyse à ce là (ce lieu), à ce ça, se retrouve la formule de Mallarmé.

Une incidente suggérée par Gloria Leff : « Le vide du neutre peut n'être pas sans référence à la condition qu'une coupure la produise, produise cet objet petit *a*, cet objet chu qui, alors, fait place au neutre » (V, p. 87). Cette phrase recèle le double mouvement de la découpe de l'objet petit *a* comme sur le cross cap, et de la chute de l'objet petit *a*. Cette chute, liée à l'effacement progressif de l'objet de l'incarnation (qui occupait ce lieu et qu'il incarnait), laisse à sa place un vide comme absence de cet objet, un vide qui donne son lieu au neutre à la place que cet objet occupait auparavant. Cette phrase indique le passage de l'angoisse à l'apaisement qui est propre au neutre. Elle montre comment opère le passage de la première à la seconde analytique du sexe.

Jésus — Hoc est corpus meum

Avec le « ceci » (*hoc*) de Jésus : « *Hoc est corpus meum* », que montre le démonstratif ? Ces trois lettres en un mot portent un immense débat théologique, celui de la transsubstantiation ainsi définie en 1542 par le Concile de Trente où fut écrit ceci :

Par la consécration du pain et du vin s'opère le changement de toute la substance du pain en la substance du corps du Christ notre Seigneur et de toute la substance du vin en la substance de son Sang : ce changement, l'Église catholique l'a justement et exactement appelé *transsubstantiation*⁹ (V, p. 82).

La Critique du discours interroge le *hoc est corpus meum*. Louis Marin analyse le mystère de la transsubstantiation à la lumière du pro-

⁹ Pour l'accès au texte intégral du concile : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9690939q.texteImage#>

blème de l'identité du sens et du mot. Il cite Émile Benveniste :

Ensemble [signifiant et signifié] ont été imprimés dans mon esprit ; ensemble ils s'évoquent en toute circonstance.... ; le signifiant est la traduction phonique d'un concept ; le signifié est la contrepartie mentale du signifiant. Cette consubstantialité du signifiant et du signifié assure l'unicité structurale du signe¹⁰.

Selon Marin, la pensée qui devrait s'exprimer de façon claire par le biais d'une « pure représentation » peut être l'objet d'un trouble. Que se passe-t-il quand il y a confusion entre le signe et la chose, se demande-t-il¹¹ ? Cela advient quand le signe *signifie* la chose au lieu de la désigner. Il y a confusion entre le signe et la chose quand la chose se présente déjà comme représentée, soit déjà comme une idée. L'inverse vaut aussi bien : quand le signe se confond avec la chose, il est chosifié par la chose. Il devient chose. Que la chose se réduise à sa représentation en devenant signe ou que le signe se réifie en devenant chose suppose dans les deux cas une abolition de la distinction du monde des idées et du monde des choses. Il s'ensuit, selon Marin, un effacement de la distinction entre intérieur et extérieur de chacun de ces deux mondes. Cette frontière s'efface, écrit-il, « dans la neutralité qui permet simultanément le contact de l'idée et de la chose et sa communication¹² ».

Artaud écrit à Roger Blin depuis Ville-Evrard. Dans sa lettre, on lit :

Le lendemain du jour où vous êtes venus ici les Initiés ont amené devant Ville-Evrard des machines et des instruments de torture parfaitement réels et c'est ma tête et mes nerfs qui une fois de plus ont souffert¹³.

¹⁰ E. Benveniste, « Nature du signe linguistique », *Problèmes de linguistique générale*, op. cit., p. 52.

¹¹ Cette question est décisive. Car Louis Marin jette avec le développement qui suit les prémisses à l'introduction du motchose. On se reportera sur ce point au chapitre IX de ce livre quand le signe devient chose et inversement.

¹² Louis Marin, *Critique du discours*, op. cit., format kindle, p. 196.

¹³ A. Artaud, « Lettre à Roger Blin, 9. Novembre 1940 », lettre n°174, *Lettres 1937-1943*, édition

La question n'est pas de savoir si, devant Ville-Evrard, il y avait de telles machines mais plutôt de s'interroger sur le statut des mots « machines » et « instruments de torture ». Si pour Artaud, ces mots étaient à la fois des idées et des choses à lui destinées, il avait alors de quoi souffrir.

Marin conçoit le neutre comme limite « idéale » entre l'idée et la chose¹⁴. Comme il arrive que cette limite vacille, on entre alors dans ce que Marin appelle « la confusion¹⁵ ». Le neutre coïncide alors à la fois avec l'idée de la représentation « comme simple vue de la chose présente¹⁶ », et avec la chose même en tant que présente dans la représentation. Quand il y a confusion entre l'idée et la chose, on ne peut plus dire que les mots ne représentent plus ni choses, ni idées, puisqu'ils sont à la fois les unes et les autres. Ce qui *disparaît* est la représentation.

Avec la transsubstantiation, écrit Marin, le langage s'est changé en corps. Il s'est fait invisible sous l'apparence, comme corps-autre, comme nouvelle substance, viande de l'âme, comme le dessin sous la couleur, mais également comme l'écriture pour la voix de l'idée¹⁷ :

le mot sera devenu à la fois l'idée et la chose. La limite entre le monde des idées et celui des choses se réifiera comme le monde autonome du langage. Les mots deviennent visiblement les choses : ils ne représentent plus ni choses ni idées, puisqu'ils sont les unes et les autres¹⁸.

établie par Simone Malausséna, Préface de Serge Malausséna, introduction d'André Gassiot, Paris, Gallimard, 2015, p. 392.

¹⁴ L. Marin, *Critique du discours*, op. cit., p. 196.

¹⁵ *Ibid.*

¹⁶ *Ibid.* On se reportera avec profit à la parution du livre de Barbara Cassin, *La guerre des mots, Trump, Poutine et l'Europe*, Flammarion, 2025.

¹⁷ *Id.*, p. 76.

¹⁸ *Id.*, p. 196.

Ainsi peut-il écrire :

Maître des représentations et Verbe, le sujet est alors dans la phrase sacramentelle, d'un seul coup, Maître des choses dans leur représentation parce que, dans et par sa parole, la représentation s'est échangée contre la chose même [...], la parole s'égale à l'être, les mots valent pour les choses, le discours articule le monde¹⁹ .

Il n'y a que Dieu lui-même qui soit à même de faire que la parole soit la chose. C'est parce que Jésus parle en maître qu'il « offre dans sa formule la réalité et le fondement de la réalité²⁰ ». Pour ceux qui y croient, une telle parole transforme du pain dans le corps de celui qui la prononce.

Marin fournit le cœur de sa démonstration sur la transsubstantiation :

le sujet d'énonciation substitue à sa présence invisible dans la généralité vide de la chose en général, la figure où il se représente, où il se détermine dans le discours comme la signification « corps »²¹.

La généralité vide de la chose qui ne contient rien par elle-même, est remplacée par la figure que Dieu choisit pour se représenter. Cette figure est déterminée par le *Hoc est corpus meum* où la signification de *hoc* est le corps de celui qui parle. La formule pose « l'équivalence de l'être et de la représentation dans et par le sujet d'énonciation²² ». Marin se demande alors : « comment une liaison entre des représentations peut-elle valoir comme articulation des choses dans l'être même²³ ? » Il répond par le rôle du verbe : « Le verbe "ajoute" à la représentation

¹⁹ *Id.*, p. 298.

²⁰ *Id.*, p. 292.

²¹ *Id.*, p. 297.

²² *Ibid.*

²³ *Id.*, p. 291.

qui lui permet de valoir pour la chose, d'être quasiment sa présence réelle²⁴ ».

Le *hoc*, le « ceci » de la formule nécessite-t-il l'intervention toute puissante du sujet de l'énonciation ? Si *hoc* était un démonstratif neutre, ne se passerait-il pas alors de l'intervention d'un maître ? Jean Allouch conclut sa lecture de la phrase sacramentelle par une interrogation sur le neutre : le neutre ne réussirait-il pas à neutraliser l'intervention toute puissante du sujet de l'énonciation ?

La seule question est de savoir si cette opération rhétorique de neutralisation du sujet d'énonciation est possible : peut-on constituer une manière de dire ou d'écrire qui ne soit pas, ou n'apparaisse pas, celle d'un sujet comme puissance d'affirmation propre d'un moi [...] ²⁵ ? (V, p. 85).

-

On ne s'est arrêté ici qu'au pronom, soit à ce qui tient lieu de nom, le remplace ou le représente. Maintenant, quand on dit *ceci, cela, ça, ce*, on a affaire à un pronom démonstratif.

Le sujet est vague, non identifié, et le pronom démonstratif est proche du *il* impersonnel avec lequel il peut parfois commuter²⁶.

Le démonstratif neutre a-t-il une caractéristique qui doit être interrogée ? Jean Allouch s'y arrête :

Le démonstratif neutre offre un autre aperçu sur le neutre que celui du « pronom neutre ». Le problème soulevé n'y est pas celui de la personnaison, bien plutôt celui de la référence, de l'« objet » (si l'on veut bien ainsi dire, ce que je ne fais pas sans une certaine réserve) et de son lieu (Dieu lui-même assigné au ciel ou sur la Croix) ; désigner un objet est *ipso facto* signaler un lieu où se

²⁴ *Ibid.*

²⁵ *Id.*, p. 348.

²⁶ Dictionnaire Grevisse, « Les pronoms démonstratifs », *op. cit.*, p. 1062-1063.

tient l'objet et qui le marque. L'objet n'est pas le même objet selon les lieux où il se trouve (un tableau dans un musée est vu différemment que dans l'atelier du peintre ou dans un salon bourgeois) (V., p. 77).

Les guillemets mis autour du mot « objet » sont une caractéristique du neutre, comme c'est le cas aussi avec les parenthèses. Désigner un objet, c'est indiquer le lieu où il se trouve. Le lieu marque l'objet qui diffère selon l'endroit.

IX

Artaud chez les Tarahumaras

Le langage, il n'est pas vrai qu'il s'applique aux choses pour les traduire, ce sont les choses qui sont au contraire contenues et enveloppées dans le langage comme un trésor noyé et silencieux dans le vacarme de la mer.
Michel Foucault – *La grande étrangère* – À propos de littérature

Antonin Artaud partit en mission au pays de Tarahumaras au Mexique à la fin du mois d'août 1936. Il avait obtenu cette mission grâce à l'appui de l'Université de Mexico qui lui accorda un crédit des Beaux-Arts. Il resta dans la Sierra Tarahumara jusqu'aux premiers jours d'octobre puisque le 7, il était encore dans l'État du Chihuahua.

Voici en quelques mots la façon dont Artaud décrit le pays des Tarahumaras :

À première vue, le pays tarahumara est inabordable. À peine quelques vagues pistes qui, tous les vingt mètres, semblent disparaître sous terre. La nuit venue, il faut s'arrêter si l'on n'est pas un homme rouge. Car, alors seul un homme rouge voit la piste¹.

L'homme rouge, c'est-à-dire l'indien qui habite la sierra. Son pays est celui de la magie. Il est fait d'un étrange rite qui le domine dans son entier :

Toute la vie des Tarahumaras tourne autour du rite érotique du Peyotl².

Il écrit, donnant au peyotl toute son importance :

¹ A. Artaud, « La race des hommes perdus », *Œuvres complètes*, t. IX, Paris, Gallimard, 1979, p. 80.

² *Id.*, p. 81.

Et j'ai vu, sur les montagnes du Mexique, au-dessus de toutes les épreuves humaines luire les flammes d'un grand Cœur Saignant — Pris, en montant, comme par le bras de la mer, je me suis vu rejeté hors du conforme inassuré des choses, et étalé tel que moi-même enfin, moi-même, dans la Vérité de l'Essentiel.[...] dans ce Cœur Flambant, une figure, où je ne pouvais pas ne pas reconnaître JÉSUS-CHRIST [...] Avec JÉSUS-CHRIST — LE PEYOTL, j'ai *entendu* le corps humain, Rate, Foie, Poumons, Cerveau, tonnerres aux quatre coins de l'Infini divin³.

Dans les jours qui suivirent son retour à Mexico, le 16 octobre 1936, le texte qu'il écrivit sur ce voyage parut en espagnol dans le quotidien *El Nacional* sous le titre *La Montaña de los signos*.

La Montagne des signes

La lecture de cet article d'Antonin Artaud est éclairante en ce qu'il soutient une approche originale de la Nature qu'il découvre dans la Sierra Tarahumara :

Le pays des Tarahumaras est plein de signes, de formes, d'effigies naturelles qui ne semblent point nés du hasard, comme si les dieux, qu'on sent partout ici, avaient voulu signifier leurs pouvoirs dans ces étranges signatures où c'est la figure de l'homme qui est de toutes parts pourchassée. Certes, les endroits de la terre ne manquent pas où la Nature, mue par une sorte de caprice intelligent, a sculpté des formes humaines. Mais ici le cas est différent : car c'est sur toute l'étendue géographique d'une race que la Nature A VOULU PARLER⁴.

Cette découverte n'est pas seulement celle des signes, formes et effigies naturelles qui « ne semblent point nés du hasard ». Bien sûr, l'affirmation paraîtra hésitante. Mais, si ce n'est pas le hasard qui les a sculptés, ce ne peut être que les dieux. La présence des dieux se sent

³ A. Artaud, « Supplément au voyage au pays des Tarahumaras », *op. cit.*, p.91.

⁴ A. Artaud, « La Montagne des signes », *Œuvres complètes*, t. IX, Paris, Gallimard, 1979, p. 35.

partout. le sujet de ce *sent* n'est jamais qu'un *on*. Ces signes ne seraient que la signature des choses. Cela évoque Jacob Boehme dans son livre *De signatura rerum*⁵. Artaud les trouve « étranges », ces signatures. Même si de telles formes peuvent se retrouver ailleurs dans la Nature, ici « le cas est différent ».

Suit la phrase qui contient toute la théorie de l'article. Elle dit que : 1/ La Nature parle ; 2/ Elle a voulu parler à l'étendue géographique d'une race. Elle s'adresse au peuple des Tarahumaras qui vit dans la Sierra du même nom. L'étendue géographique d'une race s'entend comme le territoire occupé par ce peuple. Pauvre et exilé dans des endroits infertiles du Mexique, ce peuple a été élu par la Nature qui l'a choisi et s'adresse à lui uniquement.

Ainsi La Nature parle. Elle parle électivement aux Tarahumaras dans leur Sierra. Comment parle-t-elle ? Use-t-elle de la voix pour parler ? Elle le fait à sa façon :

Que la Nature, par un caprice étrange, montre tout à coup un corps d'homme qu'on torture sur un rocher, on peut penser d'abord que ce n'est qu'un caprice et que ce caprice ne signifie rien⁶.

Le hasard ne peut être invoqué tant il se répète. Car de quoi peut-il s'agir quand la Nature répète sa parole ailleurs ?

⁵ Jacob Boehme, *De la signature des choses ou De l'engendrement et de la signification de tous les êtres*, Paris, BNF collection, 2015. On y lit : « 16. – C'est pourquoi la compréhension réside dans la SIGNATURE, qui permet à l'homme (l'image de la plus grande vertu) de se connaître lui-même et de connaître l'Essence des essences ; car à la forme extérieure de toutes les créatures, à leur désir, à leur voix on peut connaître l'esprit caché, – la Nature ayant à chaque chose donné son langage (selon l'ESSENCE et la forme). Le langage prend sa source hors de l'ESSENCE et se manifeste, pour les créatures animées, par leur voix, pour les autres, par leur odeur, vertu et figure. » , location 90.

⁶ *Ibid.*

Mais quand, pendant des jours et des jours de cheval, le même charme intelligent se répète, et *que la Nature obstinément manifeste la même idée* ; quand les mêmes formes pathétiques reviennent ; quand des têtes de dieux connus apparaissent sur les rochers, et qu'un thème de mort se dégage dont c'est l'homme qui fait obstinément les frais⁷.

Le retour de ces mêmes formes se manifeste de façon troublante. L'on voit à cette remarque que ce n'est pas par la voix que la nature parle. Ces formes témoignent de l'idée de sa parole. Elle se déploie sous l'effet du « même charme intelligent ». C'est par son obstination qu'elle manifeste son idée qui l'emporte.

Si le matériau de cette parole n'est pas la voix, quel est-il ? C'est la pierre. La pierre est le matériau par lequel la Nature parle aux Tarahumaras.

Que dit-elle ainsi ? Une philosophie :

tout un pays sur la pierre développe une philosophie parallèle à celle des hommes⁸

Il ne suffit plus de dire que la Nature parle avec la pierre. Avec la pierre qui parle à travers elle, elle développe une philosophie minérale par ses formes, ses sculptures, les signes qu'elle émet. Artaud précise :

quand on sait que les premiers hommes utilisèrent un langage de signes, et qu'on retrouve formidablement agrandie cette langue sur les rochers⁹.

Que se passe-t-il quand, indépendamment des hommes, on retrouve un langage des signes dans la Nature ? Écartant le caprice, Artaud déplie les attendus du mythe :

⁷ *Ibid.*

⁸ *Ibid.*

⁹ *Id.*, p. 35-36.

Si la majeure partie de la race tarahumara est autochtone, et si, comme elle le prétend, elle est tombée du ciel dans la Sierra, on peut dire qu'elle est tombée dans une Nature déjà préparée¹⁰.

En quoi consiste cette préparation ? Dans la spécificité de la Nature. Artaud :

Et cette Nature a voulu penser en homme. Comme elle a évolué des hommes, elle a également évolué des rochers¹¹.

Penser en homme, c'est-à-dire penser par la parole, voilà ce qu'Artaud découvre dans la Sierra. De la même manière que la Nature a fait évoluer les hommes, elle l'a fait avec les rochers.

Les figures de pierre que l'on retrouve sur le territoire des Tarahumaras sont donc des formes évolutives de la Nature quand elle s'est mise à parler et à penser en homme pour le peuple autochtone.

Les figures de pierre

On trouvera ci-dessous quelques-unes de ces figures de pierre qui ont pris valeur de signe dans la parole minérale de la Nature.

La présentation photographique de ces figures¹² ne témoigne que partiellement de l'état dans lequel Artaud se trouvait lorsqu'il chemina dans la Sierra. Aussi écrit-il :

Après des fatigues si cruelles, je le répète, qu'il ne m'est plus possible de croire que je n'ai pas été réellement ensorcelé, que ces barrières de désagrégation et de cataclysmes que j'avais senti monter en moi n'aient pas été le résultat d'une préméditation intelligente et concertée, j'avais atteint l'un des derniers points

10 *Id.*, p. 36.

11 *Ibid.*

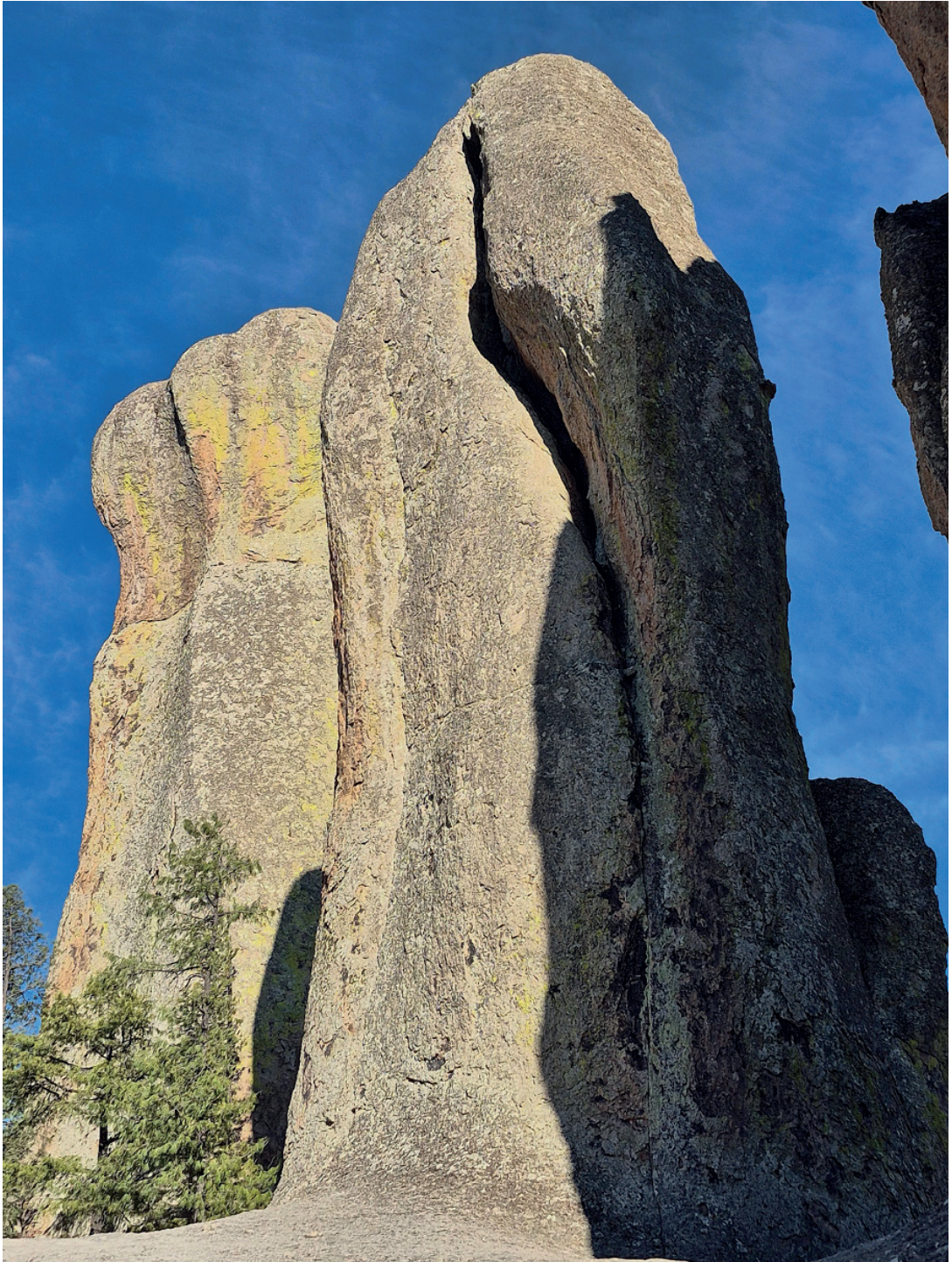
12 Les photographies présentées dans ce chapitre sont dues à Sabrina Melenotte, anthropologue actuellement au Mexique.

du monde où la danse de guérison par le Peyotl existe encore, celui en tout cas où elle a été inventée¹³.

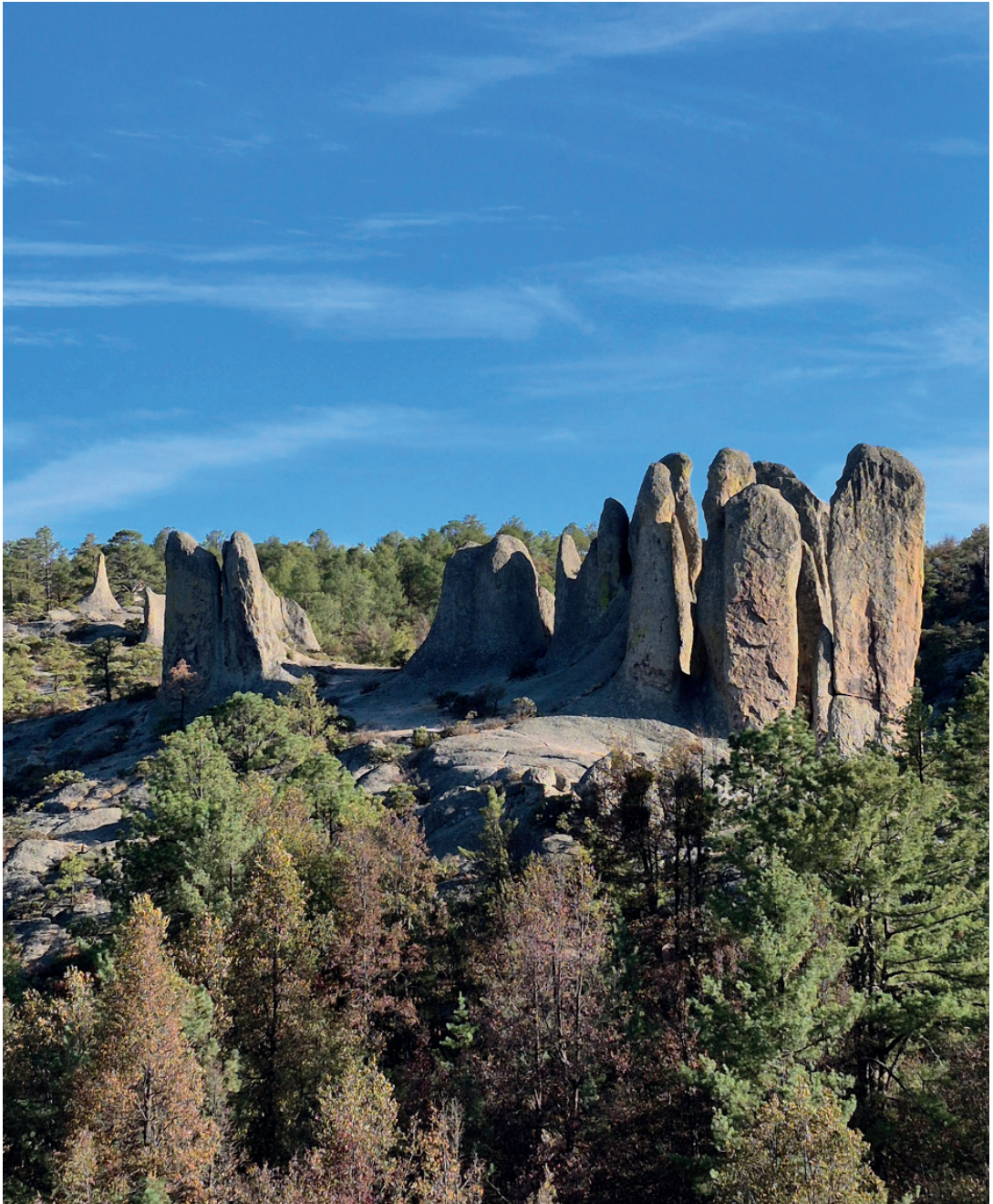
Artaud indique combien il a pu être touché par le symbolisme de la montagne sous l'influence du peyotl et des rites qui accompagnaient sa consommation parmi lesquels la danse du Peyotl¹⁴. Les photographies prises ici ne s'inscrivent pas dans les circonstances particulières qu'il connut. Elles ne donnent qu'un aperçu du langage de la pierre telle qu'il l'a perçu dans la Sierra Tarahumara.

¹³ A. Artaud, « La danse du peyotl », *Œuvres complètes*, t. IX, Paris, Gallimard, 1979, p. 41.

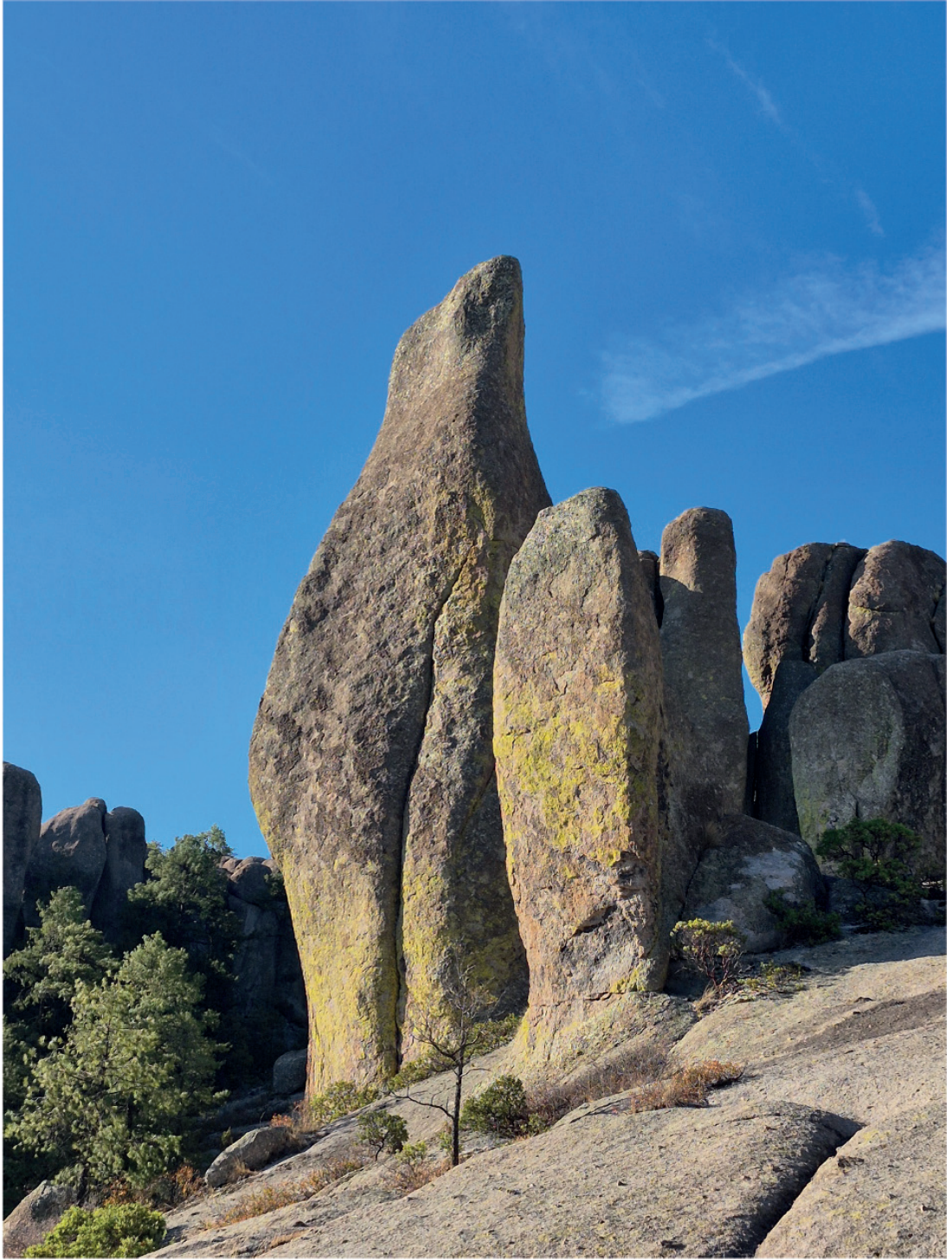
¹⁴



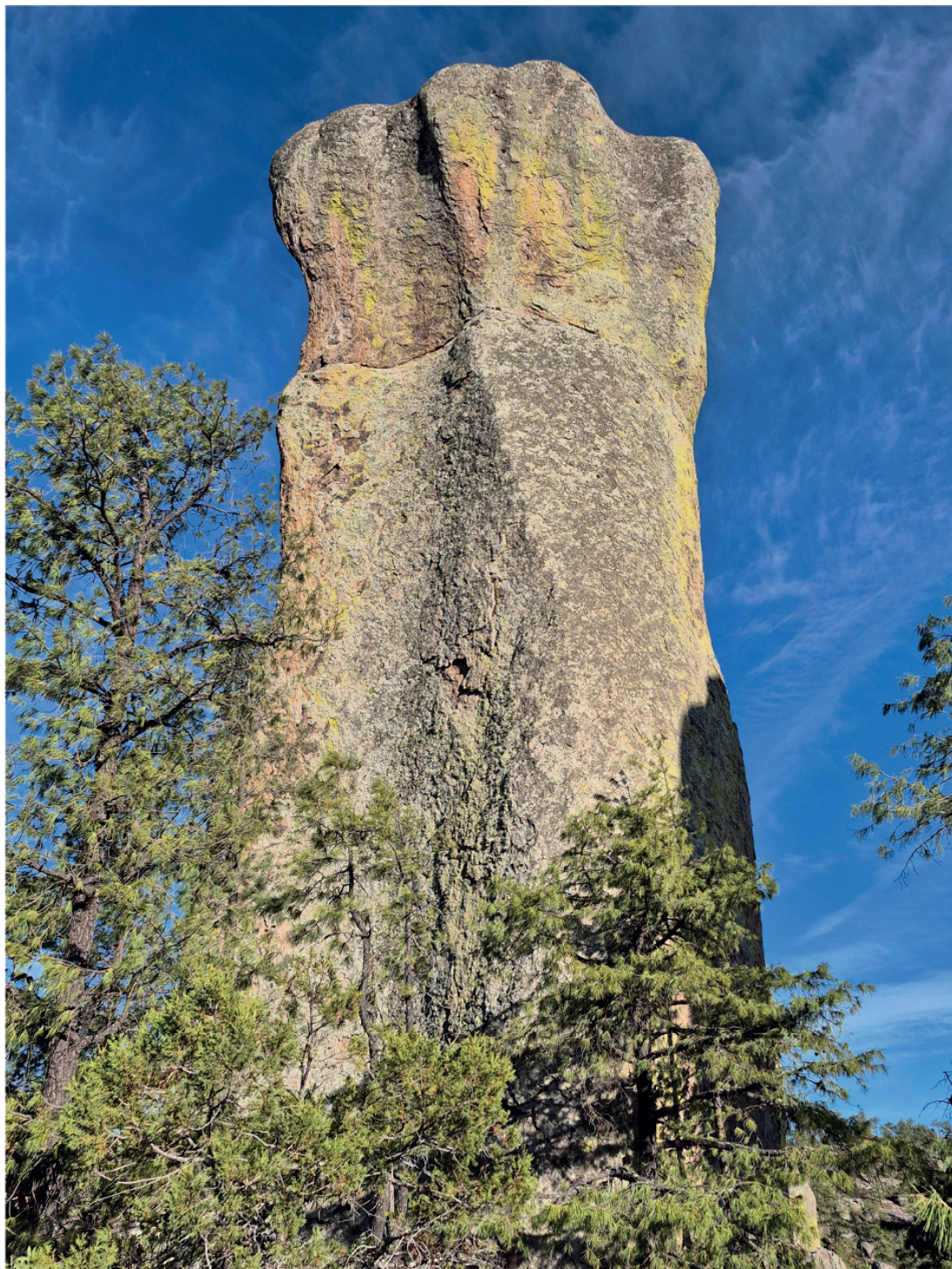
baleine



Le conseil des moines dans la vallée de los monjes



pingouin



Poing

Les signes magiques

Dans une lettre à Jean Paulhan du 4 février 1937, Antonin Artaud revient sur l'obsession que la montagne eut vis-à-vis des signes magiques de la parole de la Nature. Il livre quelques éléments qu'il a repérés dans ces signes. Il commence à les confier à Paulhan :

j'en ai esquissé la nomenclature dans un des articles que je vous ai envoyés, mais pierre par pierre, au bout du compte et à la fin du voyage, j'ai eu l'impression d' avoir tous notés [les éléments de cette nomenclature des signes] : depuis le / qui se coupe en //, rompu dans son milieu par une barre Y avec en face cette même barre droite qui est sortie de lui H¹⁵; et je n'y peux rien si cette forme du H qui semble en résulter est la figure centrale sur laquelle Platon raconte que les Atlantéens avaient bâti leurs villes, c'est puéril si l'on veut mais cela existe dans la montagne Tarahumara et dans Platon¹⁶ ;

Il livre ses découvertes comme des visions inspirées. La liste est longue :

j'ai vu un rocher strié de trois barres verticales, 3, et sur celui-ci un autre plus petit et strié d'une seule barre ; j'ai vu la dent phallique énorme dont je vous ai déjà parlé avec sur la tête 3 pierres et sur la face 4 trous ; j'ai vu dans un rocher troué une tête circulaire d'homme où s'insère au soleil levant le disque du soleil exactement, et par-dessous le corps de l'homme prolongé en ombres avec le bras droit étendu comme une barre de lumière, et le gauche comme la même barre, mais en ombres aussi, et replié ¹⁷.

¹⁵ Pour être complet, le signe doit être inclus ici dans un cercle.

¹⁶ A. Artaud, « Lettre à Jean Paulhan, 4 février 1937 », *Œuvres complètes*, t. IX, Paris, Gallimard, 1979, p.102.

¹⁷ *Ibid.*

Quand un symbolisme cache une science

Antonin Artaud a vu dans le langage des pierres que la Nature parle une philosophie. Elle s'énonce à condition de savoir en déchiffrer les signes magiques. Il fait un pas de plus pour penser que ce symbolisme « dissimule une Science ». Il s'interroge :

Et il me paraît étrange que le peuple primitif des Tarahumaras, dont les rites et la pensée sont plus vieux que le déluge, ait pu déjà posséder cette science bien avant que la légende du Graal apparût, bien avant que se formât la Secte des Rose-Croix¹⁸.

On pourra être tenté par une incursion dans la symbolique jungienne pour y trouver les paramètres d'un savoir de la Nature qu'il serait peut-être possible de déchiffrer. Ce n'est pas cette direction qu'il paraît préférable de prendre. Le fait est que, sous la plume d'Artaud, se pose la question : est-ce que les pierres parlent ? La réponse qu'il lui donne ne semble pas l'arrêter tant son voyage dans la Sierra Tarahumara prend figure de voyage initiatique.

Dans *La leçon d'Artaud*, Jean Allouch s'interroge :

Quel est donc le registre de l'écriture venue d'aucun scripteur, d'aucun sujet si ce n'est d'une nature exubérante proluxe en signes, transcrite pour leur compte par les Tatakumaras et pour le sien par Artaud ? (LA, p. 93)

Il poursuit :

Si nul, homme ou Dieu, n'a alors pris la parole, c'est d'un impersonnel *on dit* qu'il s'agit [...] (LA, p.94)

La Nature décrite par Artaud ne serait qu'un impersonnel, celui du neutre que le *on* présentifie. Elle le fait à la fois comme chose (la pierre)

¹⁸ A. Artaud, « La Montagne des signes », *op. cit.*, p. 35.

et comme signe (le signe magique), tous deux ici confondus.

Si la pierre parle et que sa parole produit tant d'effet au point qu'elle puisse faire science, alors une nouvelle problématique apparaît à partir de l'expérience d'Artaud. Si la tradition linguistique veut que l'on sépare inmanquablement le mot de la chose, il n'est pas sûr qu'il faille toujours lui donner raison. Artaud en tout cas remet en cause la suprématie de ce dogme.

Que la pierre parle ne doit d'ailleurs pas surprendre. Ne trouve-t-on pas dans le théâtre classique français ce morceau de bravoure où une pierre parle à un homme ? On rappellera pour cela cette dernière réplique de l'échange entre Dom Juan et la Statue de pierre¹⁹ :

La Statue : Arrêtez, Dom Juan! Vous m'avez hier donné parole de venir manger avec moi.

Dom Juan : Oui. Où faut-il aller?

La Statue : Donnez-moi la main.

Dom Juan : La voilà.

La Statue : Dom Juan, l'endurcissement au péché traîne une mort funeste, et les grâces du Ciel que l'on renvoie ouvrent un chemin à sa foudre.

Dom Juan : Ô Ciel ! que sens-je ? Un feu invisible me brûle, je n'en puis plus, et tout mon corps devient un brasier ardent. Ah !

¹⁹ Molière, *Dom Juan*, format ePub, le 23 janvier 2013, éditions StvPress & Kinascript EANePub : 9782367530482.

X

Quand la situation objective devient réalité



Magritte – *L'art de la conversation*

Le mystère n'est pas une des possibilités du réel.
Le mystère est ce qui est nécessaire absolument
pour qu'il y ait du réel.

René Magritte – *Écrits complets*

Le mot « chien » ne mord pas.
Dicton

C'est l'abominable magie érotique
qui m'envoûte nuit et jour
le ventre depuis plus d'un an

A. Artaud, « Lettre à Monny de Bouilly, novembre 1940 »

Dans *Vitalité du neutre, neutralité du vital, sur la folie et son autre tour*, Jean Allouch cite Émile Benveniste :

Il y a des énoncés de discours, qui, en dépit de leur nature individuelle, échappent à la condition de la personne, c'est-à-dire renvoient non à eux-mêmes, mais à une situation « objective¹ ».

Que peut bien être ladite situation objective ?

Dans *La leçon d'Artaud*, Jean Allouch écrit que le rejet par Artaud de l'acte sexuel [...] ne peut être accompli que si vient à manquer le désir d'un acte sexuel. Ou encore, si ce spécifique manque de désir d'un acte sexuel est établi comme une situation objective qui échappe à la personne (LA, p. 83-84).

Si Benveniste parle d'énoncés de discours qui échappent à la condition de la personne, Louis Marin traite de l'emploi du pronom impersonnel "il". "Il" a pour effet « d'autoriser l'avènement ontologique des représentations du milieu des choses² ». Aussi, précise-t-il, le "il" comme « neutre pur » marque « l'émergence indescriptible de l'être de la chose ».

Le neutre sera raccordé ici à l'émergence de la chose qui prendra une forme particulière. On posera que la chose en question ne peut être que la chose en elle-même. Dès qu'elle est considérée *en* elle-même, elle ne peut être mise en rapport avec quoi que ce soit, même avec elle-même puisque dire « avec » n'est pas dire « en » elle-même. Lorsque la chose en elle-même émerge, cette émergence signe l'impossibilité de tout rapport avec elle, dont le rapport sexuel³.

¹ É. Benveniste, « La nature des pronoms », *Problèmes de linguistique générale*, op. cit., p. 255. ; J. Allouch, *Vitalité du neutre, neutralité du vital, sur la folie et son autre tour*, op. cit., p. 20.

² L. Marin, *La Critique du discours, sur la « logique de Port-Royal » et les « pensées » de Pascal*, Paris, éditions de Minuit, 1991, p. 288.

³ Dans *L'Effet Ménines*, est traitée la situation liée par l'émergence de l'image en elle-même

Quand la situation échappe à la personne, on la qualifie d' « objective ». Cette objectivité est aussi celle d'une situation d'où les choses auront émergé à l'état brut. Foucault donne un étayage à cette approche à propos de Raymond Roussel. Dans un article publié l'été 1962, intitulé « Dire et voir chez Raymond Roussel », il écrit sur ce qu'il nomme « le discours neutre des objets eux-mêmes⁴ ». On lira à cet effet un court passage d'un poème de Roussel, qui date de 1904. Il est intitulé *La Vue* :

Quelquefois un reflet momentanée s'allume
Dans la vue enchâssée au fond du porte-plume
Contre lequel mon œil bien ouvert est collé
À très peu de distance, à peine reculé ;
La vue est mise dans une boule de verre
Petite et cependant visible qui s'enserme
Dans le haut, presque au bout du porte-plume blanc
Où l'encre rouge a fait des taches, comme en sang⁵.

Foucault décrit ce qui apparaît dans ce court extrait. Le discours de Raymond Roussel y est « obstinément attaché aux choses, tout proche d'elles, fidèle jusqu'à l'obsession, à leur détail, à leurs distances, à leurs couleurs, à leurs imperceptibles accrocs⁶ ». Les mots de Roussel ne sont pas séparés des choses. S'ils ne se confondent pas avec elles, ils leur sont fidèles « jusqu'à l'obsession », justifiant que l'on parle là d'un mimétisme entre mots et choses. Quand, à propos de Roussel, Foucault parle de « discours neutre des objets eux-mêmes », ce n'est pas pour dire que les objets tiennent par eux-mêmes un discours, mais qu'ils le

telle qu'avancée par Jean Allouch.

⁴ M. Foucault, « Dire et voir chez Raymond Roussel », *Dits et écrits*, I, 1954-1969, Paris. Gallimard, 1994, p. 212. Merci à Danielle Arnoux à laquelle je dois cette référence.

⁵ R. Roussel, *La vue*, emplacement 10, éditions numérique BNF, Collection XIX, 2016.

⁶ M. Foucault, « Dire et voir chez Raymond Roussel », *op. cit.*, p. 212.

font...presque⁷. Toutefois cette fidélité du mot avec la chose, celle pour laquelle Francis Ponge a écrit quelques-uns de ses « proèmes⁸ », n'est pas une identité du mot avec la chose.

Une telle proximité du mot et de la chose réclame un pas de plus quand la distance qui sépare les mots des choses est abolie. Il paraît difficile de se mettre à l'esprit un monde où les mots seraient des choses et les choses des mots. D'emblée, s'impose un préalable. Ceci n'étant pas possible dans notre monde, il faudra en imaginer un autre où ce le serait. Ce qui suppose de quitter notre réalité et d'entrer dans une autre réalité. Est-ce possible ? Et puis, quand bien même cela arriverait que ça ne suffirait pas. Il faudra que, dans cet autre monde, opère la magie. Grâce à la magie qui règnera dans cette autre réalité, pourra émerger une situation objective où l'objectivité résidera dans ce que, là, les mots seront devenus choses et inversement. Lorsque les choses sont devenues mots, alors on dira que ces « motchoses » sont devenues des choses en elles-mêmes, sans mot ni démonstratif pour les désigner puisque ces choses sont les mots mêmes. Voilà que trois éléments se conjuguent : la magie opératoire dans une autre réalité, celle où les choses seront devenues mots et inversement.

Une telle réalité est possible. Le meilleur témoignage de cette possibilité se trouve dans l'expérience des envoûtements que connaît Antonin Artaud.

⁷ *Ibid.*

⁸ Francis Ponge, *Proèmes*, in *Le Parti pris des choses*. Précédé de « Douze petits écrits » et suivi de *Proèmes*, Reliure inconnue, 1^{er} janvier 1967.

Peut-on entrer ?

On se souvient de la remarque faite par Jean Allouch dans *La leçon d'Artaud* sur la réalité:

La réalité n'est pas donnée en partage à chacun et à tous. Selon Proust, des « idées agissantes » interviennent, s'interposent, configurent ce que l'on conçoit comme étant la réalité (LA, p. 25).

Ceci indique combien il n'est pas sûr que nous ayons tous la même réalité en partage. Dès lors, il paraît bien difficile de poser ladite réalité comme un référent stable sur lequel prendre appui pour affirmer qu'elle existe, qu'elle se partage et qu'il n'y en pas d'autre.

Artaud fait un geste décisif. Il soutient que la réalité, on y entre ou pas. Elle ne s'impose pas comme tout porte à le croire. Elle est affaire de choix. Il précise qu'il y a lieu de « changer l'angle de la réalité », de « désaxer le fondement actuel des choses » (LA, p. 25). Les drogues peuvent contribuer à cela. La réalité, telle qu'elle est communément entendue, n'existe pas par elle-même. Elle est ce qu'on lui attribue (LA, p. 26), elle est le fruit de la configuration qu'on lui donne. Artaud écrit : « On attribue une réalité à quelque chose, quoi que ce soit, et ce peut être la matière, le psychique, ou encore l'occulte » (LA, p. 26). Partant de son approche, la relation entre le mot et la chose peut connaître un profond bouleversement. Non seulement, « le fondement actuel des choses » se trouve désaxé, mais « quoique ce soit » peut se voir attribuer le statut de réalité.

Avec ce « quoique ce soit » qui peut se voir attribuer un tel statut, non par un sujet, mais par un agent, alors on ne peut manquer d'être

saisi de vertige devant la pluralité des réalités accessibles qui se présentent. N'est-ce pas ce que ne cesse de démontrer l'usage des substances psychoactives ?

La réalité peut donc être l'objet d'un choix. Ce choix n'est pas fortuit. Artaud en donne ses raisons avec ce propos anecdotique :

Un de mes premiers rôles au théâtre fut celui d'un homme qui apparaissait à la dernière scène d'un acte insipide, béat, inerte, vide, dramatique et surchargé, et qui disait sur deux tons décalés :

Peut-on entrer ? peut-on entrer ?

PEUT-ON ENTRER ?

Et pourquoi entrer dans la réalité, pourquoi faire à cette vie d'immondices l'honneur de lui attribuer une réalité⁹ (LA, p. 24) ?

On peut en effet ne pas entrer dans cette vie d'immondices. En rêver une autre : ce pourra être un rêve politique, un projet d'architecte qui vise à modifier le monde, ou autre chose encore. Quant à Artaud et à cet autre choix à faire, s'il est supposé que « quoique ce soit » puisse accéder au statut de réalité choisie, alors devient possible que le choix opère sur un langage concret où le mot disparaisse comme signe, comme représentation de la chose et devienne chose en elle-même.

Dans une lettre au docteur Chapoulaud, Artaud écrit :

Le commun des gens qui ne vit que d'après la lecture des journaux ne sait pas de quoi les événements sont faits en réalité. Il ne connaît pas l'importance des Initiés et du Monde occulte. [...] La vérité est que le Réel vous échappe et le Réel c'est l'Autre monde. Les Autres mondes, la magie, et des autres Mondes il y en a beaucoup. Il y a beaucoup plus de mondes qu'on ne croit¹⁰.

Multiplicité des Mondes, multiplicité des réalités selon Artaud.

⁹ A. Artaud, *Œuvres*, édition établie, présentée et annotée par Evelyne Grossman, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », p. 1715.

¹⁰ A. Artaud, « Lettre n° 27 », au docteur Chapoulaud, *Lettres 1937-1943*, Paris, Gallimard, 2015, p. 81.

Puis dans la même lettre, ceci :

Nous vivons sous la dictature de l'occulte en réalité et l'occulte, ce sont les initiés qui le manient et leurs armes sont le mensonge, l'envoûtement, l'empoisonnement et l'assassinat ? [...] même les événements visibles auxquels tout le monde a participé les initiés arrivent encore par leurs manœuvres à les dissimuler, même à ceux qui les ont vécus quand ces mêmes initiés y ont participé¹¹.

Ainsi placés sous le joug de l'occulte, on ne voit pas combien les événements même visibles auxquels tout le monde a participé sont cachés du fait de la dissimulation dont ils sont l'objet par les initiés.

Le texte empêché d'Artaud

Dans une lettre adressée au docteur Fouks, lors de son séjour à Ville-Evrard, Antonin Artaud fait part de son attitude de rébellion. Il parle du « Théâtre et son double » pour dire qu'il recèle un secret. Il tient au constat qu'il fait des différences qui apparaissent dans son écriture. Il constate :

la différence étrange qui existe entre certaines phrases du genre lapidaire (qui sont ce que l'on appelle « écrites » et qui disent ce qu'elles veulent dire) et d'autres qui tournent comme affolées autour de l'impropriété absolue des termes qui les constellent, et montrent que l'auteur les $\frac{3}{4}$ du temps n'a pu venir à bout de ce qu'il voulait dire et a aussi bien raté l'objet que le sujet et son sujet !¹²

Il y a deux sortes de phrases, les « écrites », les autres comme « affolées » par l'impropriété absolue de leurs termes. Que peuvent alors

¹¹ *Ibid.*

¹² A. Artaud, « Lettre n°49 », au docteur Foulks, *Lettres 1937-1943*, *op. cit.*, p. 150.

véhiculer ces dernières si leur auteur n'est pas arrivé à venir à bout de ce qu'il voulait dire ? Plus encore — et là on entre dans une étrangeté encore plus grande — qu'en est-il si l'agent qui écrit ces paroles affolées a aussi bien raté « l'objet, que le sujet et son sujet ». Artaud indique là une propriété de ces phrases affolées : le Je y est mis à mal¹³ ; d'objet, il n'y en a pas, les mots ne le cernent pas, ni pour le qualifier, ni pour le désigner. Quant à la teneur du propos qu'elles sont censées porter, leur signification donc, est inaccessible. Alors, peut-on parler à leur propos de « phrases » ? Artaud note dans son écriture une cohabitation de deux côtés : l'un est celui d'« une science grammaticale parfaitement évoluée » ; et l'autre est celui de « la maladresse, l'inexpérience, la pué- rilité, la négligence, et la faiblesse plâtreuse et même un peu infantile ».

Il qualifie cette seconde catégorie de « texte empêché ». Il ajoute que, dans ce cas, les pratiques d'envoûtements des Initiés y sont « à peu près tout. »

Avec son texte empêché qui serait le fait des envoûtements, Artaud fournit une information importante : son caractère local. Ce serait là le secret de sa rédaction du « Théâtre et son double », rédaction qu'il dut reprendre pour la rendre accessible à un plus large public. Et puis, il y a la nette différence d'avec l'écriture à la science grammaticale parfaitement évoluée qui lui est habituelle. Comment lui dont l'écriture est si talentueuse peut-il laisser apparaître un texte indigent, d'une faiblesse plâtreuse, celui qu'il dit « empêché » ? Ce qui est le propre des Initiés et de leurs envoûtements va se retrouver par extension dans les sorts ou envoûtements que Artaud jette à son tour.

¹³ Voilà la raison de l'emploi du terme « agent » utilisé par Jean Allouch plutôt que le Je ou le sujet.

Quand Artaud jette un sort

Le 26 mai 1939, Antonin Artaud écrit à Solange Sicard. On lit ceci :

Tant que vous n'aurez pas tous oublié qui je suis, tant que vous n'aurez pas tous oublié toute la Prophétie de son avenir, [...] je continuerai à vous brûler à distance, et personne ne sera épargné – je vous ferai brûler par blocs et par morceaux jusqu'à ce que vous ayez cessé de vous occuper de mon existence¹⁴.

« Je continuerai à vous brûler », cela indique qu'Artaud a déjà commencé à le faire et qu'il va poursuivre cette tâche. Quand il décrit son action à distance, on s'interroge pour savoir comment fonctionnent ces sorts ou ces envoûtements. Quelle est la portée des mots qu'il prononce ? Croit-il réellement que celles et ceux qu'il cite vont brûler à distance sans que personne ne soit épargné ? S'agit-il d'une simple croyance dans son pouvoir d'action à distance ? Et qu'il en use de façon ouverte et déclarée ? À moins que la croyance n'ait rien à faire dans ce cas, ni que ce qu'il écrit ne soit en rien une menace mais l'annonce de ce qui a déjà eu lieu et se poursuivra à l'avenir réellement.

Plutôt que de le croire délirant (ce qui serait rassurant) ou investi de pouvoirs magiques (un sorcier ? Jean Allouch en fera un théologien) qui rendent effectifs les sorts qu'il jette à distance, on s'interroge plutôt sur la particularité de la relation entre les mots et les choses telle qu'elle se manifeste chez lui. Et si les mots qu'il prononce à ce moment-là prenaient réalité ? Cela ne serait envisageable que par magie. La magie qui identifierait le mot à la chose, qui ferait de la réalité discours. Dès lors, nous faudra-t-il admettre qu'une telle évolution n'est

¹⁴ A. Artaud, « Lettre n°71 » à Solange Sicard, *Lettres 1937-1943*, op. cit., p. 203-208.

pas recevable dans notre réalité ou que nous pensons être nôtre. De tels mots devenus choses évolueraient dans une autre réalité que celle qui se prétend commune.

Émergence du motchose

Que la réalité dans laquelle le choix d'entrer a eu lieu soit faite de motchoses en un seul mot mérite l'arrêt. Le monde dans lequel on est entré ne va pas cesser de parler, les choses faisant directement langage, mais un drôle de langage. Ce qui implique que si le monde parle objectivement, il parle de façon concrète, effective du fait de ses mots devenus choses concrètes. Dès lors, ce qui est dit agit réellement, où s'entend par « réellement » l'entrée dans la réalité choisie.

Quand Artaud dit : « je continuerai de vous brûler à distance par blocs et par morceaux », rien ne lui sert de vérifier le bien-fondé de son action puisque le fait de le dire, de prononcer ces paroles donne d'emblée réalité à ce qu'il dit. Ce n'est pas là menace, ni prophétie. La magie suppose des mots concrets, des motchoses. On s'en doute, arcbuté sur sa seule réalité, le psychiatre ne peut entendre ce propos que comme un discours délirant. Il le fait dans son monde, à partir de sa réalité propre qu'il sauve. Le discours d'Artaud est dangereux pour lui puisqu'il menace sa réalité, ce qui est à la source de ce que Lacan notait comme l'angoisse du jeune psychiatre lorsqu'il aborde le champ du fou¹⁵.

¹⁵ J. Lacan, « Petit discours aux psychiatres », 10 novembre 1967 : « un terme qui n'est pas de moi, que j'emprunte à un jeune interne, qui est venu devant moi, tâcher de me dire, enfin. ce qu'il éprouvait, lui qui était effectivement des personnes que j'ai rencontrées, des plus sensibles à ce qui constitue l'expérience qui est celle de la position du médecin qui aborde le champ du fou, la réalité du fou, la confrontation avec le fou. l'affrontement avec le fou. Je dois dire que c'est assez exceptionnel, il restait assez...assez vif, assez frais. assez neuf. à ce qu'il y

Fait notable. À aucun moment, Artaud ne cherche à vérifier si ses paroles ont eu une portée, car cette portée n'a aucune existence. Ses paroles sont d'emblée leurs conséquences. « Sur la terrasse, en face, que vous voyez par la fenêtre, il y a une chèvre. » Le jeune psychiatre se retourne et ne voit rien. « Pourtant, se dit-il, pourquoi serait-ce moi qui ferait remporter ma réalité sur la sienne et faire valoir qu'il souffre d'hallucinations ? » À quoi, se rajoutera ceci aujourd'hui : « Et si c'était le jeune psychiatre qui souffrait d'hallucinations négatives ? Ce, parce qu'il n'a pas fait le choix de la même entrée dans la réalité que son patient ? » Si tel était le cas, il aurait su que le fait de désigner la chèvre lui donnait force d'existence. Et que leur échange n'était qu'un dialogue de sourds.

Ici, se voit qu'il ne s'agit plus avec le motchose de contiguïté entre le mot et la chose, fût-elle la plus étroite possible. Fût-ce le voisinage étroit dont Foucault parlait quand il parlait d'un langage qui est plus qu'aucun autre voisin de l'être des choses. Ici, moyennant le levier qu'Artaud fournit, avec le motchose, il n'est plus question de voisinage. Ce terme de « voisinage » fait fi du changement de réalité susceptible de donner accès à l'irruption du motchose dans l'étrange effectivité qu'Artaud propose.

Francis Ponge souligne que « si les mots et les choses se confondaient, s'il y avait motivation parfaite du signifiant au signifié, du signe au référent, l'écriture ne serait pas nécessaire¹⁶ ». Sans doute, puisque les mots n'auraient plus besoin de trouver leur support concret dans

a - disons le mot - d'angoisse à cette rencontre, cet affrontement - il ne lui semblait pas à lui que la psychanalyse ne diminuât en rien cette note de la rencontre avec le fou. »

¹⁶ F. Ponge, *Introduction à Francis Ponge*, J.-M. Gleize, B. Veck (éd.), Paris, Larousse (Textes pour a (...))

l'écriture. Dans une certaine réalité, le mot peut être la chose tout comme inversement la chose le mot. Il n'y a plus de nomination car rien ne sert de qualifier la chose puisque la chose se qualifie d'elle-même. La fonction déictique ne fonctionne plus non plus. Puisque le montrant est la même chose que le montré. Et où qu'on se met à parler directement.

Cette hypothèse n'est pas dénuée d'antécédents. Ainsi Francis Ponge, toujours lui, écrit :

Dans les civilisations anciennes, il était clair que les mots et les choses étaient absolument identiques. On était dans le domaine de ce que Baudelaire appelait les « correspondances ».

Les correspondances ici valent comme autant d'identités du mot et de la chose. Ponge poursuit par : « Il est évident que nous sommes loin de là¹⁷ ». Est-ce si sûr ?

Magie et merveilleux

Aussi commence-t-on à mieux saisir l'expression de Foucault quand il parle « du discours neutre des objets eux-mêmes. » Il ne s'agit pas du discours neutre *sur* les objets eux-mêmes. Si l'on accepte de donner ce syntagme à l'usage d'Antonin Artaud, on perçoit combien effectivement les objets eux-mêmes tiennent un discours. Et l'on donnera au qualificatif « neutre » l'acception d'un « lieu », un lieu situé ailleurs que ce qui était pris pour la réalité commune. « Discours neutre des objets eux-mêmes », on entend bien maintenant que cela suppose cette forme particulière du discours neutre où ce sont les objets eux-mêmes qui

¹⁷ F. Ponge, « Correspondances » [1979], Florilège d'entretiens, OCP II, p. 1433.

parlent, qui tiennent discours. Par « objets eux-mêmes », on entend les objets sans représentation. Ils ne sont pas nommés, ni désignés par un signe, par un mot extérieur à la chose. Les objets « eux-mêmes » sont des objets qui ne sont pas parasités par une nomination ou une désignation. Ce sont des « motchoses » qui parlent sans médiation. Ce sont des objets intransitifs qui flottent par eux-mêmes dans un espace sans gravitation.

Ce monde sera le monde de la magie et du merveilleux. Est-ce que, comme le montre le monde des contes pour enfants, il n'est pas merveilleux que les objets s'animent, comme Pinocchio quand il abandonne son statut de marionnette¹⁸ ?

Dans *Vitalité du neutre, neutralité du vital*, Jean Allouch poursuit sa réflexion qui porte sur les choses et leur « gravité ». Il cite Foucault dans « Ceci n'est pas une pipe » :

On aperçoit que Foucault a fait valoir l'incidence du neutre avec sa lecture du « ceci » de Magritte. Il l'indique clairement à propos d'un autre tableau du même, « L'Art de la conversation¹⁹ » :

Vient la citation de Foucault :

L'Art de la conversation [il s'agit du tableau de Magritte], c'est la gravitation autonome des choses qui forment leurs propres mots dans l'indifférence des hommes, et la leur imposent, sans même qu'ils le sachent, dans leur bavardage quotidien²⁰.

On notera ici le glissement qui s'est opéré chez Foucault. Avec Roussel, on avait affaire au discours neutre des objets eux-mêmes et, avec Magritte, on a affaire à la gravitation autonome des choses. Fou-

¹⁸ Carlo Collodi (Auteur), Isabel Violante (Traduction), *Pinocchio*, Paris, Flammarion, 2018, Poche Illustré, 2018.

¹⁹ J. Allouch, *Vitalité du neutre, neutralité du vital*, op. cit., p. 81.

²⁰ M. Foucault, *Ceci n'est pas une pipe*, Fata Morgana, Montpellier, 1986, p.50.

cault précise que l'on peut repérer dans ce tableau de Magritte ce qu'il en est de l'incidence du neutre :



Figure 1 : René Magritte, 1963, l'Art de la conversation

Si les choses n'ont que peu à faire avec les hommes, eux prétendent les dominer en les nommant. Que se passe-t-il quand cette nomination ne fonctionne plus ? Quand les mots sont les choses ? Quand ce ne sont pas les hommes qui les forment, mais à l'inverse, elles qui forment les mots ? Artaud n'en a-t-il pas déjà donné la leçon ? Parce que les choses possèdent leur gravitation propre qui attire inmanquablement les mots dans leur besace pour qu'ils ne fassent plus qu'un avec elles. Eux prétendent donner un nom aux choses, alors que ce sont les choses qui logent les mots dont ils n'ont plus qu'à les extraire. Et quand il arrive aux hommes de se rendre compte de leur prétention, ils attribuent le collapsus des mots et des choses à la folie.

Un rêve de pierre

Il y a un autre tableau de Magritte, intitulé lui aussi « L'Art de la conversation ». Le voici :

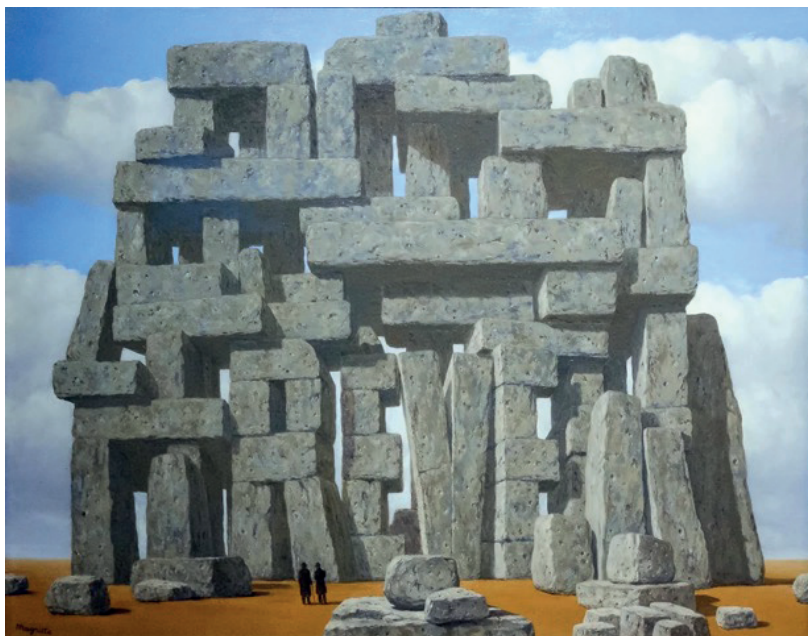


Figure 2 : René Magritte, 1950, l'Art de la conversation

Foucault rapproche le bavardage muet des deux hommes des blocs de pierre où l'on peut déchiffrer « Rêve » (qu'on peut en regardant un peu mieux, dit-il, compléter en « Trêve » ou « Crève »). En avançant entre deux hypothèses, il poursuit par ceci au sujet de la seconde :

[Tout se passe] comme si, au contraire, derrière le bavardage éveillé mais aussitôt perdu des hommes (les deux hommes suspendus du premier tableau), les choses pouvaient par leur mutisme et leur sommeil, composer un mot – un mot stable que rien ne pourra effacer²¹ ;

« Tout se passe comme si.. » – précaution du « comme si » – il y avait quelque chose qui se cachait derrière le bavardage des deux hommes qui, aussitôt tenu, se perd. Il ne reste que le silence : mutisme et sommeil se combinent pour composer un mot. Ce mot est stable et rien ne pourra l'effacer. On ne sait toujours pas comment opère cette alchimie mais le fait est que les choses composent un mot stable, ineffaçable :

²¹ *Id.*, p. 49-50.

car c'est dans le rêve que les hommes, enfin réduits au silence, communiquent avec la signification des choses, et qu'ils se laissent pénétrer par ces mots énigmatiques, insistants, qui viennent d'ailleurs²².

Il faut que le bavardage des hommes s'arrête pour que, réduits au silence du sommeil, les hommes puissent enfin communiquer avec la signification des choses. Les choses devenues mots ont une signification qui n'est jamais qu'elle-même. Enfin, avec « [les hommes] se laissent pénétrer par ces mots énigmatiques, insistants, qui viennent d'ailleurs, » il s'agit ici du rêve. C'est un rêve réifié en bloc de pierre. Il est le résultat de ce que les choses composent un mot. Ce mot est minéral. Il est lui-même chose ineffaçable. Il se perpétue dans ce monde étrange et inhospitalier qui évoque une civilisation perdue. Que ce soit dans le premier tableau ou dans le second, la réalité a changé. Dans la première, deux hommes devisent, flottants comme par magie. Dans le second, la pétrification du mot « rêve » apparaît sous la forme onirique d'une civilisation perdue dont les mots étaient de pierre.

Pluralité des motchoses

Dans une lettre du 9 novembre 1940 à Roger Blin, Artaud rapporte une expérience intense qu'il a connue :

Le lendemain du jour où vous êtes venus ici les Initiés ont amené devant Ville-Evrard des machines et des instruments de torture parfaitement réels et c'est ma tête et mes nerfs qui une fois de plus ont souffert²³.

La magie agit à distance. Les instruments le torturent réellement. Sa tête et ses nerfs souffrent de leur action magique. Il suffit qu'il em-

²² *Id.*, p. 50.

²³ A. Artaud, « Lettre n°174 » à Roger Blin, *Lettres 1937-1943*, *op. cit.*, p. 392.

ploie « instruments de torture » pour que, par magie, la torture devienne effective. « Instruments de torture » est un mot-chose puisque ce mot une fois cité ne se dissocie pas de la chose qui est la torture. Cette torture devient effective non pas du fait de la fonction de l'instrument de torture mais parce que le mot est la chose « torture » qui s'exerce par magie. Le remarquable dans ce passage est qu'Artaud, du fait de ce mot-chose, ne peut y échapper. Il y est totalement exposé.

Ce qui suit est du même acabit :

Hier après-midi j'ai été assailli de démons qui venaient de tous les points de l'espace occulte ~~mais qui~~ et cela a coïncidé dans le réel avec une formidable bataille qui a eu lieu boulevard Raspail et Montparnasse sur le terre-plein jadis occupé par le Dôme²⁴.

On lira que ces démons ne sont que des mot-chose. Ils entrent en scène dans un espace occulte. Artaud ne parle plus ici d'un autre monde ou d'une autre réalité. C'est un espace que lui, Artaud, occupe. Les démons qui l'assaillent viennent de tous les points de cet espace. Et voilà qu'il se dédouble. Ce dédoublement se manifeste sous la forme d'une coïncidence. Il y a coïncidence entre le lieu où les démons l'assaillent et celui situé boulevard Raspail et Montparnasse sur le terre-plein occupé par le Dôme. Deux lieux par conséquent : l'espace occulte et le monde réel de Paris près du café du Dôme, transformé en scène de bataille.

Puis, plus loin :

Une guerre épouvantable, Roger Blin, bat son plein depuis plus d'un an entre le ciel et les enfers et une des ruses du Malin est de cacher cette guerre sous un ourlet d'apparences de paix au milieu duquel le plus souvent vous marchez ne pensant plus à la lutte épouvantable que je mène ici²⁵.

²⁴ *Ibid.*

²⁵ *Id.*, p. 392-393.

Cette lettre qui date du 9 novembre 1940, se situe durant la période de la Seconde Guerre mondiale. Quand Artaud dit qu'une guerre épouvantable se déroule depuis plus d'un an entre le ciel et les enfers, on ne peut savoir s'il se réfère au fait historique de la guerre 39-45 ou s'il parle à Roger Blin d'une autre guerre que cette dernière. On tiendra compte que l'une des ruses du Malin est de cacher la seule guerre véritable, celle qu'Artaud mène à Ville-Evrard « sous un ourlet d'apparences de paix » où Blin marche bien loin de la lutte qu'il mène dans cet hôpital.

Ainsi les motchoses se démultiplient-ils dans une pluralité de réalités qui peuvent venir coïncider entre elles.

Enfin, il y a les lettres brûlées. Pour Artaud, l'envoûté est une proie offerte à la bataille. Quand il écrit une lettre, il lui arrive de la cribler de trous par le feu d'une cigarette. Ce sont comme autant de bouches par lesquelles peut se faire entendre une parole²⁶. Ces trous sont aussi autant de perforations par les balles, faisant de lui un fusillé²⁷. On a avec ces lettres brûlées un témoignage accessible à nos sens qui montre combien les motchoses le bombardent réellement, le trouent, le fusillent le brûlent dans la dimension concrète des envoûtements, que ce soient les sorts qu'il jette ou qu'il subit. Les motchoses le criblent comme autant de brûlures de cigarettes. Par la magie, ils doivent agir de même sur la personne à laquelle cette lettre est destinée.

Une des leçons d'Artaud, car il y en a plusieurs, est que la situation objective dont il a été question n'est pas une, mais plurielle et complexe. Cette diversité suit les caprices de la magie qui produit, selon les

²⁶ J. Allouch, *La leçon d'Artaud*, op. cit., p. 42. Ces trous ne sont pas seulement des bouches. Artaud, en trouant le papier à l'aide de ses cigarettes, se montre lui-même comme « fusillé ». Il est criblé par les balles qui le perforent.

²⁷ Se reporter au chapitre II, *Le mitraillage de l'infans*.

besoins des mondes étranges, des motchoses où la situation objective est généralisée.

Conclusion

Que le présent ouvrage se termine sur la proposition du motchose, venue dans le droit-fil de *La leçon d'Artaud* ne doit pas surprendre. Ce livre de Jean Allouch est un appel à des propositions nouvelles. Il tranche avec ses ouvrages antérieurs tant par sa forme que par son fond. Comment qualifier le changement brutal qui s'est produit ? Certains objecteront à juste titre que ce changement était annoncé depuis longtemps. Les dates de son origine peuvent différer. Il n'empêche que *La leçon d'Artaud* se présente avant toute chose comme un produit sans précédent. Pas seulement dans les écrits de Jean Allouch, mais dans la littérature psychanalytique où il n'a pas d'équivalent connu. Quelle curieuse façon de s'y prendre avec sa plume pour écrire un livre qui n'est plus vraiment un ouvrage de psychanalyse, de psychanalyse dira-t-on de façon plus pertinente, où il paraît, pour un lecteur féru de lectures psychanalytiques, se trouver là avec un ouvrage marqué par la maigreur du vocabulaire freudien et lacanien et la promotion d'un poète illuminé et de ses écrits ! On évoquera l'accueil réservé à cet ouvrage par les psychanalystes, peu enclins à donner hospitalité à une écriture qui déroge à leurs habitudes.

Il m'a fallu trancher aussi. C'est-à-dire opter pour le coup de barre énergique que le marin Allouch a donné au navire freudien pour lui permettre de devenir le bateau ivre qui allait lui faire passer les rapides turbulents de la folie. Et reprendre à mon compte cette formule de Pascal qui lui fut si chère : « Les hommes sont si nécessairement fous, que ce serait être fou, par un autre tour de folie, de n'être pas fou. »

La décision de distinguer deux analytiques du sexe a-t-elle été décisive pour la confection de ce livre sur Artaud ? Fallait-il parler de rupture avec Lacan ? Ou comme d'autres le prônent si souvent, d'une continuité avec ce dernier ? Trop imprégné par le propos de Lacan au point de ne pas cacher qu'il l'a suivi pendant longtemps *à la lettre*, il a pris ses distances avec ce dernier au point de dire que, lacanien, il était resté ...un peu. Je dirais que ce n'est pas tant de rupture avec lui qu'il s'est agi que de changement d'orientation. Le nouveau cap adopté a été directement celui de la folie. Les nouvelles coordonnées de la navigation ont été fournies par Artaud. Cette prise de distance ne s'est pas seulement traduite dans des changements de cap. Par des omissions beaucoup, des questions sans réponse, sans doute aussi. Le paradigme RSI reste-t-il pertinent dans la seconde analytique du sexe ? Est-il indispensable, après *La leçon d'Artaud*, de continuer à employer de façon plus générale la terminologie lacanienne ? Est-ce que, pour ne prendre ici que ce terme, l'usage tellement répété dans cet ouvrage de « réalité » peut être rangé dans la catégorie du « réel » ? ou de « l'imaginaire » ? Le « symbolique » y est bien malmené par ailleurs. Du signifiant, on ne trouve guère la trace dans *La leçon d'Artaud*.

Certes, ce qui reste est loin d'être négligeable : si le grand Autre n'est plus le trésor du signifiant, il subsiste comme lieu de l'absence de l'objet *a*. La triple inexistence du rapport sexuel, de la jouissance de l'Autre et de l'Autre y tiennent toujours une place importante. Dans son changement de cap, Jean Allouch n'a pas manqué de charger la cale de son navire d'ingrédients lacaniens indispensables.

Ni psychosé, ni schizophrène, Artaud sort de ce livre intact de tout diagnostic. C'est là une option remarquable de *La leçon d'Artaud*. La

structure dont la psychanalyse fit ses choux gras pendant si longtemps n'apparaît plus. Il ne suffit pas de parler à cet endroit d'un rejet de la psychopathologie. Le structuralisme, censé apporter tant de lumière par son vocabulaire logique et positif, n'est plus en cours. Cela mènerait-il à penser que *La leçon d'Artaud* prend acte de leur échec à l'endroit de la folie ? Là aussi, on conjecturera que oui. Et que le meilleur moyen de reprendre l'affaire est de le faire en passant par l'écriture de la folie qui, elle, ne manque pas. Artaud en témoigne.

Si la psychanalyse est ainsi trop souvent passée à côté de la folie, celle qui se repère chez chacun à la fin d'une analyse effective, c'est que l'option donnée par la linguistique structurale lui en fermait l'accès. Avec son ouvrage, Jean Allouch ne témoigne pas de son rejet mais d'une prise de distance nécessaire vis-à-vis d'elle pour ouvrir cet accès. De ce fait, nombreux sont les fondamentaux venus de cette linguistique qui sont remis en question.

Il est notable que Jean Allouch dans son livre ne reprend pas la distinction foucauldienne entre raison et déraison. Artaud ne cesse de montrer une raison tout entière centrée sur une esthétique de l'esprit. Elle ne fait pas de lui un mystique. Tout au plus un théologien dont les actes sont en adéquation avec cette esthétique.

Autant il est apparu à certains que Jean Allouch avait été longtemps envoûté par Lacan, autant ce livre indique à quel point je l'ai été par les deux. Ce livre prendra, je le souhaite, valeur de sortie de leurs envoûtements.

La découverte du motchose tient à plusieurs influences que l'on trouve comme autant de jalons dans le présent ouvrage ; Louis Marin, Antonin Artaud, Michel Foucault, Francis Ponge, Jean Allouch. Ce n'est

pas une nouveauté, ces auteurs le démontrent. Ce qui n'était pas attendu était le repérage de son existence sous la plume d'Artaud sans être dite comme telle. Le but, une fois ce repérage fait, était de ne pas en faire un paradigme de la folie comme ce fut le cas des néologismes pour la psychiatrie. Cette découverte montre les surprises que réserve la folie dès lors qu'une place pleine et entière lui est donnée dans le champ freudien.

Remerciements

Mes remerciements s'adressent à celles et ceux qui, par leurs lectures vigilantes et leurs commentaires éclairés, m'ont permis de donner forme de livre aux étapes d'un lent cheminement. Que soient ici remerciés Danielle Arnoux, José Assandri, Monique Boudet, Raquel Kader, Laurie Laufer, Gloria Leff, Pola Mejia Reiss et Rafael Perez, qui m'ont épaulé, encouragé et conseillé dans la confection de ce livre. Danièle Melenotte a su me lire de façon pertinente au cours de sa rédaction. Sabrina Melenotte a apporté un fonds de photographies tirées d'un voyage dans la Sierra Tarahumara au Mexique. Les participants aux visioconférences et aux séminaires qui ont jalonné cet ouvrage, ont apporté à chaque fois par leurs remarques bienvenues les compléments indispensables qui l'ont amélioré. Enfin j'adresse ma reconnaissance posthume à Jean Allouch dont les travaux ont joué un rôle déterminant dans ce livre.